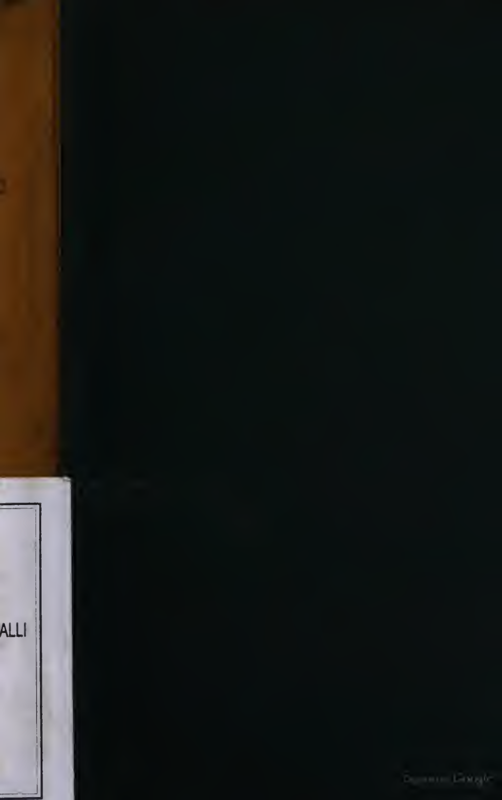
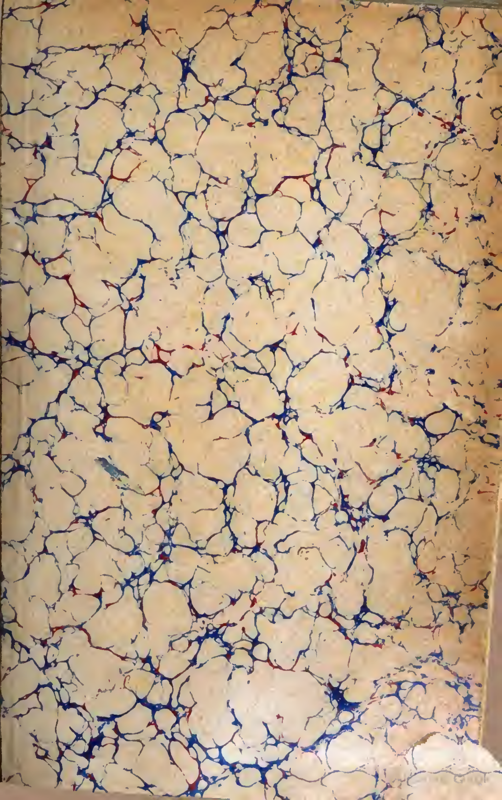

ALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
23 · VI - 25



III 23 VI 65

LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES.

GEORGIANA

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC 30.

LES MYSTÈRES

DE LA

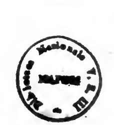
COUR DE LONDRES

SEPTIÈME SÉRIE

GEORGIANA

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS






PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DAUPHINE, 18

1868

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

CHAPITRE I

LE PRINCE ET PAULINE

Une stupéfaction soudaine parut frapper le Prince de Galles, au moment où la voix mélodieuse mais ferme de Pauline prononça ce nom bien connu, et que sa main blanche enleva le masque de satin qui couvrait son beau visage.

La honte et l'humiliation furent les premiers sentiments qu'éprouva le Prince au milieu de la stupeur et de l'étonnement qui continuaient à exercer leur influence sur lui ; mais bientôt une pensée infernale

surgit dans sa tête : Pauline était ravissamment belle, et il n'y avait pas de raison pour qu'il ne cherchât pas à triompher de sa vertu.

D'un autre côté, la haine que Pauline nourrissait contre le Prince, qu'elle méprisait et qu'elle détestait à cause des malheurs de sa sœur, lui inspira des sentiments qui non-seulement l'empêchèrent de ressentir aucune appréhension de la situation dans laquelle elle se trouvait, mais qui la poussèrent à lui dévoiler le fond de sa pensée.

— Sur mon âme, voilà une bien remarquable coïncidence ! — s'écria enfin le Prince de Galles. — Mais ne m'avez-vous pas remarqué au bal dont nous sortons, Pauline?

— Il faut que vous ayez le cœur bien bas et bien noir, — dit la jeune fille dont les beaux traits exprimaient au plus haut degré le ressentiment et l'aversion qui remplissaient son âme, — pour oser prendre ce ton d'insolente familiarité avec la sœur de votre victime !

— Vous savez que je suis profondément affligé de tout ce qui est arrivé à Octavie, — dit le Prince. — Mais, en réalité, c'est la faute de la destinée plus que la mienne... C'était, dans le principe, une simple histoire d'amour et de galanterie, dans les conditions ordinaires, qui, par la suite, a pris une importance et une gravité, que je ne pouvais ni prévoir, ni prévenir.

— L'observation que vous venez de faire, Prince, — s'écria Pauline amèrement, — prouve la vérité

de mon assertion sur la noirceur et la bassesse de votre cœur.

— Vos paroles sont plus que sévères, Mademoiselle, — dit le Prince en se mordant les lèvres, — mais je ne suis pas disposé à m'en irriter... au contraire, j'aime mieux vous voir décharger votre cœur de tous les griefs que vous avez contre moi; peut-être après cela, une conversation plus calme, aura-t-elle pour résultat de nous replacer dans de bons termes ensemble.

— Il y a, dans les dernières paroles que vous venez de prononcer, une certaine ambiguité qu'il ne me convient pas de chercher à comprendre, — dit Pauline, en se redressant de toute sa hauteur, avec une vertueuse dignité puisée dans la pureté de sa conscience. — Mais je profiterai de votre permission, — continua-t-elle, avec une ironie contenue, — pour vous faire quelques observations au sujet du passé. Votre Altesse Royale a osé assimiler l'amour de ma malheureuse sœur à ces milliers d'aventures que la dépravation des hommes et la faiblesse des femmes produisent si fréquemment dans la société, où elles passent comme des épisodes des plus ordinaires. Mais, permettez-moi de vous dire, Prince, que, dans le cas particulier qui nous occupe, la perfidie de l'homme a été aussi noire que celle de Satan lui-même, et que la faiblesse de la femme a été aussi excusable que touchante, car Octavie vous aimait... elle vous aimait tendrement et avec adoration, non pas comme

l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, mais sous l'humble et obscur nom de Harley. Oui, elle vous aimait pour vous même, vous croyant un simple gentilhomme, dont la position dans le monde n'avait rien d'extraordinaire. Bien plus, elle vous a donné son cœur quand vous vous êtes présenté dans notre maison, dans des circonstances de nature à faire concevoir des soupçons sur votre caractère, car, s'il vous plaît de vous rappeler des détails, sans doute fort insignifiants, pour un homme de votre position, — continua Pauline, dont le ton avait toujours conservé une certaine nuance d'ironie, — vous vous souviendrez du conte que vous nous avez fait, de ces dettes contractées pour un ami, et qui vous forçaient à fuir devant les recors chargés de vous arrêter pour vous contraindre au paiement de vos engagements. Dès-lors, ce n'était donc pas un Prince, ce n'était même pas un homme riche qu'Octavie voyait en vous, quand elle vous donnait son amour virginal! Non... c'était à un simple gentilhomme, embarrassé dans ses affaires et forcé de fuir devant les limiers de la justice, qu'elle ouvrit le sanctuaire de son âme! Et, quand vous y avez été admis, avec quel empressement vous avez enlevé la seule perle précieuse qu'il contint! Qu'il a été prompt et terrible le pillage auquel s'est livré votre main sacrilége! Avec quel vandalisme sans remords, vous n'avez laissé que des ruines dans un temple jusqu'alors si brillant, si saint, et si pur...

— Pauline, vous savez que je ne pouvais pas réparer par le mariage le tort que j'avais fait à votre sœur, — dit le Prince, quelque peu touché par les reproches qui lui étaient adressés par la jeune fille, mais prenant encore un ton plus humble et plus repentant, dans l'espérance de l'émouvoir par ces faux semblants de repentir et de regrets. — Je confesse que ma conduite a été blâmable, très-blâmable, mais je vous supplie de considérer que j'étais poussé par une passion que je ne pouvais maîtriser, et qui m'emportait avec la violence irrésistible d'un torrent dévastateur. Je vous le jure, Pauline, si, pour prix de l'amour d'Octavie, il m'avait fallu abandonner mon âme à Satan, je n'aurais pas hésité à signer ce pacte terrible... Ayez donc pitié de moi... s'il ne vous est pas possible de ne pas me blâmer...

— Ah! Prince, — interrompit Pauline, — votre langue a une si grande habitude des aveux passionnés, que le même langage, en changeant quelques mots, vous sert pour formuler vos excuses; mais, je ne suis pas femme à me laisser prendre à vos sophismes, et je déclare à la face de Votre Altesse Royale que la lâche perfidie dont elle a fait preuve envers ma sœur constitue une des pages les plus noires de l'histoire de sa vie!

— Pauline!... pas un mot de plus! — s'écria le Prince, incapable de contenir sa fureur.

— Il me semblait que vous m'aviez accordé généreusement la permission de donner un libre cours à

mes sentiments sur ce sujet, — dit la jeune fille avec un sourire ironique.

— Continuez donc!... continuez, — dit le Prince, en faisant tous ses efforts pour contenir son impatience; puis il se dit à lui-même : — Par le ciel, elle est ravissante ainsi... Oui... j'aime jusqu'à sa superbe colère... et j'aurai un double plaisir à satisfaire ma vengeance, tout en apaisant la flamme brûlante de la nouvelle passion qui me dévore.

— Il ne me reste que peu de chose à ajouter, — continua Pauline, qui était trop absorbée par la pensée des griefs de sa sœur pour remarquer la nature des préoccupations qui s'étaient emparées de l'esprit du Prince, pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même. — Mais je ne puis partir d'ici, ni laisser échapper cette occasion, sans protester... sans protester solennellement, au nom de ma sœur et au mien, contre l'odieux compromis auquel notre père a pris part, et que je ne saurais que flétrir de la manière la plus énergique. Hélas!... hélas!... Pourquoi faut-il que mon malheureux père, ébloui par le faux et vain éclat des honneurs, et cédant à l'influence fatale de la femme ambitieuse dont il a fait son épouse, ait consenti à recevoir un titre comme compensation de l'outrage fait à sa fille! Mais que Votre Altesse ne me fasse pas la grossière injure de supposer que je me réjouis de l'élévation soudaine de notre famille, car je déclare solennellement que je n'ai que du dégoût et de l'horreur pour le vernis doré sous

lequel on a voulu cacher une tache indélébile, et que, si mon cœur saigne à la pensée que mon père a accepté une aussi misérable compensation, pour un aussi immense outrage, je n'ai, moi, que le plus souverain mépris pour cette famille royale, qui a osé offrir le méprisable hochet d'une couronne nobiliaire en échange de cette perle sans prix... la vertu d'une femme.

— Maintenant, Pauline, vous avez dit tout ce que vous aviez à dire, — reprit le Prince avec le calme et la parfaite indifférence d'un libertin consommé, — et peut-être me permettrez-vous de parler à mon tour. Mais pourquoi ne prendrions-nous pas des siéges? — demanda-t-il, car, pendant tout le dialogue qui venait d'avoir lieu, ils étaient tous deux restés debout à une courte distance l'un de l'autre.

— Non, — répliqua Pauline, — notre entretien sera terminé dans quelques minutes, et je ne suis pas assez fatiguée pour ne pas rester debout pour entendre ce qui vous reste à me dire.

— Soit! — répondit le Prince, se sentant confus, embarrassé, et même écrasé par la noble dignité qu'une femme assumait ainsi sans effort, et qui le dominait lui, qui était Prince. Mais, secouant l'influence qui avait exercé son empire sur lui pendant près d'une minute, il dit : — Vous vous êtes donné toute latitude dans les reproches que vous m'avez adressés au sujet d'Octavie, et vous avez également répudié toute idée d'adhésion à l'espèce de compro-

mis tacite qui a fait de votre père l'un des pairs d'Angleterre. Très-bien... J'ai déjà reconnu que ma conduite envers votre sœur avait été coupable et même cruelle, et si vous pouvez m'indiquer quelle réparation je puis offrir, comme Prince et comme héritier présomptif du trône d'Angleterre, vous n'avez qu'à formuler votre demande. Quant au compromis qui a eu lieu, j'avoue franchement que, dans ma conviction, vous êtes dans le vrai en le désavouant et en le qualifiant d'une manière sévère. Mais, après avoir rendu justice à l'indépendance de votre esprit, à la vertueuse indignation de vos sentiments, — continua le Prince, avec une hauteur pleine de courtoisie, — je n'hésite pas à déclarer que, dans mon opinion, puisque votre père est satisfait de l'arrangement qui a été fait, vous n'avez plus le droit de vous en plaindre. Octavie dépend de son père et non de sa sœur!

— Méprisable sophisme! — s'écria Pauline, dont le beau visage se couvrit d'une rougeur d'indignation qui se répandit sur son cou et jusque sur sa poitrine.

— Il se peut que mon raisonnement résonne à vos oreilles comme un sophisme, — dit le Prince avec le ton dégagé de la familiarité, comme quelqu'un qui sait que la raison est de son côté, et qu'il a les moyens d'humilier cette belle personne si digne et si forte de la conscience de sa vertu; — mais c'est aussi l'opinion du monde et ce que décide la loi, que

je viens d'exprimer. Au père seul appartient le droit d'intenter une action pour le déshonneur de sa fille. Mais laissons là ce sujet, et passons à un autre. Je suppose que vous avez parfaitement compris que c'est à l'aide d'un stratagème que vous avez été amenée ici? — dit l'héritier présomptif avec la plus froide effronterie qu'il soit possible d'imaginer.

— Je sais que vous êtes capable de toutes les infamies, Prince, — répliqua Pauline, en sentant un léger frisson courir sur tout son corps, à la pensée de la situation dans laquelle elle se trouvait à une pareille heure; mais, reprenant à l'instant tout son calme et tout son empire sur elle-même, elle dit : — Néanmoins, quelque méchant que vous soyez, je ne vous crois pas capable de persévérer dans vos mauvaises intentions envers celle qui se trouve être la sœur de votre malheureuse victime?

— Pour vous parler franchement, ma chère Pauline, — répondit le Prince, dont les désirs étaient excités jusqu'à la folie par les charmes de la jeune femme, — je suis tombé amoureux de vous à ce bal masqué, à la seule vue de votre belle tournure et de la grâce indescriptible répandue sur toute votre personne, et, maintenant que votre beau visage resplendit à mes yeux dans tout son éclat, croyez-vous probable que je renonce à l'espoir de vous posséder parce que votre masque, en tombant, m'a révélé les traits de Pauline Clarendon?

— Un tel langage, à moi! — s'écria la jeune

femme rougissant de nouveau d'indignation, et tout le corps secoué par un tremblement nerveux.

— Oui, à vous, Pauline, — s'écria le Prince en dévorant des yeux les charmes que faisait ressortir plus qu'il ne les cachait, le costume pittoresque que portait la jeune fille. — Et maintenant... sans hypocrisie... sans subterfuge... sans circonlocution... laissez-moi vous dire franchement et résolûment que votre beauté m'a enflammé jusqu'à la folie, et que vous serez à moi quelles qu'en puissent être les conséquences!

— Infâme! — s'écria Pauline, sérieusement alarmée et en s'enfuyant vers la porte.

— L'oiseau ne m'échappe pas aussi facilement! — cria le Prince, d'un ton triomphant, lorsque la jeune fille fit des efforts inutiles pour ouvrir la porte qui avait été fermée à double tour de l'autre côté. — Allons, Pauline, vous êtes douée d'un grand bon sens, d'une forte intelligence, et vous entendrez la raison... Puis-je vous prier de m'écouter avec patience quelques moments?

Son Altesse Royale était restée complaisamment appuyée sur la tablette de la cheminée, comme un homme qui est sûr de la victoire et de gagner la partie.

— La raison! — s'écria Pauline en appelant à son aide tout son courage et tout son empire sur elle-même, pour faire face aux dangers et aux difficultés de sa position; et, s'éloignant lentement de la porte,

elle avança vers le Prince avec une apparente confiance, qu'elle était loin d'éprouver en réalité. — Oui, — dit-elle, — je puis entendre la raison, mais je suis bien embarrassée pour comprendre ce que peut avoir de commun la raison avec ce que vous avez à me dire.

— C'est ce que nous allons voir, — dit l'héritier présomptif. — Permettez-moi de commencer par vous informer que j'ai épié tous vos mouvements, toutes vos démarches, tout à l'heure, à ce bal, et que j'en ai vu assez pour me convaincre que vous n'aviez pas sujet d'être satisfaite de la conduite du domino bleu. Tant que je n'ai pas su qui pouvait être la belle bouquetière qui captivait mon attention, je ne pouvais naturellement pénétrer le mystère de ses démarches ; mais, maintenant que je sais que c'est la belle Pauline Clarendon, j'en conclus tout naturellement que le domino bleu devait être son volage, son inconstant, son infidèle amant, Lord Florimel. Ah ! je lis sur votre physionomie que ma supposition est exacte.

— Et pourquoi me torturez-vous ainsi par ces allusions?... Pourquoi cherchez-vous à avoir la preuve des angoisses que tant de perfidie a excitées dans mon sein? — s'écria Pauline d'un ton passionné.

Et des larmes jaillirent entre ses longs cils, pendant que sa poitrine se soulevait, et s'abaissait par des mouvements convulsifs.

— J'allais vous faire observer, ma chère Pauline, — reprit le Prince, — que...

— Votre Altesse Royale voudrait-elle bien s'interdire de me parler avec une familiarité que rien ne justifie, — dit la jeune femme d'un ton résolu.

— Bien ; alors, je vous appellerai l'Honorable Mademoiselle Pauline Clarendon, votre père appartenant à la pairie, — dit le Prince avec un sourire ironique.

— Continuez... continuez... — s'écria la jeune fille avec impatience. — Je suis impatiente de partir d'ici... Que reste-t-il encore à dire à Votre Altesse Royale? car je n'ai pas encore entendu une seule des raisons que vous m'annonciez.

— Parce que vous m'avez interrompu, — répondit le Prince, — car j'allais vous faire observer que comme Lord Florimel s'était montré infidèle et que comme sa conduite était évidemment outrageante et cruelle pour vous, il était impossible que vous, jeune fille d'un esprit élevé et indépendant, vous voulussiez vous soumettre timidement à une aussi grossière injure que celle de voir votre rivale préférée à vos yeux... Oui, et cela au mépris de ce que vous avez dit au jeune Lord, quand vous l'avez abordé si brusquement et que vous l'avez quitté avec tant de colère. Que faire alors pour vous venger du perfide Florimel?... Quelle vengeance serait la plus complète?... Ne pouvez-vous me comprendre, Pauline?... Si vous ne le pouvez pas, je parlerai plus clairement, et c'est dans des termes nets et intelligibles que je vous recommanderai de vous venger, dans le même

esprit et de la même façon. Devenez ma maîtresse, acceptez ma protection, et alors, quand vous apparaîtrez dans le Parc, dans votre splendide équipage, ou quand vous serez assise dans votre loge à l'Opéra, vous pourrez braver Lord Florimel et laisser tomber sur lui des regards de mépris et de dédain.

— Misérable! — s'écria Pauline avec l'énergie vibrante d'une indignation qui fit trembler tout son corps et monter le rouge à son visage. — Misérable!... Est-il possible que vous osiez tenir un pareil langage à la sœur de la trop confiante fille à laquelle vous avez ravi l'honneur et dont votre infâme perfidie a détruit la raison! Oh! si je ne vous ai pas interrompu avant que vous ayiez complété votre odieuse proposition, si je n'ai pas laissé éclater toute la furie de mon indignation, c'est que l'étonnement a paralysé ma langue... Dieu puissant! est-il possible, est-il bien possible que cet homme doive un jour régner sur l'Angleterre!

— Oui, par le ciel, je règnerai, car vous avez été créée et mise au monde pour devenir mon esclave, — s'écria le Prince, cédant à un soudain accès de rage. — Et maintenant, Mademoiselle Clarendon, la prude, la jeune fille modèle, la chaste demoiselle par excellence, je vais vous montrer que ce que je vous ai dit est vrai, et que vous êtes née pour vous soumettre à mes désirs. Assez de déclamations sentimentales au sujet de votre sœur, car votre père a reçu sa récompense! Oui, et si une baronnie a suffi

pour payer la vertu d'Octavie, un comté qu'on lui jettera en pâture payera amplement l'honneur de Pauline.

— Ah! vous vous décidez à jeter tout à fait le masque, Prince?... Vous vous proclamez vous-même un infâme scélérat?... — s'écria Pauline, qui trouva, dans la violence de son désespoir, assez de calme pour paraître le braver. — Non, vous ne pouvez pas vouloir accomplir un semblable outrage, et d'ailleurs, si vous osiez le tenter, je résisterai jusqu'à la mort... Je donnerais l'alarme dans la maison... mes cris réveilleraient tout le voisinage, ou, comme dernière ressource, je me précipiterais par la fenêtre.

En disant ces mots, qu'elle lançait avec toute la force et toute la frénésie du désespoir, elle s'élança vers la fenêtre, écarta les rideaux, essaya d'ouvrir, mais ses mains ne rencontrèrent que des volets solidement assujettis par une barre de fer fermée par un cadenas!

Reculant en chancelant vers l'intérieur de la chambre, la malheureuse Pauline, déçue dans son dernier espoir, essaya vainement de reprendre son empire sur elle-même. Le rire moqueur du Prince retentit triomphalement à ses oreilles, et une voix intime sembla lui annoncer qu'elle était perdue!

— Ma chère enfant, — dit Son Altesse Royale, qui était restée négligemment près du feu, et qui n'avait pas fait un pas quand elle s'était précipitée si résolûment vers la fenêtre, — il faudrait que vous

me supposassiez bien sot, si vous vous imaginiez qu'un seul moyen de m'échapper vous est laissé. Non!... non!... Quoique je ne susse pas encore à quelle prude obstinée j'allais avoir à faire, je me suis néanmoins empressé d'accourir ici pour tout préparer avant votre arrivée, quand je vous ai vu monter dans la voiture, et que mon fidèle Germain a été installé sur le siége, à côté du cocher.

— Ah! — s'écria Pauline, — je savais bien que la figure de cet homme ne m'était pas complétement inconnue... Mais, ô mon Dieu! prenez pitié de moi, — s'écria-t-elle, en joignant les mains, dans un élan de désespoir, — car la méchanceté de mes ennemis triomphe sur tous les points.

— Et la conquête sera bientôt achevée, chère Pauline, — s'écria le Prince, — en dépit de vos cris, de vos prières, de votre résistance! Mais il vaudrait mieux, beaucoup mieux, vous résigner volontairement au sacrifice et venir dans mes bras, tendre, soumise, cédant à une destinée contre laquelle il n'y a pas de résistance possible, et, faisant de nécessité vertu, vous abandonner à tout l'enivrement...

— O horreur! — gémit la malheureuse fille en tombant à genoux et en joignant les mains avec désespoir. — Quoi! personne ne viendra à mon aide... Est-il possible que ces murs étouffent mes cris... les cris que je pousserai pour appeler du secours...

— Pauline, il faut que vous soyiez folle, si vous

espérez trouver du secours dans cette maison, — interrompit le Prince avec le sourire de satisfaction d'un démon.— Car si vous n'avez pas déjà deviné que vous êtes sous le toit hospitalier de Madame Brace...

— Madame Brace!... — répéta la malheureuse Pauline se relevant tout à coup comme poussée par un mouvement électrique, car elle ne connaissait que trop bien ce nom fatal, qui se liait au malheur de sa sœur. — O mon Dieu! ayez pitié de moi!...

Puis, obéissant au sentiment de profonde angoisse qui la torturait, elle se mit à pousser des cris si perçants, si déchirants, qu'ils auraient traversé les murailles épaisses d'un cachot.

— Paix... sotte fille! — s'écria le Prince, s'élançant vers elle et en l'entourant de ses bras; puis, la serrant avec une violence furieuse contre sa poitrine, il s'écria : — J'étoufferai tes cris sous mes baisers!...

Lorsque ses lèvres sèches et brûlantes vinrent se coller sur sa bouche, si fraiche et si pure, Pauline perdit connaissance et resta sans force, inanimée, dans les bras du Prince.

CHAPITRE II

LE FIACRE ET LE LANDAU

Tout désolé que nous sommes de laisser le lecteur dans l'incertitude sur l'issue de l'aventure de Pauline avec le Prince de Galles, il nous faut néanmoins abandonner le récit de cet épisode pour retourner au Théâtre de Covent Garden.

Nous avons laissé Montgomery et l'esclave Circassienne au moment où, étant parvenus à sortir de la salle de bal, ils s'étaient arrêtés dans le corridor pour que la dame pût respirer l'air frais qui circulait plus librement en ce lieu.

Promptement remise et n'éprouvant plus le besoin d'aucun breuvage pour calmer cette soif qui lui avait paru intolérable, l'esclave Circassienne s'empressa de reprendre le bras de Montgomery, et tous deux se mirent en marche pour quitter le théâtre. Cet homme en domino bleu et cette femme dont le

costume pittoresque faisait ressortir les belles formes si bien en harmonie avec le type Oriental descendirent le grand escalier, et Montgomery se sentit fier et heureux de se trouver dans la compagnie de cette superbe créature, dont la beauté attirait tous les regards et provoquait un concert de louanges sur son passage; et, quand il sentit sa belle poitrine se presser doucement contre son épaule, il hâta le pas enl'entraînant avec lui, pour se trouver le plus tôt possible seul avec elle.

— Votre équipage vous attend-il, belle dame? — demanda-t-il en continuant à parler bas pour dissimuler sa voix.

— Pas ici, cher Gabriel, — lui fut-il répondu. — Il nous faut d'abord prendre une voiture de louage.

— Soit, chère dame, — répondit le jeune Lord. — Mais est-ce que vous n'avez pas de manteau pour vous protéger contre le froid?

— Ah! j'oubliais, il est sur le palier au-dessus, — dit-elle en s'arrêtant au bas de l'escalier. — Voici le numéro que m'a remis la femme chargée du vestiaire.

— Un seul instant... et je reviens, — dit Montgomery.

Et, prenant le petit carton, il se hâta de monter l'escalier.

Un moment après un grand valet de pied en sombre livrée accosta la Circassienne, et, après un respectueux salut, lui dit : —

— Faut-il amener ici la voiture de Votre Seigneurie?

— Non, Mason, — répondit immédiatement l'esclave Circassienne, — vous m'attendrez près du Musée Britannique, et vous guetterez l'arrivée d'une voiture de place. Je ne serai pas seule, agissez avec toute la promptitude et toutes les précautions possibles.

La dame avait parlé d'un ton significatif qui fut évidemment bien compris par le domestique, car, après avoir porté la main à son chapeau, il disparut à l'instant.

Quelques moments après, Montgomery rejoignit la dame; il jeta sur ses épaules le beau manteau qu'il était allé chercher, sans se douter que c'était tout simplement un stratagème pour avoir l'occasion de donner ses instructions à son domestique au sujet de l'équipage.

Enveloppée dans son manteau et appuyée au bras de Montgomery, elle sortit alors du théâtre, et le couple masqué monta dans un fiacre qui avait été appelé.

— Où faut-il vous conduire, Monsieur? — demanda le cocher en s'adressant au jeune Lord.

— En face du Musée Britannique, — s'empressa de répondre la dame.

La voiture s'éloigna rapidement.

— Oh! ma chère amie! — murmura Montgomery en prenant la belle main potelée de sa compagne et

en la pressant dans la sienne avec ardeur, — comment vous remercier assez de ne m'avoir pas oublié et d'avoir consenti à me rendre ces délices que j'ai goûtés une première fois et qui m'ont rendu si heureux!... Jusqu'à présent, quand nous étions au théâtre, je n'ai pas eu le temps de vous exprimer toute la reconnaissance que j'éprouve, tout le ravissement que vous avez excité dans mon âme, toute la joie dont vous avez inondé mon cœur! Mais maintenant, dans ce premier moment où nous sommes réellement seuls ensemble, je m'empresse de vous témoigner tout ce que mon cœur contient de tendresse, de gratitude, d'amour, et d'adoration! Oh! Madame, jamais je n'ai oublié, même un seul instant, les quatre heures de bonheur que j'ai passées dans vos bras; et mon âme a peine à croire que tant de félicité me soit réservée une seconde fois. Je tremble de m'éveiller du rêve délicieux qui me berce en ce moment, de voir la douce extase dans laquelle je suis plongé disparaître tout à coup, et à la douce et chaleureuse émotion qui me possède de voir succéder le froid glacial du plus cruel désappointement.

Montgomery continua sur ce ton pendant quelques instants, dans le but de reculer le plus possible le moment, si périlleux pour ses espérances et pour tout l'échafaudage de son stratagème, où la vérité serait révélée et où aurait lieu la terrible découverte qu'il n'était pas Lord Florimel. Car il avait déjà calculé que, s'il pouvait parvenir à exciter les passions de

cette femme, dont la nature était si ardente et dont les désirs étaient si impérieux, il serait presque certain de mener l'aventure à bonne fin et de triompher des sentiments de crainte et de colère que la découverte de l'imposture pourrait éveiller dans le sein de la dame. En un mot, son but était de la mettre dans la nécessité de l'accepter au lieu et place de l'amant qu'elle avait espéré rencontrer. Comme il avait parfaitement deviné que cette course jusqu'à Great Russell Street était une des précautions que l'habile dame avait coutume de prendre, et qu'une autre voiture devait les attendre dans l'endroit indiqué pour les transporter ailleurs, il avait également calculé qu'il serait d'autant plus certain de réussir s'il pouvait prolonger l'erreur de la dame jusqu'au moment où ils arriveraient à leur destination quelle qu'elle fût.

Heureusement, peut-être pour le succès du stratagème du Comte, que la dame adopta le parti de prendre d'abord une voiture de louage, car si elle était immédiatement montée dans son équipage en compagnie de Montgomery, elle aurait aussitôt quitté son masque, afin de faire passer toute son âme dans les caresses qu'elle lui aurait prodiguées; les favoris de Montgomery lui auraient à l'instant révélé qu'il n'était pas celui qu'elle espérait rencontrer, et, dans le premier transport de sa rage et de sa fureur en se voyant trompée, elle lui aurait ordonné à l'instant, avec indignation, de descendre

de sa voiture, ordre auquel, comme gentilhomme, il aurait bien été obligé d'obéir.

Tel eût pu être le résultat de l'aventure, si, dès le principe, on eût eu recours à l'équipage particulier. Mais, dans l'état des choses, l'esclave Circassienne ne crut pas devoir quitter son masque immédiatement, car il aurait fallu le remettre pour passer d'une voiture dans l'autre, et par conséquent elle réprima le désir qu'elle avait d'unir ses lèvres à celles de son compagnon, se contentant d'appuyer sa tête languissamment sur son épaule, d'abandonner sa main dans la sienne, et d'écouter comme au milieu d'un rêve délicieux les paroles de tendresse et d'amour qu'il murmurait à son oreille.

Au bout de moins de dix minutes, le fiacre s'arrêta et Montgomery entendit une voix dire au cocher : —

— Vous n'avez pas besoin de descendre de votre siége... J'ouvrirai la portière... Voici le prix de votre course...

Immédiatement après la portière fut ouverte par un grand gaillard, couvert d'une longue redingote comme en portent les valets de pied en livrée et dont le chapeau était posé de façon à cacher son visage. Montgomery se rappela à l'instant le grand laquais mentionné par Florimel et fut convaincu que c'était le même.

Aussitôt que la portière s'ouvrit, l'esclave Circassienne se hâta de descendre, et le Comte la suivit

immédiatement. Au moment où ses pieds touchaient le pavé, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer si une voiture attendait, et, à peine avait-il eu le temps d'apercevoir un équipage stationnant dans l'ombre épaisse produite par la porte du Musée Britannique, que le capuchon de son domino fut complètement rabattu sur son masque et qu'il se trouva plongé dans une complète obscurité. Au même moment, il entendit la voiture qui l'avait amené s'éloigner, et il fut entraîné vers l'endroit où il avait vu l'équipage stationner.

Le bras vigoureux qui avait agi envers lui avec si peu de cérémonie lui rappela de nouveau l'histoire de Florimel, et il se sentit confirmé dans sa conviction que l'homme à la grande redingote et au chapeau rabattu sur les yeux était le même grand valet de pied qui figurait dans le récit qu'il lui avait fait.

Il fut bientot hissé dans l'intérieur de l'équipage, et, lorsque la portière se referma derrière lui, il fut reçu dans les bras de la dame qui y avait pris place avant lui.

— Mon cher Gabriel! — s'écria-t-elle d'un ton plein de passion, de joie, et de désirs, quand la voiture partit avec rapidité. — Nous allons donc pouvoir nous embrasser, échanger des baisers d'amour et de tendresse.

Et tout en parlant, elle fit retomber en arrière le capuchon du domino de Montgomery, arracha le masque qui couvrait son visage et colla ses lèvres

sur sa bouche avec cette ardeur que Florimel avait décrite en termes si brûlants.

— Pardon... pardon, chère dame, — murmura le Comte en la serrant contre sa poitrine.

— O mon Dieu!... qui êtes-vous? — s'écria-t-elle en étouffant un cri.

Puis, s'arrachant de ses bras, elle se rejeta sur la banquette opposée, où elle resta comme anéantie.

Le Comte tomba à genoux dans la voiture et prit sa main, qu'elle lui abandonna comme dans un rêve qui l'aurait tenue enchaînée; il pressa cette main contre ses lèvres et il sentit qu'elle était chaude, quoiqu'elle ne tremblât pas et qu'elle ne trahît aucune émotion violente. Cette douce chaleur lui fit comprendre que la belle inconnue n'était pas évanouie, bien que sa respiration fût courte et oppressée. L'obscurité était profonde dans l'intérieur de la voiture; mais, par tous les indices qu'il avait remarqués, il jugea que la dame était tombé dans un état de prostration produite par l'étonnement et par le désespoir.

— Pardonnez-moi, adorable femme... pardonnez-moi!... — s'écria-t-il en donnant autant que possible à sa voix mâle, qu'il ne cherchait plus à déguiser, le ton suppliant de la prière. — Il est vrai que ce n'est pas Florimel qui est agenouillé à vos pieds, mais celui qui a pris sa place et qui implore votre compassion, votre pardon, votre pitié, est un homme tout aussi honorable. Il y a plus, c'est qu'il peut

dire, sans vanité, que la nature n'a pas été avare de ses dons envers lui. Mes manières sont-elles celles d'un gentilhomme ou celles d'un homme du commun, c'est un point que je vous laisse à juger, et quant à mon rang il est supérieur à celui de Lord Florimel. Mais si vous me demandiez si je puis apprécier aussi bien que lui tous les charmes de votre société, si vous conserviez quelque défiance au sujet de l'obéissance avec laquelle je serais disposé à accueillir toutes les conditions que vous pourriez vouloir m'imposer, et si vous redoutiez de vous montrer imprudente en vous fiant à un étranger dans de semblables circonstances, oh! je vous en prie! rassurez-vous complétement sur tous ces points. Accordez-moi votre confiance, je vous en supplie! et vous me rendrez le plus heureux des mortels!

Pendant que Montgomery donnait un libre cours à ces paroles passionnées, il s'était peu à peu rapproché de la femme, à demi-renversée sur la banquette en face de lui; il s'était doucement penché sur elle, il avait passé son bras gauche autour de sa taille en continuant à presser sa main dans sa main droite, et enfin il avait approché son visage de sa joue brûlante; puis, sentant tout son corps frémir, il l'avait attirée vers lui et il avait imprimé ses lèvres sur les siennes.

Pendant quelques instants, elle sembla s'abandonner à l'extase produite sur ses sens par cet ardent baiser: mais tout à coup, comme si elle avait

repris pleine conscience de sa position en face d'un étranger qui s'était rendu coupable envers elle d'une action infâme, elle s'arracha aux embrassements du Comte, elle le repoussa avec violence en s'écriant d'un ton profondément ému : —

— Qui êtes-vous?

— Je suis un ami de Lord Florimel, chère dame, — répondit le Comte d'une voix tendre et suppliante, — et je me trouvais par hasard chez lui, lorsque le billet de bal et le domino lui furent apportés. La conversation provoquée par cet incident l'amena à me raconter l'aventure qui lui était arrivée quinze mois auparavant, et, quand il m'eut déclaré que les engagements qui le liaient à l'Honorable Mademoiselle Pauline Clarendon ne lui permettaient pas de se rendre au rendez-vous qu'impliquait nécessairement l'envoi de ce billet de bal et de ce domino, l'idée me vint que puisque, dans sa stoïque vertu, il refusait le bonheur qui s'offrait à lui, je pourrais au moins faire tous mes efforts pour en jouir moi-même.

— Et a-t-il prêté les mains à votre imposture... a-t-il été le complice de votre perfidie? — demanda la dame en baissant la voix de manière à ne fournir aucun indice sur les sentiments qu'elle nourrissait à l'égard du Comte, qui ne pouvait y trouver ni un encouragement ni une cause de désespoir.

— Non, Madame, — répondit-il. — Il ne sait rien, et Dieu veuille qu'il reste toujours dans son igno-

rance à ce sujet! Intime comme je le suis avec lui, il ne m'a pas été difficile d'obtenir la possession du domino, et pour le reste je me suis fié à ma prudence et à votre bonté. Et croyez-moi, lorsque je vous assure que, bien que je n'aie pas vu vos traits et qu'il soit fort improbable que je doive jamais les contempler, je vous aime déjà avec une ardeur...oh! oui, avec une ardeur qui me rend capable de tout entreprendre pour vous rendre service, tandis que pour un empire je ne voudrais pas vous causer une peine! Permettez-moi donc de vous aimer, adorable inconnue! permettez-moi d'être votre esclave, créature mystérieuse! Car les grâces répandues sur toute votre personne ont captivé mon cœur et ravi mes sens, et mon imagination me représente ce visage dont la beauté doit répondre à toutes vos perfections. Sans avoir vu votre visage, je puis vous aimer; car il ne saurait démentir les formes exquises de votre beau corps, et alors mon bonheur sera complet! Mépriserez-vous un amour comme le mien?... Repousserez-vous une passion si sincère, si tendre, et si profonde?... Non, vous me pardonnerez d'avoir eu recours à la trahison, vous me pardonnerez l'imposture dont je me suis rendu coupable pour arriver jusqu'à vous; car mon imagination avait été tellement enflammée par le récit que j'avais entendu faire à Lord Florimel, que j'étais dévoré par le désir de vous connaître... Oui, j'étais fou du désir d'obtenir votre amour!... Mon crime a été de vous

adorer, de vous idolâtrer sur la parole d'un autre, et il y a dans ce fait quelque chose de trop flatteur pour ne pas désarmer la femme la plus hautaine et la plus impérieuse. Oh ! parlez, Madame... parlez ! dites-moi ce que je peux espérer... mais rappelez-vous que la passion que j'éprouve est plus forte que moi-même et combien serait terrible le désespoir qui suivrait un désappointement.

Au moment où le Comte de Montgomery avait commencé ce long discours, la dame s'était éloignée de manière à n'avoir plus le plus léger contact avec lui, autant que cela était possible dans l'étroit espace de l'intérieur d'une voiture. Mais par degré, à mesure qu'il parlait et que sa voix devenait plus tendre et plus persuasive, il s'était rapproché de l'esclave Circassienne, qui, évidemment captivée par ses paroles, s'était un peu radoucie et n'avait pas reculé à mesure qu'il avançait. Aussi bientôt sa main effleura la main de sa compagne, et ce doux contact fit courir un frémissement par tout son corps ; il prit cette main et doucement... doucement il se laissa glisser sur ses genoux, et c'est en pressant cette main sur son cœur qu'il continua de lui adresser les paroles brûlantes que nous avons transcrites plus haut.

Peu à peu il sentit la main de la Circassienne trembler dans la sienne, puis le bras s'abandonner plus mollement au mouvement qui l'attirait, puis enfin, petit à petit, le corps suivre le bras et se rap-

procher de plus en plus de lui. Alors il sentit son souffle caresser sa joue, il put entendre jusqu'au battement de son cœur, dont le mouvement rapide trahissait les émotions contradictoires qui le troublaient, et un instant après il sentit un front satiné se poser sur le sien. Avec une apparente timidité il entoura sa taille de son bras, et, lorsque les derniers mots tombèrent de ses lèvres, elle se jeta sur sa poitrine en murmurant d'une voix éteinte et tremblante : —

— Oui... je te pardonne... je te pardonne!...

La joie fit tressaillir Montgomery, et au même instant il imprima d'ardents baisers sur les lèvres humides de la belle inconnue. Sous l'ardeur de ses embrassements, il sentit son corps souple et charmant se tordre dans ses bras, et il entendit le murmure continu des paroles inarticulées par lesquelles elle exprimait le plaisir qui inondait son âme. La passion de cette femme la faisait ressembler à une harpe dont les cordes entrent en vibration et rendent un bourdonnement harmonieux au moindre choc qui vient ébranler l'air.

Mais tout à coup la mystérieuse inconnue sembla rappelée à elle et reprendre, en partie du moins, son empire sur elle-même, car doucement, mais avec une ferme décision, elle s'arracha des bras du jeune Lord et dit : —

— Vous ne m'avez pas encore dit qui vous êtes?

— C'est un simple oubli où l'intention n'est pour

rien, je vous l'assure, — répondit le Comte. — Car vous devez vous rappeler que j'ai fait allusion à mon rang, quand je vous ai dit qu'il était supérieur à celui de Lord Florimel.

— Alors, sans plus de préambule, qui êtes-vous? — demanda la dame d'un ton péremptoire.

— Je suis le Comte de Montgomery, — lui répondit-il.

Il sembla au noble Comte qu'un spasme nerveux avait agité violemment la dame quand il avait dit son nom. Du moins il lui sembla avoir reconnu le tressaillement qui avait dû secouer son corps, au bruit qu'au milieu de l'obscurité avaient produit les mouvements imprimés à ses vêtements de soie. Mais il n'en était pas sûr, et, comme un profond silence s'établit ensuite et que la dame resta complétement immobile, il commença à penser qu'il s'était trompé sur l'effet produit par son rang et son nom, et qu'elle ne faisait que méditer sur le parti qu'elle devait prendre.

— Sans doute elle me connait de réputation, — se dit-il à lui-même, — et elle se méfie de moi. Elle a peut-être entendu dire que j'étais un dissipé, ami des plaisirs, adonné aux femmes, et quelque peu dissipateur, et elle tremble à l'idée de pousser l'aventure plus loin. Il est même possible qu'elle me connaisse, que nous ayons eu ensemble des relations de société, que nous nous soyions rencontrés dans les salons du monde, et qu'elle nourisse quelque antipa-

thie contre moi, ou qu'elle craigne que je parvienne à deviner qui elle est. Et pourtant je n'ai pas le plus léger soupçon sur ce qu'elle peut être! Mais je connais bien des femmes charmantes et je suis habitué à les voir en toilettes ordinaires et ce costume de Circassienne doit nécessairement les faire apparaître sous un jour tout nouveau. Non, je ne trouve réellement personne, dans le nombreux cercle de mes connaissances, que je sois porté à reconnaître dans mon souvenir, avec ma mystérieuse compagne; ou plutôt je me rappelle une douzaine de femmes dont les formes superbes pourraient probablement se rapprocher de celles de mon inconnue, si elles portaient un costume semblable. Mais comment fixer mon choix sur l'une d'elles pour la lui opposer?... Non, tout est mystère sur ce point. Et qu'elle me soit connue, que nous nous soyions rencontrés dans le monde, ou qu'elle me soit complétement étrangère, son secret me semble également bien suffisamment en sûreté. Pourquoi, alors, semble-t-elle hésiter?

Ces réflexions l'occupèrent environ la durée d'une minute, pendant laquelle l'esclave Circassienne continua à rester, silencieuse et immobile, plongée dans une profonde rêverie.

— Vous êtes Eugène de Montgomery, — dit-elle enfin avec une inflexion de voix si particulière, que le Comte eût été bien embarrassé pour décider s'il devait y trouver l'indice d'un sentiment de satis-

faction, d'étonnement, ou de contrariété. — J'ai entendu parler de Votre Seigneurie... oui, j'ai entendu parler de vous, et les bruits du monde vous représentent comme quelque peu déréglé dans votre conduite et comme assez volage... mais néanmoins, vous êtes beau, Eugène !... très-beau ! — continua-t-elle avec une expression de tendresse sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre, — et votre nature est ardente et passionnée. Oh ! je n'hésite pas plus longtemps ! — s'écria-t-elle dans un élan d'enthousiasme, — et je cède au sentiment qui me pousse à chercher l'amour et le plaisir dans vos bras ! Oui, Eugène, je vous pardonne la perfidie mise en œuvre par vous pour être accepté à la place de votre ami ; et je compte sur votre honneur pour que Florimel reste toujours dans la plus complète ignorance sur tout ceci. Non pas qu'il me reste maintenant un sentiment pour lui, ou même qu'il ait jamais été autre chose pour moi que l'objet d'un caprice passager qui m'est venu il y a quinze mois et qui s'est de nouveau ravivé cette semaine ; non pas que je craigno d'être découverte, car les précautions que j'ai prises avec lui et celles dont je m'entourerai cette nuit avec vous défient la plus intelligente pénétration et les inquisitions de la plus ardente curiosité. Néanmoins je ne voudrais pas que ces aventures devinssent un sujet ordinaire de conversation, attendu qu'il pourrait y être fait devant moi des allusions, qui pourraient me faire éprouver une confusion pas-

sagère. Si vous m'êtes réellement reconnaissant du pardon que je vous accorde, Eugène, et si vous ressentez pour moi la centième partie de ces sentiments passionnés que vous m'avez exprimés avec tant d'éloquence, vous allez me jurer de garder le secret le plus inviolable sur les incidents de cette nuit.

— Je le jure, femme adorée ! — s'écria Montgomery. — Quoique vous ayiez déjà cette garantie que je ne voudrais pas m'exposer à perdre l'amitié de Florimel, ce qui arriverait assurément s'il venait à apprendre le rôle que j'ai joué vis-à-vis de vous. et qui était si loin de sa pensée lorsqu'il m'a fait le récit de sa mystérieuse aventure. Et maintenant êtes-vous satisfaite ?

— Oui, Eugène, complétement, — lui fut-il répondu. — Et je veux vous convaincre de la sincérité de mes paroles, — ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras et en s'abandonnant à ses caresses.

Presque immédiatement après la voiture s'arrêta, et aussitôt la dame releva le capuchon du domino sur la tête du Comte et le maintint fermé sur son visage avec un mouchoir de soie, de façon à ce que ni le vent de la nuit, ni les mouvements qu'il pourrait faire ne pussent le faire s'entr'ouvrir ou retomber en arrière.

La portière de la voiture fut ouverte, l'esclave Circassienne descendit la première, et, guidé par sa sa main, Montgomery la suivit. Alors se reproduisirent les mêmes circonstances détaillées par Flo-

rimel dans la portion de son récit ayant rapport à son introduction dans l'asile d'amour et de mystère de la dame, car l'esclave Circassienne entraîna vivement le Comte de Montgomery. Une grille se referma derrière eux, et, en avançant, il sentit que ses pieds foulaient l'allée sablée d'un jardin ou d'un parc. Au bout de deux minutes environ, ils s'arrêtèrent; sa compagne lâcha sa main pendant un moment, et il entendit le bruit d'une clef tournant dans une serrure; une porte fut ouverte, sa main fut reprise dans une main chaude qui lui fit sentir une douce pression; ils entrèrent dans un bâtiment, et une seconde fois la dame s'arrêta pour refermer la porte derrière eux. Alors elle lui fit monter un escalier dont les marches étaient couvertes d'un tapis si épais, que les pas les plus lourds n'auraient pas produit le moindre bruit, et finalement il suivit un corridor et fut introduit dans une chambre dont l'atmosphère était chaude et parfumée.

Nous devons, pour le moment, abandonner le noble Lord et sa mystérieuse, mais charmante compagne.

CHAPITRE III

LA MEURTRIÈRE ET SON ACCUSATEUR

Pendant que, d'un côté, Pauline et le Prince se trouvaient en contact, et que, de l'autre, Montgomery était dans la voiture fermée avec la belle inconnue, un autre incident, d'une nature toute différente, se produisait dans le cours de cette nuit si fertile en aventures.

Madame Brace était seule, assise dans son petit salon, réfléchissant à bien des choses, et de temps en temps se réconfortant les esprits avec un excellent Madère, quand Henriette apparut tout à coup, tremblante et pâle comme la mort.

— Au nom du ciel, qu'arrive-t-il? — demanda la marchande de modes en bondissant de sa chaise, immédiatement gagnée par le malaise qui semblait accabler sa femme de chambre.

— Ce terrible homme .. oui est venu ici l'autre

jour et qui n'a pas voulu donner son nom... mais qui a l'air d'un constable... — murmura Henriette presque suffoquée par la terreur qui la possédait.

— Ah!... Et que peut-il vouloir? — dit Madame Brace d'une voix mourante.

Une horrible sensation la força de s'appuyer sur la tablette de la cheminée pour se soutenir.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria Henriette en se tordant les mains avec désespoir, — qu'allons-nous devenir?...

— Au nom du ciel, calmez-vous, — dit la marchande de modes en faisant un violent effort pour rappeler son courage. — Je sais qui il est... c'est Mobbs, et il n'est pas incorruptible. D'ailleurs s'il est venu seul, c'est qu'il n'a pas de mauvaises intentions.

— Oui, il est seul, — répondit Henriette en se rattachant à l'espoir exprimé par sa maîtresse, — et c'est d'une manière assez polie qu'il a demandé à vous voir, Madame.

— Alors faites-le entrer à l'instant... et ne craignez rien, — dit Madame Brace avec un ton ferme et plein d'assurance.

La femme de chambre quitta le salon, et pendant les quelques instants où la marchande de modes resta seule, elle employa toute l'énergie de sa nature à se donner une apparence calme et tranquille; car, en dépit des paroles consolantes qu'elle avait dites pour rassurer Henriette, de terribles pressen-

timents pesaient lourdement sur l'âme de la coupable. Elle sentait une douleur aiguë à la poitrine, une singulière défaillance dans l'estomac, et quand elle respirait, il lui semblait qu'elle avait une masse énorme de plomb à soulever. C'étaient les symptômes de l'effrayante inquiétude qui la possédait; c'étaient les tortures infligées par une conscience coupable, et en dépit des efforts presque surhumains qu'elle faisait pour triompher de ses sentiments, si elle parvint à donner à son visage un air calme, ce fut avec un trouble profond dans l'esprit qu'elle accueillit Mobbs quand il apparut sur le seuil du petit salon où elle l'attendait.

L'homme portait une longue redingote boutonnée, son chapeau était rabattu sur ses yeux; il portait à la main un court, mais pesant gourdin, et il était suivi par le vilain dogue, qui n'avait pas coutume d'attendre qu'il y fût invité pour accompagner son maître partout où il allait. Ce dernier n'avait pas meilleur air que les plus fieffés scélérats de Londres, que son nom avait la puissance de faire trembler, et un frisson de glace parcourut tout le corps de la marchande de modes et pénétra jusqu'à la moelle de ses os, quand elle vit ses yeux sinistres s'arrêter sur elle avec une expression effroyablement significative.

Mobbs la vit pâlir sous son regard, il remarqua le frisson de terreur qui l'agitait, et il se dit à lui-même : —

— Potence avait raison, la marchande de modes a un meurtre sur la conscience.

— Entrez, Monsieur Mobbs, et asseyez-vous, — dit la malheureuse femme.

Elle faisait tous ses efforts pour paraître calme, mais les tortures qu'elle éprouvait étaient horribles, les minutes lui paraissaient durer des siècles, et il lui semblait que si elle ne pouvait pas exhaler ses sensations dans un cri perçant, son émotion contenue allait l'étouffer.

— Comment vous portez-vous, Madame? — dit Mobbs de sa voix bourrue. — Ici... vilain voleur... m'entends-tu?... — cria-t-il.

C'est à son chien qu'il adressait cette élégante apostrophe, en l'accompagnant d'un coup de bâton; puis, après avoir fermé la porte, il s'avança dans la chambre, prit un siége auprès du feu et déposa son chapeau sur le tapis en disant : —

— La nuit est froide, Madame.

— Alors vous allez prendre quelque chose de bon pour vous réchauffer, Monsieur Mobbs, — s'écria la marchande de modes.

Elle faisait tous ses efforts pour puiser du courage dans la familiarité qu'elle affectait; mais quand elle déposa la bouteille de rhum sur la table, sa main tremblait, et ce tremblement se communiqua visiblement à tout son corps.

— Merci, Madame, je prendrai une goutte de rhum, — dit Mobbs.

Tout en parlant, il remplit un grand verre de cette puissante liqueur, en y ajoutant de l'eau chaude en quantité modérée, et il plongea ses doigts dans le sucrier pour y prendre deux gros morceaux de sucre.

— Maintenant, qu'est-ce qui vous amène ici ce soir, Monsieur Mobbs? — demanda la marchande de modes.

Elle affecta de moucher les chandelles pour dissimuler son visage pendant qu'elle parlait; puis, malgré l'émotion qui la suffoquait, elle parvint à dire : —

— Avez-vous quelques nouvelles de votre ami Grumley?

— Pas précisément, Madame, — répondit Mobbs avec ce soupir de plaisir que quelques personnes ont coutume de pousser après avoir avalé un énergique et agréable breuvage. — Du moins, je ne puis pas le dire encore.

— Alors vous croyez avoir obtenu quelque indice à son sujet? — s'écria Madame Brace en continuant à maintenir son visage détourné de celui de Mobbs, car elle sentait que ses émotions pourraient se lire sur sa physionomie.

— Eh bien, pour vous parler franchement, je le pense, Madame, — dit Mobbs.

Il remplit de nouveau son verre.

— Prenez un autre verre... je vous en prie, servez-vous, Monsieur Mobbs, — dit la marchande de

modes de l'air le plus engageant, en se retournant et en jetant sur lui un regard inquiet.

— Merci, Madame... je me servirai, — dit-il en cherchant le regard de Madame Brace, qu'il vit aussitôt fléchir sous le sien. — Mais vous me demandiez des nouvelles de Grumley, de ce pauvre Grumley, — continua-t-il avec un ton d'une froideur implacable, — et je vous disais que j'avais obtenu un indice pour retrouver ses traces.

— Et sachant combien ce sujet m'intéresse, vous avez eu la bonté de venir m'en informer, n'est-ce pas? — dit la marchande de modes, faisant appel à toute son énergie pour pousser les choses et sortir le plus vite possible d'incertitude.

— Eh bien, Madame, je ne puis pas positivement dire que c'est dans cette intention que je suis venu ce soir, — dit Mobbs en fixant sur elle des regards inquisiteurs; — car pour dire la vérité... et il vaut mieux la dire tout de suite...

— Assurément, — s'écria Madame Brace en tombant sur une chaise, car elle sentait qu'elle n'avait plus la force de se soutenir; — dites toute la vérité...

— La vérité est que j'ai quelque raison de concevoir des soupçons, — dit Mobbs en traînant à dessein sur les mots.

— Ah! des soupçons... Est-ce bien possible?... — murmura Madame Brace d'une voix mourante.

— Oui... des soupçons de la plus sérieuse nature,

— continua Mobbs, dont le ton devenait de plus en plus inquiétant.

— Contre qui? — demanda la marchande de modes d'une voix oppressée, comme si la réponse qu'elle attendait était une question de vie ou de mort.

— Contre vous!...

Telle fut la foudroyante réponse qu'elle reçut.

Un violent spasme secoua la malheureuse femme de la tête aux pieds, et ses couleurs naturelles, abandonnant ses joues, laissèrent voir, sous la coloration artificielle qui les couvrait, le ton livide que prit tout à coup son visage. Ses lèvres décolorées s'agitèrent pour prononcer des paroles qu'elle essaya en vain d'articuler. Sa voix s'arrêta dans sa gorge, et la respiration lui manqua. Glacée d'horreur, frappée d'immobilité par l'effet d'une effroyable terreur, elle fixa ses regards égarés sur la vilaine physionomie de l'homme qui était assis en face d'elle, et elle y reconnut l'expression d'une méchanceté et d'une astuce infernales.

Inexprimable fut l'angoisse qu'endura la marchande de modes pendant près d'une minute! Un siècle de tortures semblait s'être condensé pendant ce court intervalle. Quoique comprenant très-bien la nécessité où elle était de dire quelque chose pour repousser la terrible accusation portée contre elle, elle ne pouvait prononcer un seul mot, et quoique se rendant très-bien compte que sa physionomie devait confirmer les soupçons conçus par son accusa-

teur, il lui était impossible de composer son visage et de lui imprimer un air de dignité outragée.

Un homme beaucoup moins intelligent que Mobbs aurait lu le crime de cette femme écrit sur ses traits, et proclamé par ses regards aussi clairement que s'il eût été gravé sur son front en caractères de feu. Il fut donc pleinement convaincu que Potence l'avait lancé sur la bonne piste, mais il ne lui convint pas d'agir avec précipitation et de faire immédiatement explosion. En réalité, il n'entrait nullement dans son plan d'ébruiter l'affaire et d'en faire l'objet d'un scandale public; il ne voulait pas en arriver aux mesures extrêmes à l'égard de cette malheureuse femme. Il savait qu'elle était riche, et il avait été d'avance arrêté entre lui, Potence, et Carotte, qu'ils chercheraient dans leur connaissance du secret de la marchande de modes le moyen de lui extorquer de grosses sommes d'argent. C'était un jeu qui plaisait beaucoup mieux à Mobbs que celui de chercher à regagner sa position perdue, en donnant de la publicité au meurtre et en expliquant ainsi la véritable cause de la disparition de Grumley. Il n'avait qu'un but, c'était celui de pénétrer le plus avant possible dans les secrets de la marchande de modes et de découvrir ce qu'elle avait fait du cadavre de sa victime, de manière à la tenir complétement en son pouvoir et à se créer dans sa caisse une mine où il pourrait puiser à sa fantaisie, en exploitant sa terreur de voir dénoncer son crime.

Tels étaient les calculs de l'ex-constable, et quand il lui eut donné le temps de souffrir toutes les angoisses de la frayeur qu'il avait excitée dans son sein, et qu'il fut certain de la trouver souple et soumise à toutes ses exigences, il dit dans des termes assez ambigus pour laisser seulement entrevoir sa pensée : —

— Vous voyez, Madame, qu'il est inutile de nier, et qu'il vaut mieux vous faire de moi un ami.

La marchande de modes se réveilla comme d'un horrible cauchemar, car son imagination, si vivement torturée, lui avait présenté les choses au pire. Elle avait vu son arrestation immédiate, la révélation de son crime, les horreurs de Newgate, et toutes les autres conséquences naturelles et ordinaires qu'entraîne la découverte d'un semblable crime. Mais dans les paroles qui venaient de frapper son oreille, au milieu du rêve affreux qui l'oppressait, elle avait vu briller une lueur d'espoir, et s'y rattachant comme un naufragé à un brin de paille, elle dit : —

— Que voulez-vous dire?... Expliquez-vous... En quoi pouvez-vous me servir comme un ami?...

— En ne me déclarant pas votre ennemi, ce qui est déjà quelque chose, — répondit-il immédiatement. — Dans l'état des choses, je puis vous faire arrêter comme soupçonnée du meurtre de Grumley...

— Mais vous ne ferez pas cela, Monsieur Mobbs?... Vous ne voudrez pas me perdre?... — murmura la

malheureuse femme, dont les paroles glissaient entre ses dents, que la frayeur faisait s'entre-choquer, et qui tremblait de tout son corps.

— Vraiment, il y aurait pitié à envoyer à l'échafaud une aussi belle créature, — dit Mobbs froidement.

— O mon Dieu! ne faites pas allusion à une semblable horreur! — s'écria Madame Brace.

Et tombant à genoux à ses pieds, l'élégante marchande de modes s'humilia comme une mendiante devant cet homme hideux, vulgaire, et grossier, qui était lui-même un assassin... l'assassin de sa femme et de son enfant.

— Allons, levez-vous, Madame... levez-vous... — dit-il. — Ce sera votre faute s'il vous arrive du mal à cause de moi. Il est bien certain que je ne veux pas faire du scandale à propos de cette affaire... quoiqu'elle soit véritablement affreuse.

— Est-il possible de l'étouffer?... Avec de l'argent peut-on acheter votre silence? — demanda Madame Brace vivement, en se relevant et en joignant les mains d'un air suppliant.

— Eh bien! je crois que nous parviendrons à nous entendre, ma chère dame, — dit Mobbs, dont la familiarité, qui, en tout autre temps, eût paru choquante et répugnante à l'excès, fut alors accueillie comme une preuve de bonnes dispositions. — Mais avant d'aborder cette question, je veux tout savoir.

— Tout?... — répéta Madame Brace.

Elle se demandait pour la première fois comment il avait pu découvrir la vérité, et au même instant elle était frappée par cette pensée, que si elle avait eu l'énergie suffisante pour nier obstinément, elle ne se trouverait peut-être pas, en ce moment critique, à la merci de cet indigne scélérat.

— Oui, il faut que vous me disiez tout, — répéta Mobbs avec une sauvage énergie ; car il avait parfaitement compris les pensées qui lui avaient traversé l'esprit. — Et ne vous imaginez pas qu'il vous serait possible de vous jouer de moi...

— Oh ! non... non... je n'en ai pas la pensée, — dit la malheureuse femme, qui avait compris qu'il était maintenant trop tard pour prendre un air d'innocence et de bravade. — Je suis à votre merci... et vous pouvez agir envers moi selon votre volonté.

— Voilà ce que j'appelle parler raisonnablement, — dit Mobbs. — Et maintenant, Madame, — dit-il en se levant tout à coup de son siége, — vous allez être assez bonne pour me montrer où vous avez caché le cadavre de mon pauvre ami.

— Oh ! vous voulez me perdre... vous voulez me dénoncer !... — s'écria la misérable, qui sentit un froid glacial la saisir au cœur. — Mon Dieu !... mon Dieu !... — s'écria-t-elle avec une exaltation frénétique, et en pressant sa tête dans ses mains, — que vais-je devenir ?...

— C'est vous qui vous perdrez et qui vous dénon-

cerez vous-même, si vous continuez sur ce ton, — dit Mobbs brutalement. — Voulez-vous jeter l'alarme dans toute la maison? Je vous ai dit que vous trouveriez en moi un ami, si vous obéissiez à mes conditions... mais dans le cas contraire...

— Mon Dieu!... ne vous mettez pas en colère... je me montrerai obéissante... passive... docile... — murmura la malheureuse femme, dont les dents claquaient sous l'effet du froid que lui causait sa frayeur, malgré la douce chaleur qui régnait dans la chambre.— Qu'exigez-vous, Monsieur Mobbs?... Parlez... je suis à vos ordres...

— Il est maintenant onze heures et demie passées, — dit-il en jetant un coup d'œil sur la pendule qui ornait la cheminée, — et je suppose que tous vos gens sont tranquillement dans leurs lits ou qu'ils y seront bientôt. Par conséquent, cela ne pourra inspirer aucun soupçon si vous prenez une lumière, et si vous me montrez l'endroit où est caché le corps de mon ami. Si je veux le savoir, ce n'est par aucune mauvaise intention contre vous, c'est uniquement pour ma satisfaction particulière.

— Et vous ne retournerez pas cette preuve contre moi?... vous ne me perdrez pas? — demanda Madame Brace en frissonnant visiblement.

— Si je vous voulais du mal, j'ai assez de preuves contre vous pour agir dans l'état actuel des choses, — répliqua Mobbs. — Et si j'avais été dans ces dispositions, je vous aurais immédiatement arrêtée...

Me comprenez-vous maintenant, et êtes-vous satisfaite?...

— Oui... oui... je suis satisfaite! — dit la misérable.

— Alors, dépêchez-vous, prenez une lumière et faites ce que je vous ai ordonné, — reprit Mobbs.

— Mais si quelqu'un de mes domestiques se trouvait en bas? — dit Madame Brace, incapable de maîtriser son effroi.

— Ah! c'est en bas qu'il est... Très-bien, — murmura Mobbs. — Descendez alors voir si tout votre monde est retiré; je boirai un verre de grog pendant votre absence.

Cette permission qu'il lui donnait de le quitter et de descendre seule et sans être surveillée, fit plus pour la rassurer et lui rendre la confiance, que tous les serments qu'il aurait pu lui faire. Une légère rougeur revint colorer son visage, et un demi-sourire reparut sur ses lèvres, tant fut grand le soulagement qu'elle éprouva tout à coup en sentant l'espérance rentrer dans son cœur.

Sortant du parloir, elle descendit dans la salle des domestiques, où elle trouva Frédérick et Henriette engagés ensemble dans une sérieuse conversation. Les autres domestiques étaient allés se livrer au repos.

Le beau valet de pied et la jolie femme de chambre étaient évidemment sous le coup d'une violente inquiétude, et ils se demandaient ce qui pouvait rete-

nir si longtemps Mobbs auprès de leur maîtresse, quand elle fit elle-même son entrée dans la salle où ils se trouvaient.

— Oh! Madame, — s'écria Henriette, en s'élançant vers elle, — nous sommes bien effrayés... Que veut-il?... est-il parti?

— Non, il n'est pas parti... mais vous n'avez rien à craindre, — s'empressa de répondre Madame Brace.

— Dieu soit loué! — murmura Henriette, qui se se sentit presque défaillir par suite de la réaction qui se produisit en elle après les mortelles terreurs qui l'avaient agitée.

— Non... vous n'avez rien à craindre, — reprit la marchande de modes, en continuant à parler vite et avec une fiévreuse émotion. — Néanmoins il sait tout... absolument tout...

— Damnation!... — s'écria Frédérick.

— Oh! mon Dieu! — murmura Henriette, en tombant à demi-évanouie sur une chaise.

— Oui... il sait tout... — continua Madame Brace, — mais il ne nous trahira pas... il acceptera de l'argent... il se montrera notre ami, et il insiste pour que je lui montre l'endroit où le corps est enterré.

— Oh! alors il a quelque idée de trahison. Si ce n'est pas à présent, c'est pour plus tard; mais je préviendrai ses mauvais desseins, — s'écria Frédérick, avec une terrible résolution.

— Que voulez-vous dire, mon brave garçon? — murmura Madame Brace.

Mais la lueur sinistre qui avait brillé dans ses yeux, la contraction de ses sourcils, et le tremblement nerveux qui avait agité tout son corps, lui en avaient dit assez pour lui faire comprendre parfaitement la pensée de Frédérick.

— Vous savez bien ce que je veux dire, Madame, — dit-il, avec une intonation de voix basse et caverneuse.

Après avoir jeté un coup d'œil sur Henriette, pour s'assurer si elle était en état de comprendre ce qui se passait, il fixa un regard d'intelligence sur la physionomie de sa maîtresse.

— Oui, je vous comprends, Frédérick, — murmura-t-elle; — mais, mon Dieu!... est-ce nécessaire... ce nouveau crime...

— Il est nécessaire, — répondit Frédérick. — Amenez ce bandit dans la cuisine du sous-sol... faites-lui le conte qui vous passera par l'esprit, et, quand il en sortira, notez bien ce que je vous dis... quand il en sortira... je me jeterai sur lui de la panneterie, où je me tiendrai caché! Mais hâtez-vous de retourner auprès de lui pour qu'il ne se doute de rien. Pendant ce temps-là je vais reconduire cette fille dans sa chambre, — ajouta-t-il, en montrant du doigt Henriette, qui était restée assise et à demi-évanouie sur une chaise.

— Il sera fait comme vous l'avez dit, Frédérick, — dit Madame Brace.

Elle se détourna vivement pour ne pas rencontrer ses regards, car il lui semblait y lire clairement l'idée d'un meurtre.

Mais, pendant le court espace de temps qu'elle mit à revenir sur ses pas pour rentrer au parloir, Madame Brace semblait s'être merveilleusement familiarisée avec le crime, comme par une inspiration de Satan, elle avait presque cessé de contempler avec horreur un nouveau crime à commettre; elle s'était habituée à le considérer comme nécessaire et à se réjouir à la pensée qu'il assurait sa sécurité dans l'avenir.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle se retrouva en présence de Mobbs, qui venait de vider son verre, au moment où elle ouvrait la porte.

— Eh bien! tout est-il tranquille en bas? — demanda Mobbs.

— Oui, — répondit Madame Brace, — Deux des domestiques étaient encore sur pied, mais je les ai envoyés dans leurs chambres respectives. Vous pouvez venir maintenant, Monsieur Mobbs, si cela vous plaît.

— Montrez-moi le chemin, et je vous suis, — répondit l'ex-constable. — Allons, Toby, ici, vilaine bête.

Ces dernières paroles étaient adressées à son chien, qui descendit sur les talons de son maître,

pendant que Madame Brace ouvrait la marche, une chandelle à la main.

Ils descendirent jusqu'aux plus basses régions de cette spacieuse demeure, et, en arrivant au bas de l'escalier, Madame Brace s'arrêta sous l'apparent prétexte d'écarter avec une épingle la mèche de la chandelle pour lui faire donner une clarté plus vive; mais, en réalité, parce qu'elle avait senti le cœur lui manquer à la pensée du nouveau crime qu'elle était au moment de commettre. A main droite, sur le couloir conduisant à la cuisine du sous-sol, s'ouvrait la panneterie, et elle savait que Frédérick était là caché dans des intentions meurtrières.

— Tiens-toi tranquille, Toby, — s'écria Mobbs, en s'adressant brutalement à son chien, qui commençait à aboyer tout bas et d'une façon plaintive, comme si l'instinct de l'animal avait déjà commencé à l'attirer vers le lieu où les dernières traces de l'œuvre criminelle étaient enfouies. — Allons, Madame, — dit l'ex-constable en se tournant vers Madame Brace, — marchez, car si vous ne voulez plus me servir de guide, cet animal vous remplacera.

Madame Brace frissonna avec horreur, car elle comprit que le simple instinct d'un animal pouvait suffire pour découvrir un meurtre et pour dévoiler le coupable!

Mais, rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, après les secousses qu'elle avait éprouvées depuis quelques heures, Madame Brace s'engagea dans le

couloir, et ce fut un soulagement pour cette misérable femme de penser que le nouveau crime ne serait commis que lorsque Mobbs reviendrait sur ses pas, après avoir visité la place où reposait le corps de l'homme assassiné. Quoiqu'elle eût endurci son cœur pour commettre ce crime, qu'elle considérait comme nécessaire, néanmoins elle trouvait un immense soulagement à savoir le fatal moment reculé, ne fût-ce que de quelques minutes.

Le couloir fut parcouru; elle tendit l'oreille... Avec quelle attention elle écouta, pour saisir un bruit, quelque léger qu'il fût, qui pût lui donner l'assurance que Frédérick était ou n'était pas dans la panneterie; mais tout resta silencieux de ce côté!

Elle ouvrit la porte de la cuisine; mais une si effroyable sensation de terreur la saisit lorsque ses yeux tombèrent sur la pierre qui couvrait le cadavre, qu'elle chancela sur le seuil et qu'elle fut obligé de s'appuyer contre le chambranle de la porte pour ne pas tomber.

— Ah! je comprends... — murmura Mobbs, si bas que, dans toute autre occasion, ces paroles ne seraient pas parvenues aux oreilles de Madame Brace; mais, dans son état de surexcitation nerveuse, elles frappèrent son tympan comme des coups de canon.

— Mon Dieu!... mon Dieu! — murmura-t-elle.

Ses dents claquèrent et ses genoux se choquèrent l'un contre l'autre.

— Allons, Madame, ne prenez pas les choses ainsi, — dit Mobbs, en se relâchant peu à peu de sa brutalité habituelle, en la voyant de plus en plus en son pouvoir. — La chose est faite maintenant... elle est sans remède... Il ne nous reste plus qu'à en tirer le meilleur parti possible.

Ce que Mobbs entendait par tirer le meilleur parti possible d'un meurtre est une question que nous abandonnons à la sagacité du lecteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que son observation fit pénétrer une consolation philosophique dans l'esprit de Madame Brace, et qu'elle dit en reprenant un peu d'assurance : —

— Vous avez raison, Monsieur Mobbs... Mais, mon Dieu, que je voudrais que la chose ne fût pas arrivée!... — s'écria-t-elle avec un élan de cœur et l'expression de la plus profonde sincérité.

— Tenez, Madame, vous le voyez, voilà précisément ce que je vous avais dit, — fit observer l'ex-constable, en montrant du doigt son chien qui flairait la pierre même qui recouvrait le cadavre, et qui s'était remis à faire entendre un petit hurlement plaintif. — Cet animal est aussi intelligent qu'un chrétien, et il n'a pas besoin de demander où mon camarade a été enterré.

Madame Brace était sur le point de supplier Mobbs, pour la dixième fois, de ne pas la trahir, quand elle se rappela que tous nouveaux serments de sa part étaient parfaitement inutiles, puisque

Frédérick était sans doute en embuscade et prêt à clore ses lèvres pour toujours, et maintenant qu'elle avait triomphé du premier sentiment de terreur et de consternation que lui avait causé cette visite au lieu où sa victime était ensevelie, elle puisait une étrange et soudaine fermeté dans la pensée qu'un nouveau crime allait, autant que possible, la mettre à l'abri des horribles conséquences du premier.

Mais à peine était-elle parvenue, par ces réflexions, à s'armer d'un courage surnaturel, à peine Mobbs était-il entré dans la cuisine et avait-il commencé à examiner la pierre sous laquelle reposait son supérieur, que tous deux tressaillirent en entendant des cris perçants qui retentissaient au-dessus d'eux et à travers les murs, les escaliers, et les planchers, pénétraient jusque dans les basses régions de l'établissement de la marchande de modes.

Pendant un moment, Mobbs s'arrêta pour écouter avec une profonde attention, comme si toutes ses pensées avaient changé de cours et avaient abandonné les investigations auxquelles il se livrait sur le meurtre de son ancien chef, pour un soudain et plus puissant motif d'intérêt. Puis, comme les cris continuaient et devenaient plus perçants, plus déchirants, et plus terribles, il céda à ses instincts, et, oubliant qu'il n'était plus constable, ni obligé d'intervenir en pareille circonstance, il arracha la lumière des mains de Madame Brace et s'élança comme un fou, suivi par son chien.

Si soudain avait été son mouvement, quand il ;tait précipité dans le couloir, qu'une panique su-te paralysa le cœur de Frédérick qui, caché dans panneterie, se tenait prêt à s'élancer sur lui, et ie le bâton dont il s'était armé lui échappa de la iain.

Quant à Madame Brace, elle était restée pétrifiée t frappée de mutisme pendant un instant, car elle ie devinait que trop bien d'où partaient ces cris, et 'idée de l'intervention d'un homme comme Mobbs, n pareille matière, l'avait anéantie; mais, presque iu même moment, un horrible souvenir vint frapper son esprit, c'est qu'elle était maintenant seule dans le sépulcre de sa victime, et, comme la lumière disparaissait rapidement, elle s'élança hors de la cuisine en poussant un cri d'angoisse mortelle.

Au même instant, Frédérick, qui avait reconquis sa présence d'esprit, sortait de la panneterie et la malheureuse femme, succombant sous le poids des malheurs qui s'accumulaient sur sa tête, se jeta dans ses bras et s'évanouit. La lumière avait disparu et l'obscurité était complète, car Mobbs avait déjà atteint le rez-de-chaussée, et il s'était élevé dans la direction d'où partaient les cris, emportant la chandelle avec lui.

Les cris continuaient, il s'arrêta un moment pour écouter, et son oreille fine et exercée lui fit reconnaître qu'ils venaient de la maison qui se trouvait derrière celle où il se trouvait. Un passage condui-

sant dans cette direction s'offrit à sa vue, et il s'y élança en abritant la lumière avec sa main pour la défendre contre le violent courant d'air produit par la rapidité de sa marche. Une porte lui barra le chemin, mais elle céda sous sa main, et, en entrant dans le nouveau passage qui se présentait devant lui, il comprit qu'il se trouvait dans la maison contiguë à celle de Madame Brace, et dont l'entrée devait donner sur Saint James Square. La découverte de ce passage de communication entre les deux maisons excita sa curiosité et redoubla l'ardeur qui le poussait à continuer ses investigations. Au bout de ce second passage, une porte s'ouvrit sur une antichambre éclairée par une lampe, où un grand valet de pied était assis tranquillement avec un air de parfaite indifférence pour les cris d'angoisse qui retentissaient au-dessus de lui.

— Holà! qui êtes-vous, et que diable voulez-vous? — s'écria le grand domestique en bondissant sur ses pieds lorsque Mobbs pénétra dans l'antichambre, suivi de son chien.

— N'entendez-vous pas ces cris de détresse, maudit dormeur? — demanda l'ex-constable d'un ton furieux.

Et, sans attendre la réponse du valet, il s'élança vers le bel escalier brillamment éclairé et dont les marches étaient couvertes d'un épais tapis, toujours suivi par son chien, qui ne quittait pas ses talons.

Tout à coup les cris cessèrent, mais pas avant que

›reille exercée de Mobbs n'eût pu saisir l'endroit où ils partaient, et, guidé par l'observation qu'il ɾait faite, il enfonça sans hésitation la porte qui ɩisait face à l'escalier.

— Damnation! que signifie?... — demanda un omme d'une tournure imposante, portant un cosume Turc, et soutenant dans ses bras une belle créaure évanouie et costumée en bouquetière.

— Mais... un rapt... un enlèvement... toutes sortes le vilaines choses se pratiquent ici, — dit Mobbs, — ɜt il est de mon devoir de les empêcher... — ajouta-t-il, oubliant tout à fait qu'il n'était plus constable, et revenant à des habitudes qui étaient devenues chez lui une seconde nature.

Puis, tout en parlant, il jeta de côté la chandelle qu'il portait à la main, et, saisissant le Prince de Galles de la main droite, il le fit pirouetter sur lui-même, pendant que, de la main gauche, il arrachait Pauline de ses bras.

Au même instant, le chien, regardant naturellement le Prince comme un ennemi de son maître, et se considérant comme en droit de se mettre de la partie, sauta après les jambes de l'héritier royal, et se mit à aboyer après lui de la manière la plus irrespectueuse.

— Rappelcz votre damné chien, misérable canaille! — cria le Prince exaspéré et presque fou de rage, en dansant au milieu de la chambre pour éviter les morsures du chien. — M'entendez-vous,

drôle?... rappelez votre chien!... Par le Dieu vivant!... Mais peut-être ne savez-vous pas qui je suis?

— Quelque beau richard, quelque beau coureur de bal masqué, — dit Mobbs, qui, en ce moment, conduisait vers un sofa Pauline, que cette algarade avait fait sortir de son évanouissement.

Mais, se remettant aussitôt sur ses pieds, la belle jeune fille jeta un coup d'œil autour d'elle, et, se trouvant débarrassée des odieux embrassements de son royal persécuteur, elle ne s'arrêta pas à réfléchir sur les circonstances qui avaient amené sa délivrance, ni même pour remercier son libérateur, et, cédant à l'impulsion de sa terreur, elle se précipita hors de la chambre.

— Arrêtez-la!... arrêtez-la... je vous l'ordonne!... — cria le Prince de Galles, incapable de se contenir plus longtemps.

Et il s'élança à la poursuite de la fugitive.

— Mords-le, Toby, — s'écria Mobbs.

Aussitôt les dents aiguës du chien se fixèrent dans la jambe droite de l'héritier présomptif.

Et le dit héritier présomptif, ô comble de l'ignominie! hurla de douleur, pendant que Pauline, saisissant son manteau, qu'elle avait déposé sur le palier, descendait rapidement l'escalier, ouvrait la porte extérieure, et se précipitait hors de la maison; car l'antichambre était vide, le grand valet de pied était allé prévenir Madame Brace qu'un homme de

mauvaise mine, suivi par un chien, avait pénétré dans le sanctuaire réservé aux plaisirs des gens du monde.

Cependant Mobbs avait rappelé son chien, et le Prince de Galles, qui était tombé épuisé et la jambe couverte de sang sur un sofa, allait accabler le constable par la révélation de son nom et de son rang, quand, au milieu du désordre de ses pensées, l'idée lui vint qu'il ne ferait que se couvrir de honte, de ridicule, et d'humiliation, en se faisant inutilement connaître de cet ignoble constable.

— Ah! il est assez juste que vous portiez la peine de l'esclandre que vous avez suscitée, — dit Mobbs qui, bien qu'ayant vu le Prince bien des fois, ne le reconnaissait pas sous son costume Asiatique. — Et vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même... Que diable, les fidèles sujettes du Roi sont-elles faites pour être enlevées et violentées, malgré leurs cris, par des individus déguisés comme vous en Mahométans? J'aurais manqué à tous mes devoir comme agent de police.

Mobbs s'arrêta court, car le souvenir lui revint qu'il n'était plus chargé de veiller à la paix publique.

— Ah! vous êtes agent de police! — dit l'héritier royal qui, en dépit de la vive contrariété qu'il ressentait et des douleurs que lui faisait endurer sa jambe déchirée par les crocs du chien, comprenait néanmoins l'impérieuse nécessité de se tirer d'affaire le plus tôt et le plus tranquillement possible. —

Très-bien, alors je crois pouvoir déclarer que vous savez ce que c'est que de permettre à un gentilhomme de se tirer d'une méchante affaire, au moyen de la clef d'or, et, comme maintenant la jeune fille est partie, sans avoir eu à souffrir le moindre mal, je pense que vous jugerez inutile de pousser les choses plus loin. Prenez donc ces dix guinées et partez. Vous m'avez déjà assez endommagé, vous, ou plutôt votre damné chien, — ajouta le Prince, en comprimant un gémissement, au moment où il nouait un mouchoir autour de sa jambe.

— Très-bien, Monsieur, il est certain que je ne veux pas pousser les choses à des conséquences plus désagréables que celles qu'elles ont eu déjà, — dit Mobbs, en empochant avec une satisfaction assez mal déguisée, les pièces d'or que le Prince Royal avait déposées sur la table. — Mais vous devez savoir que, quand un gentilhomme se met en contravention, il s'expose à ce que la justice lui donne sur les oreilles.

— Je vous ai payé pour que vous partiez, et non pour que vous restiez là à me faire de la morale, — dit le Prince, avec le ton de hauteur qui lui était naturel. — Mais, restez, un moment encore, — s'écria-t-il tout à coup, frappé par une idée soudaine. — Comment se fait-il que vous ayiez fait ainsi irruption dans cette chambre? ou plutôt comment se fait-il que vous ayiez pu même pénétrer dans cette maison?

— Je ferai tout aussi bien de laisser à la bonne dame que voici le soin de vous donner ces explications, — répondit Mobbs, en montrant du doigt Madame Brace, qui venait d'accourir précipitamment, accompagnée de Frédérick et d'un autre valet.

— Chut! — fit le Prince, en mettant son doigt contre ses lèvres, pour avertir Madame Brace de ne pas dire un mot qui fut de nature à révéler son rang à Mobbs, car il avait vu, au trouble qui l'agitait, qu'elle était capable de laisser échapper des paroles susceptibles de trahir son incognito.

— Je reviendrai demain soir; jusque là vous n'avez rien à craindre, Madame, — se hâta de murmurer l'ex-constable.

Et, passant près de la marchande de modes et rappelant son chien, il sortit fort satisfait en faisant sonner ses pièces d'or dans sa poche.

— Vous pouvez vous retirer, — dit Madame Brace à Frédérick et à l'autre domestique; puis, aussitôt qu'ils furent sortis, elle se tourna vers le Prince en s'écriant : — Mon Dieu! qu'est-ce qui est arrivé?... Mais ce n'est pas ma faute... vous ne pouvez m'en faire de reproches .. Oh! je deviens folle! je deviens folle!...

Et, se jetant sur une chaise, elle comprima son front brûlant entre ses mains, comme si en effet son intelligence était prête à succomber et sa raison sur le point de l'abandonner.

— Au nom du diable, qu'avez-vous? — s'écria le

Prince, enchanté d'avoir quelqu'un sur qui faire retomber sa mauvaise humeur, lors même qu'il n'avait devant lui qu'une pauvre femme sans défense, la pourvoyeuse de ses plaisirs. — Cet agent de police est-il venu ici pour y chercher des renseignements sur Magsman, votre aimable mari?... Ou plutôt comment se fait-il qu'un vilain drôle de cette espèce se trouve chez vous à une pareille heure de la nuit?...

— Monsieur Harley... Votre Altesse Royale... ceci est cruel... peu généreux... peu indulgent, — sanglota la malheureuse marchande de modes. — Je ne mérite pas d'être ainsi traitée par vous...

Et elle fondit en larmes.

— Allons Fanny, c'est stupide, — dit le Prince quelque peu radouci par l'explosion de son chagrin. — J'ai été trop prompt, j'ai manqué de bonté... je le reconnais... mais, quand un homme a été interrompu au moment où il allait triompher d'une aussi belle créature, quand il a été insulté par un bas et grossier personnage... quand enfin il a été mordu par son damné chien, qui peut être enragé, car rien ne m'assure du contraire...

— Mordu... par un chien... — s'écria Madame Brace, en bondissant sur les pieds et en regardant le Prince avec inquiétude. — Est-ce bien possible?...

— Tout à fait possible, attendu que le fait a eu lieu, — dit le Prince en montrant le bandage qui enve-

loppait la jambe. — Mais je vais me hâter de rentrer chez moi et faire appeler le docteur Somers pour qu'il examine cette morsure à l'instant. Tirez-moi seulement d'incertitude avant que je parte, et dites-moi comment il se fait que cet homme se soit introduit dans cette chambre, car bien certainement ses cris n'ont pu être entendus dans Saint James Square.

— Non... non... — répondit la marchande de modes à la hâte. — Le constable était venu pour une petite affaire toute personnelle, pour, pour... en un mot, pour toucher un peu d'argent qui lui revenait pour l'affaire de Caroline... et, étant dans l'autre maison, il a entendu les cris...

— Assez... assez... — interrompit le Prince de Galles. — Cela me suffit. Il ne m'a pas reconnu, et je lui ai donné dix guinées pour qu'il s'en aille paisiblement. Mais je craignais que les cris n'aient été entendus du dehors et qu'ils eussent amené un rassemblement. Vos explications m'ont rassuré sur ce point, et maintenant, ma chère Fanny, pardonnez-moi ce que je vous ai dit tout à l'heure, et n'ayez pas une plus mauvaise opinion de votre vieil ami, à cause du mouvement d'emportement. Allons, donnez-moi un baiser... et je m'en vais.

Mais, au moment où la marchande de modes releva la tête et approcha son visage de celui du Prince, il remarqua qu'elle avait les yeux hagards et la physionomie défaite, et, en l'examinant plus

attentivement, il vit que les traces de l'horreur profonde et des cruelles tortures qu'elle venait d'éprouver se lisaient sur chacun de ses traits, en dépit des efforts qu'elle faisait pour composer son visage.

— Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous? — demanda le Prince, quelque peu affecté, car il y avait tant de liens entre ses petites affaires personnelles et celles de Madame Brace, qu'il avait fort sujet de craindre que les inquiétudes qui la tourmentaient en ce moment ne le touchassent personnellement. — Parlez... Fanny. Qu'avez-vous? — répéta-t-il avec une plus grande insistance.

— Rien... rien... je vous assure, — répondit-elle, — c'est seulement tous les événements qui se sont succédé depuis ces derniers jours, l'affaire de Rose, celle de Caroline, et l'alarme de cette nuit, tout cela m'a surexcité les nerfs.

— Allons, il faut reprendre courage... vous consoler, — dit le Prince, qui ne gardait plus le moindre soupçon que son trouble pût avoir des causes plus sérieuses que les circonstances qu'elle venait d'énumérer. — Et maintenant, bonne nuit. Je suis moi-même mortellement vexé de l'issue de mon aventure avec Pauline...

— Pauline! — s'écria Madame Brace, oubliant tout à coup ses causes d'affliction personnelle, tant les paroles du Prince l'avaient frappée d'étonnement.

— Eh bien! puisque, par inadvertance, j'ai laissé

échapper ce nom, — dit-il avec un sourire, — je n'essaierai pas de vous cacher la vérité, d'autant plus que j'aurai, très-probablement, besoin de recourir à votre intervention...

— Et c'est Pauline que vous aviez amenée ici ce soir? — demanda Madame Brace, encore sous le coup d'un pénible étonnement. — Quoi! est-ce bien possible? Vos amours avec sa sœur n'ont-elles pas été, pour vous et pour moi, un suffisant sujet d'anxiété?

— Ma chère Fanny, — interrompit le Prince d'un ton résolu, — toute remontrance est inutile! Quand je suis accouru ici pour vous prévenir que j'avais trouvé une admirable créature au bal de Covent Garden, et que Germain allait amener ici une belle inconnue, je vous déclare que j'étais déjà fou de l'élégance de sa personne, de sa grâce, et de sa fraîcheur toute virginale. J'ignorais absolument qui pouvait être cette belle bouquetière; mais quand son radieux visage s'est révélé ici, dans cette chambre, oh! alors Pauline m'apparut ravissamment belle!... Je découvris en elle mille charmes que je n'avais pas encore remarqués, et elle me parut l'emporter encore en beauté sur Octavie. Pensez-vous alors que je puisse me résigner à renoncer à sa conquête? Pensez-vous que je puisse renoncer à la poursuivre?... Non... non... mille fois non!.. Et c'est précisément parce qu'elle est hautaine et sans tache, parce qu'elle m'a lancé les éclairs de ses yeux magnifiques, parce que de ses lèvres roses sont partis des mots blessants

qu'elle a dirigés sur moi comme une volée de flèches, oui, c'est à cause de tout cela que je veux déclarer la guerre à sa vertu opiniâtre, et trouver dans la victoire le double plaisir de la vengeance et de la satisfaction de l'amour qu'elle m'inspire. Ne cherchez donc pas à me détourner de mon dessein; au contraire, cherchez plutôt les moyens de me venir en aide. Bonne nuit!

Le Prince sortit de la chambre, et, s'étant enveloppé dans un grand manteau, il retourna à pied à Carlton House.

CHAPITRE IV

LE BOUDOIR

Il nous faut maintenant retourner auprès de Lord Montgomery et de l'esclave Circassienne, que nous avons laissés au moment où cette dernière introduisait le jeune Lord dans une chambre dont l'atmosphère était chaude et parfumée.

Quittant la main de son noble compagnon, la dame ferma la porte, et il l'entendit retirer la clef qu'elle déposa quelque part dans la chambre. Alors elle l'invita à enlever le bandeau qui attachait le capuchon de son domino sur sa tête, et, quand il eut fait ce qui lui avait été demandé, il se trouva, comme il s'y attendait, au milieu de la plus profonde obscurité.

Que ce fut la même chambre dont Florimel lui avait parlé, c'est une conviction qui s'était em-

parée de l'esprit de Montgomery dès le premier moment où il y avait pénétré. Car pour y arriver il avait vu se reproduire tous les détails qui lui avaient été donnés par son ami, et il reconnut promptement que la chambre dans laquelle il se trouvait était non-seulement meublée avec le plus grand luxe, mais qu'elle reproduisait tous les détails particuliers qu'il lui avait signalés, c'est-à-dire cette table posée entre le sofa et le lit, et, près de la tête du lit, ce même grand fauteuil où il avait déposé son manteau.

— Asseyez-vous à côté de moi, cher Eugène, — dit la dame d'une voix tendre et doucement cadencée.

Elle prit sa main et l'attira près d'elle sur le sofa; puis, entourant son cou de ses bras, leurs lèvres se retrouvèrent en contact dans un long et brûlant baiser.

— Chère... chère... — s'écria le jeune Lord, dont l'âme était inondée de délices. — Quel bonheur la terre peut-elle offrir qui soit comparable à celui que j'éprouve?...

Et, entourant sa taille souple de son bras gauche, il promena sa main droite sur son visage, et il put s'assurer au toucher que ses traits étaient beaux et bien formés, que ses joues avaient le duvet de la pêche, et qu'elles étaient grasses et fermes tout à la fois. Sa respiration était fraîche comme le zéphir qui caresse les plus belles fleurs, et il avait déjà remarqué sous son masque que ses dents, blanches

comme des perles sans défaut, étaient admirablement rangées.

— Maintenant, parlez-moi franchement, mon cher Eugène, — dit-elle en appuyant sa tête sur son épaule, — dites-moi ce que vous pensez de la femme qui peut s'oublier au point de se faire l'héroïne d'aventures semblables à celle dont vous êtes aujourd'hui le héros?

— J'allais justement vous dire, ma charmante amie, — dit Montgomery, — que l'ivresse du bonheur que j'éprouve ne me laisse guère le loisir de la réflexion et qu'il m'est bien difficile de penser à autre chose qu'au plaisir de me trouver dans votre société. Mais votre question m'a forcé d'y appesantir ma pensée, et je vous déclare très-franchement que je vous trouve sage de suivre les impulsions de vos sentiments, d'obéir à vos tendres passions, et de semer sur le chemin de votre vie le plus de fleurs que cela vous est possible. Vous êtes créée pour l'amour et pour le plaisir... Oh! oui, toute votre nature, toute votre personne respirent ces ravissantes extases que vous êtes faite pour éprouver et pour faire partager! Aussi je vous aime!... par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous aime, et mon amour est peut-être d'autant plus ardent, que le mystère qui vous enveloppe vous prête une grâce et un charme de plus.

— Vous m'aimez... vous m'aimez... — murmura cette femme en cédant sans résistance aux caresses



que le jeune Lord lui prodiguait et en allant au devant des privautés qu'il se permettait. — Mais de quelle nature est cet amour, Eugène?... Ne me trompez pas... et avouez-moi franchement qu'il ne puise sa source que dans l'excitation de votre imagination et de vos passions, mais que cette surexcitation ne laissera derrière elle aucun sentiment durable.

— Au contraire, ma chère inconnue, — s'écria Montgomery avec une ardente énergie et en la serrant avec passion dans ses bras. — Jamais... jamais je ne pourrai oublier ces moments d'amour si délicieux, si véritablement célestes! Ah! s'il y avait de la lumière dans cette chambre, vous pourriez lire sur mon visage la sincérité de mes paroles, mais même au milieu de la profonde obscurité qui nous environne, vous pouvez avoir une preuve de la violence de l'émotion que j'éprouve!... Placez votre main sur mon cœur... Est-ce que ce n'est pas la tendresse autant que le trouble de mes sens qui le fait palpiter? Et même maintenant que je me vois si près du bonheur le plus complet, est-ce que je ne préfère pas rester ainsi près de vous, mon bras pressant votre taille, votre tête sur mon épaule, votre douce respiration caressant ma joue, votre beau sein s'élevant et s'abaissant contre ma poitrine, et votre voix résonnant comme la plus douce mélodie à mon oreille?... Oui, il y a du sentiment dans tout cela... un sentiment plus durable que la satisfaction

grossière des sens. Et encore vous pourriez jeter du fiel dans la coupe d'ambroisie que je porte à mes lèvres, si vous me disiez que c'est en même temps et la première et la dernière fois que je suis appelé à jouir d'un aussi grand bonheur. Je ne conçois pas de joie plus grande que celle de vous revoir encore, de malheur plus affreux que celui d'être séparé de vous pour toujours! Et maintenant, chère adorée, dites-le moi, pensez-vous que je vous aime?

— Oui, Eugène, je crois que je vous inspire de l'intérêt, — dit l'inconnue en s'interrompant à chaque mot pour lui prodiguer les plus tendres caresses. — Et je vous promets que nous nous reverrons encore.

— Merci... mille fois merci, pour cette douce promesse, — s'écria le Comte avec le plus sincère ravissement. — Mais vous ne laisserez pas s'écouler un trop long intervalle...

— Non, — lui fut-il répondu. — Car je serai moi-même trop heureuse de jouir du plaisir de me retrouver auprès de vous.

— Alors vous m'aimez, chère... vous m'aimez? — demanda le Comte d'un ton qui exprimait avec quelle anxiété il attendait la réponse à sa question.

— Oui, je vous aime, Eugène, — répondit la mystérieuse inconnue. — Car je reconnais maintenant que vous êtes aussi aimable, aussi séduisant que vous êtes beau... Et dans une autre, dans une prochaine occasion, — ajouta-t-elle d'une voix éteinte et

comme si tout son être succombait sous la violence de son émotion, — il est possible que je jette le masque du mystère qui m'environne et que je vous dise qui je suis.

— Mon adorable amie! peu m'importe qui vous êtes, — s'écria le jeune Lord, — je vous aime pour vous-même, et, que vous soyez Duchesse ou d'humble condition, mes sentiments pour vous resteront les mêmes... Il y a néanmoins une raison qui me ferait désirer de voir disparaître le mystère qui vous environne, c'est que je pourrais alors admirer ce visage que je ne puis contempler qu'en imagination. Pour cela mon ravissement sera extrême, quand il vous conviendra de m'accorder toute votre confiance.

— L'arrivée de ce moment dépend entièrement de vous, Eugène, — dit la dame en lui caressant le visage avec l'une de ses belles mains.

— De moi! — répéta-t-il. — Oh! expliquez-moi le sens de vos paroles, ma bien-aimée... et apprenez-moi comment je puis mériter votre confiance...

— Écoutez-moi, Eugène. Je veux me montrer franche avec vous, — dit-elle avec un ton de tendre gravité. — L'ardeur de ma nature me pousse à chercher les plaisirs de l'amour en employant les moyens qui ont amené Lord Florimel dans mes bras et qui nous réunissent tous les deux. Je ne suis pas mariée, je suis immensément riche, et complétement ma maîtresse. Mais vous allez me demander pourquoi

je n'ai pas cherché dans le mariage la légitime satisfaction de mes passions. Comme explication, je vous dirai que j'ai toujours eu en horreur l'idée d'être enchaînée à un individu, et que de plus, connaissant la fragilité de ma nature, j'ai reculé devant la pensée de devenir la femme d'un homme honorable, qui pouvait être en même temps bon et confiant, et auquel il pourrait m'être impossible de rester fidèle. Dans cet état de choses, j'ai préféré adopter l'existence libre et sans frein qu'a menée la célèbre Manon Lescaut de France... avec cette différence qu'elle ne jetait pas un voile sur ses amours, tandis que moi je me suis entourée d'un tel mystère que je puis en ce moment vous cacher mon nom, mon rang, et vous mettre au défi de découvrir qui je suis. Eh bien, pendant quelques années, j'ai mené cette vie; mes amants ont été peu nombreux, mais tous choisis sous l'inspiration du caprice du moment. Maintenant je commence à être lasse de cette existence, et j'éprouve le besoin d'avoir quelqu'un à aimer et dont je sois aimée. Je ne pense pas davantage au mariage que lorsque je me suis abandonnée à cette carrière de mystérieuses aventures que j'ai suivie. Mais j'aspire à trouver un homme qui soit beau, élégant, et agréable, un homme assez honorable pour rester muet comme la tombe à l'égard de sa position réelle vis-à-vis de moi, car le monde me croit pure et vertueuse, mon nom est sans souillure, et ma réputation sans tache comme le miroir le plus

pur. Je tiens naturellement à conserver cette bonne renommée, c'est pourquoi il est indispensable que l'homme qui deviendra mon amant mérite la confiance que j'aurai en lui. Car c'est mon honneur, c'est le bonheur de ma vie que je remettrai entre ses mains, et avant d'accorder cette preuve immense de ma confiance à une créature humaine, il faut qu'il me soit surabondamment démontré qu'elle en est digne. Pour vous donner une idée des précautions que j'emploie pour cacher mes faiblesses à tous les yeux, je vous dirai que les domestiques qui vous ont amené ici n'ont pas même l'ombre d'un soupçon sur les raisons qui me font agir. Je ne vous dirai pas le conte que je leur fais, qu'il vous suffise de savoir qu'il est assez vraisemblable pour les convaincre et pour ne pas laisser même un doute dans leurs esprits sur la pureté de leur maîtresse. Ainsi donc, mon cher Eugène, vous voyez que jusqu'ici mes amours ont été conduits avec assez d'habileté pour conserver ma réputation à l'abri de toute atteinte, et vous pouvez être bien certain que ce n'est pas à la légère que je me déciderais à me relâcher des précautions qui ont jusqu'à présent assuré ma sécurité.

— Et si je parvenais à vous convaincre, — dit Montgomery, qui avait écouté avec un extrême étonnement ces singuliers aveux qu'une voix pleine de tendresse avait murmurés à son oreille, — si j'étais assez heureux pour vous convaincre que je suis digne de votre confiance, que je possède ces

sentiments d'honneur et de délicatesse que vous exigez...

— Dans ce cas, mon bel Eugène, — s'écria l'inconnue d'une voix tremblante d'émotion, tandis que tout son corps frémissait dans les bras du jeune homme, — dans ce cas, mon bel Eugène, vous n'auriez qu'à me demander la révélation de mon nom et de mon rang, vous n'auriez qu'à exprimer le désir que la clarté du jour vienne éclairer mon visage devant vous, et vous seriez satisfait. Car je puis dire en toute sincérité que je porte un beau nom, et sans vanité je puis affirmer que je suis belle.

— Mais de quelle nature est la preuve que vous exigez de moi, chère dame? — demanda Montgomery, dont la curiosité était excitée au plus haut degré.

— Sur ce point, Eugène, je dois vous donner quelques explications, — lui répondit-elle. — Sachez donc que l'homme qui voudrait obtenir toute ma confiance devrait commencer par me donner toute la sienne; que pour apprendre mes secrets il faut qu'il me dévoile tous ceux qu'il cache au plus profond de son cœur. Il doit s'ouvrir complétement à moi, même par la révélation des actes et des faits de sa vie qu'il ne se rappelle qu'avec regret, qu'avec honte. Et, si dans son passé il y a un crime, cela n'en vaudrait que mieux pour le but que nous voulons atteindre.

— Je ne vous comprends pas, mystérieuse créature que vous êtes! — s'écria Montgomery, qui sentit un léger frisson courir sur tout son corps.

— Oh! j'aurai bientôt fait de me faire comprendre, Eugène, — répliqua-t-elle en coupant ses paroles par des caresses, car elle le sentait trembler et elle voulait le rassurer. — Ne comprenez-vous pas que l'homme qui se mettrait complétement en mon pouvoir deviendrait à l'instant, et par ce fait même, digne de devenir le dépositaire de mes secrets? Voilà pourquoi je disais que, s'il avait commis un crime, cela remplirait d'autant mieux mon but; car à l'homme qui remettrait entre mes mains son honneur, sa liberté, sa vie même, je n'hésiterais pas à confier ma réputation. La nécessité nous forcerait à garder le secret, et nous aurions un intérêt égal à nous protéger réciproquement. Si l'homme que je choisirai pour mon amant avait, dans le cours de son existence, commis une action dont il pourrait avoir à rougir et qu'il tremblerait de voir devenir publique, que ce soit une indélicatesse, un rapt, un vol, un faux, un meurtre même, je n'en serais que plus disposée à me fier à lui, car mon secret en serait d'autant plus en sûreté. Et je ne l'en aimerais pas moins; au contraire, je trouverais un plaisir infini à adoucir sa blessure, ses remords même me le rendraient plus cher, parce que je saurais que ce n'est qu'auprès de moi qu'il pourrait chercher à trouver des consolations et de la sympathie. S'il était pau-

vre ou dissipateur, mon amour pour lui n'en aurait que plus d'ardeur, parce que je sentirais qu'il m'appartient davantage et qu'en mettant ma fortune à sa disposition j'acquerrais des droits à sa gratitude et aux plus tendres sentiments de son cœur. Maintenant, mon cher Eugène, vous devez voir que je suis préparée à accepter pour amant un homme dont le nom serait honorable aux yeux du monde, lors même que sa vie privée serait souillée par une mauvaise action; un homme qui, comme moi, pourrait regarder le monde en face, mais qui n'oserait pas affronter les reproches de sa conscience; en un mot, un homme qui se sera complétement mis en ma puissance, avant que je consente à me mettre sous sa dépendance... Et à l'homme qui me donnera cette preuve de dévouement, j'accorderai non-seulement mon amour, mais la jouissance et la libre disposition des sommes considérables que je distribue entre des parents ingrats ou des établissements publics d'une utilité plus ou moins équivoque.

— J'ai écouté avec le plus profond intérêt chacune des paroles qui sont tombées de vos lèvres, — dit le jeune Lord étonné par son langage et enivré par les caresses qu'elle lui avait prodiguées, — et maintenant je vous comprends parfaitement. Mais supposez que, sans abandonner mes prétentions à votre amour, je vienne vous dire que je n'ai commis aucune action qui soit de nature à me placer en votre pouvoir, et que par conséquent je ne puis

pas vous donner les garanties que vous exigez?

— Si vous me disiez cela, Eugène, — répliqua-t-elle vivement et d'un ton décidé, — je ne vous croirais pas, et, pour dire la vérité, vous détruiriez immédiatement la confiance que je me sentais disposée à avoir en vous, parce que ce langage ne me paraîtrait pas vraisemblable chez un homme adonné aux plaisirs, et qui est connu pour être entreprenant et même débauché, parce que vous ne me faites pas l'effet d'un homme qui peut, en levant haut la tête, se proclamer sans reproches. Non, c'est impossible. Si vous me faisiez une semblable déclaration, je la regarderais comme une insulte, car ces prétentions à une inébranlable vertu feraient honte à ma fragilité.

— Chère âme, je ne prétends pas être immaculé, — dit le Comte en baissant la voix. — Il y a plus... je vous confesserai même...

— Ah! maintenant vous me rendez confiance, Eugène... mon bel Eugène! — s'écria avec passion l'inconnue en lui prodiguant de si longs et si brûlants baisers, que tout son corps frémissait et qu'il sentait son âme inondée de délices. — Oui, je commence à vous adorer, mon Eugène, — continua l'esclave Circassienne dont il sentait le sein battre violemment contre sa poitrine. — Et vous deviendrez l'objet de mon culte, mon Dieu, mon idole, si vous avez seulement le courage de gagner ma confiance. Oh! je sens déjà que nous arriverons à nous entendre

complétement, et je me réjouis maintenant de la ruse que vous avez employée pour prendre la place de votre ami Florimel. Car vous, mon Eugène, vous êtes capable d'apprécier l'amour et la tendresse que je suis susceptible de vous donner et qui vous assureront la libre disposition de tout ce que je possède! Oui, il'n'y a pas de sacrifices que je ne sois prête à faire pour vous, Eugène, pour vous prouver la violence, l'ardeur, et la constance de mon affection, et dont vous me récompenserez en étant toujours bon et aimable comme vous l'êtes maintenant.

— Oh! chacune de vos paroles inspire une tentation, sirène que vous êtes! — s'écria le jeune Lord enivré de passion, fou de désirs, et pour lequel rien n'existait plus au monde que l'objet charmant de son enthousiasme du moment. — Jamais je n'ai été aussi complétement subjugué par une femme! jamais je n'ai subi d'une manière aussi irrésistible le charme de sa voix persuasive et l'ardeur de ses caresses... Oh! pour voir votre visage... pour plonger mon regard dans ces yeux qui doivent être si beaux... pour contempler ces traits qui doivent être si parfaits... pour voir vos joues rougir d'amour et de plaisir... pour voir ce sein que je sens palpiter sous ma main... oh! quel sacrifice ne serais-je pas prêt à faire... de quel prix ne voudrais-je pas payer un tel bonheur!... Oui, s'il me fallait remettre entre vos mains plus que mon honneur... s'il fallait vous rendre maîtresse de ma vie, je n'hésiterais pas!

— Alors vous m'aimez, Eugène... vous m'aimez, quoique vous ne connaissiez pas mon visage? — s'écria l'esclave Circassienne en mettant, si la chose était possible, plus d'emportement encore dans ses caresses, et plus de tendresse dans sa voix. — Mais je vous ai déjà dit que je suis belle et que je verrai arriver avec fierté le moment où je pourrai me montrer à vos yeux. Oh! alors je ne redouterai pas l'impression que ma vue produira sur vous, au contraire j'ai l'orgueil de croire que vous bénirez le jour qui aura jeté une semblable maîtresse entre vos bras. Il y a plus, et pardonnez-moi si je reviens encore en ce moment sur un pareil sujet : je sais que vous avez été presque ruiné par votre amour pour le plaisir et par votre procès, et ce sera une grande joie pour moi de remettre quinze ou vingt mille livres entre vos mains. Oui, j'ai cette somme à ma disposition en ce moment, et elle est à vous, Eugène, comme un bien faible gage de mon amour, comme une preuve de ma confiance, comme les arrhes du pacte secret qui va nous lier l'un à l'autre... Je n'aurai d'autre étude que celle d'assurer votre bonheur et, s'il vous plaît de choisir une femme pour lui faire partager votre rang et votre fortune, je ne la regarderai pas comme une rivale. Car je serai sûre que vous trouverez bien l'occasion de donner quelques moments à celle qui a conçu pour vous une affection qui, pour avoir été soudaine, n'en est pas moins forte, et qui est prête à tous les

sacrifices pour assurer votre bonheur et pour conserver votre amitié jusqu'à la mort.

Il y avait quelque chose d'irrésistible dans les caresses qui accompagnaient cet appel persuasif qui pénétrait au plus profond du cœur du jeune homme. Il y avait quelque chose de si mystérieux, de si romanesque, et pourtant de si franc, de si sincère dans le langage de cette femme, qui offrait et son amour et le partage de sa richesse à un homme dont le tempérament ardent le portait au plaisir et dont la position compromise éveillait la cupidité ; il y avait quelque chose de si étrange, de si plein d'un charme magique, de si profondément attrayant dans tout cela, que l'esprit le plus énergique aurait cédé, que la nature la plus défiante aurait été désarmée. Le lecteur ne s'étonnera donc pas si Montgomery s'abandonna corps et âme au charme vainqueur de cette mystérieuse influence, et si, impatient de voir se réaliser toutes les promesses que contenaient les paroles de cette femme, il la serra contre sa poitrine en s'écriant : —

— Oh ! mon adorable inconnue ! laissez-moi me montrer digne de votre confiance, et que le pacte délicieux que vous m'offrez soit scellé entre nous sans un seul moment de retard.

— Alors, mon cher Eugène, dites-moi tout ce qui vous concerne, — dit l'esclave Circassienne. — Racontez-moi l'histoire de votre vie, dévoilez-moi tous les secrets que votre âme renferme ! Repassez

toute votre carrière... ne craignez pas de retracer vos fautes... ne reculez pas devant vos crimes, si vous en avez commis... Agissez franchement et loyalement avec moi... Faites de moi votre confidente et votre amie, et tout le mystère qui m'enveloppe disparaîtra à l'instant.

— Oui, je veux me mettre en votre puissance, irrésistible enchanteresse, — dit le Comte d'une voix oppressée. — Oh! quand vous seriez Satan lui-même conjuré à ma perte, je ne pourrais combattre l'influence victorieuse que vous avez prise sur moi... Mon Dieu!... Oh! comme j'aspire à savoir qui vous êtes, femme mystérieuse et charmante! Mais puisqu'il dépend de moi de conjurer le charme qui rend votre visage invisible, je ne retarderai pas plus longtemps l'emploi du talisman qui doit dissiper les ténèbres qui vous enveloppent. Écoutez-moi, mon adorée, et préparez-vous à entendre des choses dont les unes exciteront chez vous le plus vif intérêt et dont les autres glaceront votre sang dans vos veines!

— Oh! dites-moi tout, mon Eugène adoré... mon amant idolâtré! — murmura la dame en pressant la main de Montgomery sur sa poitrine. — Et ne craignez pas de m'alarmer ou de me déplaire par quelque révélation que vous ayiez à me faire, car je vous le répète, si votre confiance n'est pas complète, si votre récit ne révèle aucun fait qui vous livre entièrement en mon pouvoir, je n'oserai pas affron-

ter le risque que je cours en me faisant connaître à vous.

— Dieu sait, — s'écria Montgomery dont un frisson glacé parcourut tout le corps, un frisson que sentit celle qui le tenait dans ses bras et qui le fit le serrer encore plus fort contre sa poitrine, — Dieu sait, sirène, à quel point mon récit va me livrer en ta puissance!

Alors, comme pour échapper aux pensées qui le bouleversaient, il se replongea dans une extase de volupté en imprimant d'innombrables baisers sur le front poli, sur les joues brûlantes, et sur les lèvres humides de sa belle compagne, et, cédant au torrent d'émotions délicieuses qui inondait son âme, emporté par le tourbillon du plaisir, il commença à murmurer sa confession à l'oreille de l'inconnue.

Puis au milieu de l'obscurité profonde qui régnait dans la chambre, dans une atmosphère chaude et parfumée, avec une femme dont toute la personne respirait l'amour sensuel, à demi-couchée entre ses bras, le jeune Lord, qui n'était plus maître de lui, vaincu par une influence magique contre laquelle il n'y avait pas de résistance possible, assez insensé pour braver tout pour satisfaire aux exigences de la sirène dont le charme s'exerçait sur lui, en lui inspirant de folles espérances et une aveugle confiance, c'est dans ces conditions que Lord Montgomery confia ses révélations aux oreilles de la femme qui avait acquis sur lui un si merveilleux ascendant.

Elle l'écouta dans le plus profond silence, en restant presque immobile dans ses bras, comme absorbée dans l'immense attention qu'elle lui prêtait; de temps en temps seulement elle prenait sa main avec toute l'apparente ardeur qu'elle lui avait précédemment témoignée. Mais quand il s'arrêta après avoir parlé pendant près d'un quart d'heure d'une voix basse, mais qui se faisait parfaitement entendre, elle jeta ses bras autour de son cou, elle l'embrassa avec passion, et s'écria avec un élan de joie : —

— Oh! je te remercie de ta confiance... mon cher Eugène!...

— Et vous n'avez pas honte de l'homme qui doit devenir votre amant... votre compagnon, et votre ami? — dit le Comte dont tout le corps trembla du plaisir que lui causait l'ardeur des caresses qu'elle lui prodiguait.

— Avoir honte de toi! — répéta-t-elle. — Oh! non... non... cela est impossible... Au contraire, je t'adore, je t'idolâtre, mon bel Eugène! Car maintenant je vois que tout le dévergondage de ma vie me rend digne de devenir ta compagne. Avoir honte de toi!... ah! il faudrait que j'eusse honte de moi-même, si j'éprouvais pour toi un pareil sentiment.

— Et cependant vous venez d'entendre toutes les cruautés dont je me suis rendu coupable envers de malheureuses filles que j'ai séduites à différentes époques, — dit le jeune Lord. — Vous avez vu

comme je les ai abandonnées, comme je les ai laissé se flétrir dans l'oubli et mourir dans la misère.

— Tout homme de plaisir en a fait autant, — fit observer la dame.

— Mais ce n'est pas tout, — continua-t-il. — Vous avez appris toutes les bassesses que j'ai faites pour me procurer de l'argent, bassesses qui ont été jusqu'au crime; car j'ai employé la fraude vis-à-vis de mes banquiers, les faux vis-à-vis de mes escompteurs, et je n'ai reculé devant aucun des moyens avec lesquels on se familiarise quand on est poussé par des besoins d'argent.

— Oui, mais vous avez traversé ces épreuves sans être découvert, — dit l'esclave Circassienne. — Et pour le monde votre nom est sans tache, votre réputation sans souillure. En résumé tout ce que vous m'avez dit se réduit à rien si on l'examine en détail, et je sens que ma vie pourrait me couvrir d'une infamie plus grande que celle qui pourrait s'attacher à votre nom, si nos fautes cachées étaient connues. Continuez donc, mon généreux Eugène, montrez-vous digne d'être mon amant, faites que je n'aie pas à rougir quand j'exposerai mon visage à vos regards. Prouvez-moi que vous êtes pire que moi... et alors je renonce au mystère qui m'environne.

— Eh bien! je continuerai, mon ange. Je vous dirai plus encore...

— Ne m'en dites pas plus... dites-moi tout! — interrompit la dame avec une véhémence passion-

née. — Allons... ne tardez pas plus longtemps... le temps passe...

— Oh! votre impatience de voir se terminer cette phase cruelle à traverser n'est pas plus grande que la mienne, ma chère inconnue, — s'écria le Comte. — C'est pourquoi je terminerai ma confession en abordant des faits qui ont trait au procès en Cour de Chancellerie, que je poursuis contre la Marquise de Bellinden... Connaissez-vous cette dame?

— Je l'ai vue... mais nous ne nous connaissons pas, — répondit l'esclave Circassienne en poussant sa main pour l'encourager à continuer.

Il continua... il continua d'un ton plus bas et plus solennel, comme si chacune de ses paroles avait une importance grave. C'est au milieu du plus profond silence, en retenant sa respiration, que la dame écouta ces nouvelles révélations, qui devenaient plus étonnantes et plus terribles à mesure qu'il avançait, jusqu'au moment où le jeune Lord murmura un fait, fit connaître une circonstance qui provoqua un tremblement par tout le corps de la femme qu'il tenait dans ses bras. Ce tremblement avait été produit comme par l'effet soudain d'un choc galvanique, et le Comte s'arrêta tout court sous l'influence du sentiment de consternation qui le saisit avec une égale brusquerie.

— Et maintenant vous me méprisez... vous m'abhorrez... vous me détestez... — s'écria-t-il avec égarement. — J'en ai trop dit!...

— Non, non, cher Eugène.,. vous n'avez pas dit un seul mot de trop, — s'écria l'esclave Circassienne en tressaillant et en se jetant pour la dixième fois à son cou et en le couvrant de baisers. — Je me réjouis... Je me réjouis que vous ayiez commis cette action... du moins pour une raison... c'est que maintenant je puis vous regarder sans que la rougeur de la honte me monte au visage et parce que vous êtes bien réellement en mon pouvoir... Mais cette noble confiance ne sera jamais trahie, au contraire je garderai votre secret aussi religieusement que s'il était le mien. Et maintenant il faut me donner tous les détails de cet événement, car il excite au plus haut degré mon intérêt.

Et l'insensé, s'abandonnant de nouveau aux sentiments extatiques dans lesquels l'enchanteresse avait le don de le plonger, continua à murmurer à ses oreilles le récit de tous les détails qu'elle voulait connaître, encouragé par les caresses qu'elle lui prodiguait.

Enfin il cessa de parler; tous les incidents de sa vie étaient connus de sa mystérieuse compagne.

— Vous m'avez tout dit, Eugène... vous m'avez tout dit, — murmura-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, en entourant son cou de ses bras, et en le couvrant de baisers brûlants. — Vous m'avez tout dit et je vous remercie... Je vous remercie du fond du cœur, et demain matin, quand le jour paraîtra, les premiers rayons du soleil éclaireront mon vi-

sage! Alors je vous révélerai mon nom, et la première condition de notre pacte sera accomplie.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, adorable femme! — s'écria le Comte.

— Attendez... Il faut que le vin aussi bien que l'amour scelle notre traité d'alliance, — dit la dame comme inspirée par l'idée soudaine de chercher une excitation nouvelle dans la puissante influence d'un vin généreux.

Elle se pencha vers la table, mais sans quitter sa position sur les genoux du jeune Lord et elle tendit ses belles mains pour trouver ce qu'elle cherchait.

Quelques moments après, le bruit d'un bouchon qui partait avec force, le petillement d'un vin effervescent, et l'agréable arome qui frappa son odorat, apprirent à Montgomery que c'était avec du Champagne qu'ils allaient sceller leur pacte, et immédiatement après il sentit un verre qu'on approchait de ses lèvres.

— Je m'engage à toi, mon Eugène, — dit la dame, — par le divin jus d'Épernay, et puisse l'affection qui nous unit durer éternellement!

— Je m'engage à toi en retour, mon adorable inconnue, — s'écria Montgomery, — et puisse la mort seule éteindre la flamme dont nous brûlons l'un pour l'autre!

Après avoir ainsi formulé son serment, il vida son verre; mais au moment où il l'ôtait de ses lèvres, il lui échappa des mains... Un sentiment de mortelle

terreur s'empara de lui en sentant un engourdissement invincible alourdir son cerveau... il poussa un cri... la dame quitta brusquement ses genoux en faisant retentir un rire de triomphe... Il essaya de se lever du sofa sur lequel il était assis, mais ses membres avaient la lourdeur du plomb... Il sentait sa connaissance lui échapper insensiblement... toutes ses idées se confondaient... il n'entendait plus... il ne sentait plus rien, et la scène d'amour et de mystère à laquelle il avait pris part disparut aussitôt dans le vague le plus complet.

. . . .

Quand Montgomery reprit connaissance, la lumière du jour filtrait radieuse par la fenêtre en face du lit dans lequel il était couché... Il se frotta les yeux et regarda autour de lui... Où était-il? Mais indubitablement dans sa propre chambre et dans son lit.

Alors, tout cela était donc un rêve? Toutes les circonstances, qui se retraçaient l'une après l'autre à son souvenir, n'étaient donc que le résultat d'une vision fantastique? Et cette aventure où l'esclave Circassienne avait joué un rôle n'était donc qu'une pure illusion enfantée par son imagination surexcitée?

Il fallait qu'il en fut ainsi... et pourtant il se leva sur son séant et regarda tout autour de lui avec l'air étonné d'un individu qui ne sait s'il est bien éveillé ou s'il rêve encore, et alors ses yeux tombèrent sur

le domino bleu qui était posé sur une chaise auprès du lit.

Incapable de supporter plus longtemps cet état d'incertitude, il tira violemment la sonnette.

Cet appel fit immédiatement accourir son valet de chambre.

— Gilbert, quelle heure était-il quand je suis rentré la nuit dernière? — demanda le jeune Lord en affectant un air d'indifférence, car il ne se souciait pas que son domestique s'aperçût de l'agitation qui le possédait.

— Il était environ deux heures du matin, Milord; — lui répondit-il.

— Oh! — s'exclama involontairement Montgomery, car il éprouva immédiatement la conviction que son aventure n'était pas un rêve. — Eh bien! alors je devais être dans un curieux état, n'est-ce pas? — demanda-t-il avec impatience.

— Puisque Votre Seigneurie me pose cette question, — dit Gilbert, — je suis obligé de répondre... La vérité est que Votre Seigneurie avait été suffisamment vaincue par la boisson pour être complétement insensible.

— Et qui a été assez bon pour me ramener chez moi? — demanda le Comte qui se laissait de plus en plus gagner par un sentiment d'effroi.

— Votre Seigneurie est arrivée dans un équipage...

— Quel équipage? — demanda le Comte avec une brusquerie sauvage.

— Je ne sais, Milord, — répondit Gilbert. — C'était une voiture toute simple et de couleur sombre...

— Ah! — s'écria de nouveau Montgomery, auquel ces paroles rappelaient la description faite par Florimel de la voiture qui jouait un rôle dans son récit. — Mais continuez... Qui était avec moi?

— Un valet de pied avait été chargé de ramener Votre Seigneurie.

— Un homme grand... très-grand? — s'écria le Comte avec une impatience qui allait jusqu'à la frénésie.

— Je le crois, Milord, — répondit le valet de chambre, — mais en réalité je ne l'ai pas beaucoup remarqué. La seule chose qui m'a frappé c'est qu'il s'étudiait à ce que la lumière ne vînt pas frapper son visage, pendant qu'il m'aidait à enlever Votre Seigneurie de la voiture.

— Mais est-ce qu'il n'a rien dit? — demanda Montgomery.

— Il a dit seulement que Votre Seigneurie avait festoyé un peu trop librement dans le lieu où elle avait passé la soirée. La voiture s'est éloignée immédiatement, et j'ai mis Votre Seigneurie dans son lit.

— Vous pouvez vous retirer, — dit le jeune Lord.

Gilbert sortit, et, au moment où la porte se referma derrière lui, le Comte exhala dans un doulou-

reux gémissement les terribles sentiments qui le torturaient, et, enfonçant sa tête dans ses oreillers, il s'abandonna aux effrayantes réflexions qui venaient l'assaillir.

Car il se rappelait alors qu'il avait livré non-seulement son honneur, mais sa vie même à une femme qui lui était complétement inconnue, et que la manière dont s'était terminée leur entrevue n'était en aucune façon de nature à le rassurer. Il lui était en effet de toute impossibilité de fermer les yeux à l'évidence de ce fait, qu'avec une excessive habileté, avec un raffinement merveilleux d'astuce, cette femme avait réussi à lui arracher des secrets dont elle pouvait se servir contre lui avec des conséquences sur lesquelles il ne pouvait, sans frémir, arrêter sa pensée.

Reculant d'horreur devant les images qui s'offraient à son imagination, il maudit amèrement... bien amèrement, la folie, l'inconcevable folie qui l'avait poussé à divulguer d'aussi terribles secrets à une femme qui lui était tout à fait étrangère. Mais le mal était fait, il était irrévocable comme tous les faits qui appartiennent au passé, comme tous ces incidents de la vie d'un homme qui ne laissent après eux qu'un amer sujet de réflexions.

CHAPITRE V

LES PIEUX VOYAGEURS

La matinée qui suivit ce bal masqué, si fertile en incidents divers, était claire, brillante et splendide.

Vers neuf heures du matin, par cette belle matinée, on aurait pu voir deux individus suivant tranquillement la route de Blackheath. L'un était monté sur un animal que son propriétaire devait indubitablement honorer du nom de cheval, mais la pauvre bête offrait le plus parfait spécimen de ces misérables créatures qu'on contraint encore à faire un service actif, quand elles ne sont plus bonnes qu'à être livrées à l'équarrisseur, et dont la chair va approvisionner les fabricants de charcuterie inférieure, ou servir de pâture aux chats. L'autre était assis sur le dos ou plutôt sur le train de derrière d'un de ces malheureux quadrupèdes qu'on appelle des ânes,

et, au lieu de marcher de front avec son compagnon, il le suivait respectueusement par derrière.

Mais qui peuvent être ces deux voyageurs, dont la vue éveille immédiatement le souvenir de Don Quichotte et de Sancho Pança, ces deux compagnons de route, montés sur des animaux de si triste apparence?

Celui qui était si gravement assis sur le dos de cette maigre rossinante n'était autre que notre bien bon ami le Révérend Nathaniel Sneaksby, et l'humble individu qui le suivait à distance respectueuse, Ichabod Paxwax.

Ah! s'ils n'étaient pas tous les deux d'aussi respectables personnages, d'aussi précieux vases d'élection, nous nous serions sentis disposés à rire de bon cœur de la ridicule figure qu'ils faisaient en cette occasion; mais, comme ils étaient les chefs des *Nouvelles Lumières*, nous les suivrons pendant leur voyage, et nous rapporterons leurs aventures avec autant de gravité qu'il nous sera possible d'en garder. Néanmoins, nous serons forcés de reconnaître des circonstances atténuantes en faveur des jeunes enfants qui ne pouvaient s'empêcher d'accueillir leur passage par des cris et des éclats de rire ; car le Révérend Sneaksby avait pris son air le plus saintement lugubre, et Paxwax, qui avait effroyablement bu pendant toute la nuit, souffrait d'un horrible mal de tête, ce qui lui donnait l'apparence d'un criminel qu'on conduit à la potence.

Le Révérend Sneaksby et Paxwax avançaient lentement dans leur voyage, car le cheval que montait le premier marchait d'un pas incertain et inégal, et, aussi pieux que son maître, semblait toujours au moment de tomber sur les genoux, tandis que la monture du second paraissait obstinément décidée à ce qu'aucune puissance humaine ne fût capable de lui faire accélérer son pas.

— Nous avons parcouru cinq milles, frère Paxwax, — dit Sneaksby en rompant un long silence et les yeux fixés sur une borne milliaire, — et il nous a fallu deux heures pour franchir cette distance.

— Deux mortelles heures, frère Sneaksby, — répondit Ichabod, — et, jugez de ma situation, mes parties postérieures sont déjà douloureusement enflammées par la désagréable allure de cette bête obstinée.

— Véritablement, quand je vois le trouble que cet animal te cause, frère Paxwax, — dit Sneaksby, — je ne m'étonne plus si Balaam s'est laissé emporter par la colère contre son âne.

— Si Balaam avait possédé un cheval, bien certainement il ne serait pas monté sur l'âne, — répondit Paxwax avec un peu de brusquerie.

— Mon cher frère, tu es impatient, — dit Sneaksby sur le ton d'une douce remontrance.

— Mais, quand on a à vif la partie du corps où cet inconvénient est le plus désagréable, — fit observer

Ichabod avec la même acrimonie, — cela suffit pour influer quelque peu sur le caractère.

— La grâce te manque, frère Paxwax, — lui dit son chef spirituel d'un ton de reproche.

— C'est bien plutôt d'une provision de graisse que j'aurais besoin pour le moment, frère Sneaksby, — répliqua Ichabod.

— Allez-vous ainsi tourner mes paroles en ridicule! — s'écria le révérend personnage, en cédant à son tour à un mouvement de vivacité. — En vérité, ce procédé est tout à fait irrespectueux de votre part, frère Paxwax, il est aussi injuste que peu charitable, car je ne suis pour rien dans les fâcheux effets du trot désagréable de l'animal que vous montez. Et quand les anciens ont décidé hier soir qu'une députation serait envoyée à Dartford, et que nous avons été requis de nous charger de cette solennelle mission, c'est de votre propre mouvement que vous avez déclaré que vous monteriez un âne, en signe d'humilité.

— Puisque nous sommes seuls, frère Sneaksby, — fit observer Paxwax, en se trémoussant douloureusement sur sa selle et en faisant les plus horribles grimaces, — je vous avouerai franchement et honnêtement que j'ai choisi l'âne, parce que je n'ai pas l'habitude de monter le noble animal qui porte le nom de cheval.

— Alors, tu le vois, frère Paxwax, tu es justement puni de ta duplicité, — dit Sneaksby. — Tu as pré-

tendu faire acte d'humilité en choisissant un âne, et ton motif caché était ton incapacité pour monter un cheval. Sais-tu, frère Paxwax, comment les infidèles pourraient t'appeler?

— Comment? — demanda Ichabod.

— Un imposteur! — répondit son révérend chef.

— Alors, si un infidèle me disait cela, — s'écria Paxwax, — je mettrais bas mon habit, je retrousserais les manches de ma chemise, et je lui pocherais un œil.

— Oh! tu es un homme de colère! — s'écria le Révérend Sneaksby, en lâchant les rênes de son cheval et en élevant pieusement les mains vers le ciel, avec toute la sainte horreur que lui inspirait cette menace belliqueuse.

Mais, comme en ce moment ils étaient arrivés sur la partie déclive de la montagne, et que le cheval avait plus que jamais besoin d'être soutenu d'une main ferme, à cause de ses prédispositions à s'agenouiller, le résultat de l'abandon de la bride par Sneaksby fut que le malheureux animal buta contre une pierre et que le Révérend chef des *Nouvelles Lumières* passa légèrement et rapidement par dessus la tête du cheval.

— Au meurtre! — s'écria le malheureux en roulant plusieurs fois dans la poussière de la route.

— Au feu! — s'écria Paxwax qui, dans le premier moment de son étonnement, n'avait su quel cri d'alarme il devait jeter.

— En vérité, voilà qui est bien désagréable, — gémit le Révérend Sneaksby en se relevant péniblement et en se frottant de tous les côtés. — Je suis affreusement contusionné. Mais, Dieu merci, je n'ai rien de brisé; mais je ne pourrai jamais remonter sur cette vilaine bête sans assistance. Au nom de la charité chrétienne, frère Paxwax, êtes-vous capable de m'aider à remettre le pied dans l'étrier?

— Soit, — s'écria Paxwax, en descendant avec toutes les précautions imaginables de son âne, car le malheureux homme souffrait en réalité le martyre par suite des écorchures qui avaient fait l'objet de ses plaintes.

Après avoir épousseté avec son mouchoir la poussière qui couvrait les vêtements de son chef spirituel, Paxwax essaya de hisser ce révérend personnage sur son cheval; mais, au moment où il allait passer la jambe droite par dessus l'échine de l'animal, celui-ci fit un saut de côté, et le résultat de cette incartade fut de faire retomber lourdement par terre Sneaksby qui, cette fois, entraîna le frère Paxwax avec lui.

Le triste état dans lequel ils étaient déjà tous les deux leur rendit la chute plus sensible, et il ne faut pas s'étonner s'il leur échappa quelques exclamations un peu vives, généralement appelées jurons. Le Révérend Sneaksby donna au diable les yeux du cheval, et Paxwax déclara qu'il voudrait lui arracher le foie. Lorsque leur impatience se fut ainsi traduite

en imprécations, ils se regardèrent tous les deux l'air honteux et confus.

— Frère Paxwax, tu n'as pas entendu les paroles qui sont tombées de mes lèvres, — dit Sneaksby d'un ton humilié et contrit.

— Oh! pour cela non, — s'écria Ichabod. — Vous n'avez pas non plus entendu ce que j'ai dit, frère Sneaksby?

— En vérité, mes oreilles y sont restées closes, — lui répondit-il.

Mutuellement rassurés par leurs déclarations respectives, ils se rendirent réciproquement le service de secouer la poussière qui couvrait leurs vêtements, et, après avoir ainsi fait œuvre de chrétiens, pour nous servir de l'expression qu'ils employèrent, Ichabod fit une nouvelle tentative pour replacer le Révérend Sneaksby sur sa monture; mais cette fois Paxwax fit un mouvement si brusque pour enlever son vénérable ami que celui-ci passa complétement par dessus le dos de l'animal et alla rouler dans la poussière de l'autre côté.

— Que la damnation soit votre partage, stupide brute! — hurla Nathaniel, arrivé au comble de l'irritation.

Et, se relevant vivement, il se précipita sur Ichabod, avec l'intention évidente de lui infliger une correction corporelle.

Mais Ichabod, malgré la menace à laquelle il s'était laissé emporter contre les infidèles auxquels

il voulait pocher les yeux, était au fond du cœur d'une insigne lâcheté; aussi, se mit-il à tourner autour du cheval et de l'âne, en ayant soin de les mettre entre lui et Sneaksby, jusqu'au moment où ce dernier s'arrêta épuisé.

—Frère Paxwax, — dit-il en respirant avec peine, — plus de querelle entre nous; donnez-moi la main en signe de paix.

— C'est avec joie que je réponds à cette proposition toute chrétienne, frère Sneaksby, — s'écria Ichabod, s'avançant sans défiance et la main tendue vers son chef.

— Alors, attrappe ceci pour ta peine! — s'écria Sneaksby, en portant un coup de poing terrible sur l'œil gauche de son ami, dès qu'il fut arrivé à la portée de son bras.

Ce perfide procédé étonna Ichabod, et la surprise qu'il en éprouva contribua, plus même que le coup qu'il avait reçu, à le faire chanceler, et, portant la main sur l'œil endommagé, de l'autre il fixa un regard plein d'une stupide consternation sur son belliqueux chef.

— Et maintenant, qui de nous deux est l'homme de colère? — s'écria-t-il enfin, en reculant prudemment de quelques pas pour éviter une nouvelle correction.

— Je t'aime, frère Paxwax, — dit Sneaksby, dont la fureur était apaisée par le libre cours qu'il lui avait donné. — Je t'aime, et c'est pourquoi je t'ai châtié.

— Le diable emporte votre amour! — grogna Paxwax, — il m'a causé une suffisante douleur, sans compter le désagrément de paraître devant le Révérend Joed Brugg avec un œil poché.

— Vous le bassinerez avec de l'eau fraiche et limpide à la première source que nous rencontrerons, — dit Sneaksby, tout à fait revenu au ton conciliant, car il regrettait véritablement son emportement.

— J'aimerais mieux une goutte d'eau-de-vie à la plus prochaine taverne, — répliqua Ichabod.

— Et tu l'auras aussi, Ichabod, — reprit le Révérend Sneaksby.

Radouci par cette promesse, Paxwax essaya encore une fois d'aider son aimant ami, et cette fois il réussit à le remettre en selle. Ichabod remonta alors sur son âne; mais, quand le cheval se remit en marche, l'âne se refusa obstinément à bouger d'une ligne. L'opiniâtre animal gardait l'immobilité d'une statue, et, les yeux plongés dans le vide, il semblait cloué au sol. Vainement Ichabod essaya de la douceur en lui caressant le cou; vainement il essaya de l'exciter par des hue! hue! réitérés. La bête ne bougeait pas d'une ligne, elle restait plantée au milieu de la route avec le membre influent des *Nouvelles Lumières*, installé sur son dos, que son air stupide faisait assez bien ressembler à un âne.

En fait, l'homme et l'âne offraient aux regards un aspect presque aussi ridicule que celui que présente

la statue équestre du Duc de Wellington, qui est perchée sur un arc de triomphe dans un coin de Green Park. D'après cela, le lecteur peut juger de l'air stupide que devaient avoir Ichabod et son opiniâtre monture.

Heureusement pour notre héros, dans cette position embarrassante, qu'une diligence vint à passer, et que le cocher, comprenant immédiatement la position des choses, administra un tel coup de fouet à l'âne, que son obstination s'évapora à l'instant même, et, lançant une ruade vigoureuse, qui compromit sérieusement l'équilibre d'Ichabod en augmentant considérablement ses souffrances, l'animal partit au grand trot.

Le sifflement du fouet dans les airs ne fut pas non plus perdu pour la rossinante du Révérend Sneaksby, qui partit au galop, à son grand étonnement, étonnement qui aurait été, très-probablement, partagé par son propriétaire, s'il avait été présent pour voir accomplir un exploit que l'animal ne s'était pas permis depuis près de dix années.

La cavalcade parcourut ainsi une assez courte distance, jusqu'au moment où la vue d'une taverne devint le signal d'une halte. Là les deux pieux voyageurs brossèrent proprement leurs habits, et Paxwax bassina son œil, qui était complétement noir, ainsi qu'il l'avait prévu. Néanmoins, tout sentiment d'animosité disparut chez lui, quand il s'aperçut que, pendant qu'il s'était occupé des soins à donner à son

œil, Sneaksby avait commandé un plat de rognons et un quart de bière mélangée d'eau-de-vie et de sucre, genre de collation pour lequel Paxwax avait un goût tout particulier.

Ces réconfortants furent d'autant mieux accueillis, que les vases d'élection des *Nouvelles Lumières* avaient pris à la hâte un léger déjeuner à sept heures du matin, pour pouvoir se mettre en route à neuf heures et demie; et, après avoir expédié leur plat de rognons ainsi que leur bière, et lu à l'aubergiste une homélie sur l'amour fraternel et les bienfaits de la tempérance, ils se remirent en selle et continuèrent leur voyage.

L'horloge de l'église de Dartford sonnait midi, quand Sneaksby et Paxwax firent leur entrée dans cette ville.

— Vivat! bravo! — crièrent quelques enfants qui jouaient aux billes dans le milieu de la rue.

Aussitôt de toutes les allées, de toutes les cours environnantes accoururent d'autres gamins qui entourèrent en dansant, en cabriolant, en criant, et en vociférant nos pieux voyageurs.

— Prenez garde, enfants... prenez garde! — s'écria Sneaksby en prenant un air grave et solennel. — Rappelez-vous comment ont été traités les méchants enfants qui ont insulté le prophète Élisée! Ne craignez-vous pas que des bois environnants ne sortent des ours qui se jettent sur vous pour vous dévorer?

— Il n'y a pas d'ours dans le pays, — cria le chef de la bande.

Et comme il accompagna ces paroles d'une grimace adressée à son révérend interlocuteur, tous ses méchants compagnons partirent d'un immense éclat de rire.

— En avant! — vociféra un autre gamin, et, ramassant un bâton, il en administra plusieurs coups vigoureusement appliqués au cheval de Speaksby.

— Allons! en route, vieil entêté, — cria un troisième en s'adressant à l'âne.

Et pendant que Paxwax lui faisait des représentations sur l'inconvenance de sa conduite, un autre enfant glissait tranquillement et adroitement une tige de ronce sous la queue de l'âne.

Immédiatement l'animal commença à donner des symptômes d'agitation fort désagréable pour le pauvre Paxwax, qui avait grand'peine à conserver son assiette.

— Arrière, suppôt de Satan! — s'écria-t-il en se retenant avec les mains à la crinière de l'âne, qui à chaque instant lançait des ruades, courait dans un sens, puis dans un autre, s'arrêtait court, se mettait à reculer d'une façon fort menaçante pour les devantures vitrées des boutiques, et partait ensuite au galop avec une vigeur bien douloureuse pour le malheureux qui le montait.

Pendant tout ce temps les méchants enfants accompagnaient la cavalcade en criant, en vociférant,

en jetant leurs bonnets, en l'air et en criblant de l'artillerie de leurs quolibets les misérables victimes de leur persécution. Les boutiquiers sortaient sur le pas de leurs portes, les fenêtres se garnissaient de monde, et les plus vieux habitants ne se rappelaient pas avoir vu jamais une semblable animation troubler la tranquillité de la ville de Dartford.

A la fin quelqu'un prenant compassion de Paxwax enleva la tige de ronce engagée sous la queue de l'âne, et ce même Bon Samaritain, comme le qualifia Sneaksby, donna à nos pieux voyageurs les indications nécessaires pour se guider vers la demeure du Révérend Joel Brugg. Grâce à cette bienveillante intervention, quelques minutes leur suffirent pour arriver à leur destination, et, après avoir laissé leurs montures dans une auberge du voisinage, ils se hâtèrent d'aller frapper à la porte de M. Brugg, toujours accompagnés par les enfants qui garnissaient les deux côtés de la rue en faisant retentir les airs de leurs acclamations ironiques et de leurs joyeuses plaisanteries.

Ici nous devons nous arrêter un instant pour constater que le Révérend Joel Brugg était le fondateur d'une certaine secte dont le nom était *Les Candélabres* et dont les adeptes étaient assez nombreux à Dartford et dans les villages environnants. La maison dans laquelle Brugg habitait avec la femme de son cœur et la nombreuse famille qu'il avait procréée à son image, qui pour le dire en passant était

assez curieuse, était une grande construction en briques jaunes, contenant six chambres, et qui avait comme dépendance un jardin sur le derrière de ladite maison. Toute la propriété avait été achetée avec l'argent fourni par *Les Candélabres* pour l'usage du Révérend Pasteur et de sa nombreuse famille.

Le Révérend Brugg était un homme grand, maigre, osseux, dont le physique se rapprochait assez de celui de Sneaksby, mais dont le teint était beaucoup plus basané et dont les cheveux rares et noirs étaient soigneusement peignés et ramenés autour de son front. Il avait de grands yeux verts ayant une vague ressemblance avec des groseilles bouillies, et son air était aussi gravement hypocrite, sa démarche aussi empesée, sa parole aussi lentement mesurée, et son ton aussi effroyablement sépulcral qu'il était possible de le désirer chez un aussi saint personnage. Sa femme avait avec lui une ressemblance aussi grande que si elle eût été sa sœur au lieu d'être son épouse : elle était grande, maigre, ses traits étaient fortement accusés, et elle avait l'air aussi prude qu'acariâtre, quoique Brugg eût coutume de la représenter comme la meilleure femme du monde.

Au moment où Sneaksby et Paxwax frappaient à la porte, M. et Mme Brugg étaient engagés dans une petite dispute conjugale au sujet du dîner, ou du moins de ce qui devait en servir. Un pieux Can-

délabre avait envoyé dans la matinée un cochon de lait à son pasteur et ledit pasteur désirait qu'il fût apprêté pour être servi au dîner, tandis que Mame Brugg était d'avis d'en finir d'abord avec les restes froids d'une épaule de mouton. La querelle était montée à ce point, que Brugg était arrivé au moment d'en venir aux coups à l'égard de la meilleure femme du monde, quand le double coup frappé à la porte parvint à ses oreilles, en même temps que les cris terrifiants poussés par les jeunes enfants qui faisaient escorte aux *Nouvelles Lumières.*

Une famélique et sale servante pour tout faire, d'environ soixante-dix ans, fut envoyée à la hâte pour ouvrir la porte et elle introduisit immédiatement les deux visiteurs dans le parloir, dont les fenêtres donnaient sur le devant de la maison. Les enfants poussèrent une dernière acclamation et se dispersèrent pour retourner à leurs jeux dans la rue, dans les allées, et dans les cours.

M. et Mme Brugg étaient dans la cuisine quand les *Nouvelles Lumières* arrivèrent, et quand la servante eut annoncé les noms de ces dignes personnages, le pasteur se hâta de dire à sa femme : —

— Eh bien! après tout, mon amour, je pense que tu avais raison et que nous ferons bien de garder le cochon de lait pour demain, car ces individus vont probablement rester à dîner, et nous ne pouvons guère nous dispenser de les inviter.

— Rappelle-toi alors que nous sommes des buveurs d'eau, Brugg, — répliqua son excellente moitié, — car je n'ai pas envie de gaspiller de l'argent en achats de spiritueux pour ces gaillards-là, je t'en avertis.

— Certainement non, ma chère, certainement non, — s'écria Joel approbativement. — Nous sommes buveurs d'eau jusqu'à la moelle des os... pour aujourd'hui du moins.

Après avoir échangé à la hâte ces observations et avoir établi ainsi entre eux le plus touchant accord sur ce point, M. et Mme Brugg passèrent gravement dans le parloir.

— Bonjour, cher frère Sneaksby... bonjour, frère Paxwax, — dit le Révérend Joel en pressant cordialement leurs mains. — Voici Madame Brugg, mes bons amis, je suis heureux d'avoir cette occasion de vous la présenter. Il serait difficile de trouver une plus digne épouse, et c'est incontestablement la meilleure femme du monde.

— Une vertueuse épouse est une couronne pour un mari, frère Brugg, — dit le Révérend Sneaksby après avoir présenté ses respects à la dame.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Messieurs, et soyez ici comme chez vous, — dit-elle en prenant, autant que la chose lui était possible, le ton hospitalier. — Mais, juste ciel! qu'est-il donc arrivé à l'œil de ce gentleman? — demanda-t-elle en fixant ses regards sur l'œil endommagé d'Ichabod.

— C'est un coup que mon pieux frère a reçu au service du Seigneur, — s'empressa de répondre Sneaksby, — car, pendant que nous suivions la grande route que les hommes appellent la route de Douvres, nous avons aperçu des vases d'impureté occupés à casser des pierres. Les discours de ces impies arrivèrent jusqu'à nos oreilles, et c'est avec un profond sentiment de douleur que nous reconnûmes qu'ils ne disaient pas un mot sans l'accompagner de blasphèmes et de jurons. Le frère Paxwax, toujours zélé pour la cause du Seigneur, avait fait sentir l'éperon à son âne pour aller adresser de saintes remontrances à ces enfants de Bélial, quand un de ces hommes, poussé par Satan, quitta son travail, se ceignit les reins...

— Et me pocha l'œil avec son poing, — ajouta Paxwax, par forme de péroraison à la pathétique période de son chef spirituel.

— Hélas! c est notre lot de recevoir des injures et d'être battus au service du Seigneur, — dit Brugg en faisant les yeux blancs et en secouant la tête d'une manière tout à fait solennelle. — Mais avec la grâce divine et l'application de deux sangsues ce soir, le frère Paxwax sera guéri. Et maintenant, mes bien-aimés frères, vous allez rompre le pain avec moi, et, après cela, nous aborderons le sujet qui a motivé votre visite... Ma chère, — ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, — qu'avez-vous à offrir comme aliments à ces pieux voyageurs?

— Une croûte de pain et un verre d'eau suffiront, cher frère Brugg, — dit Sneaksby.

— Ou ce que vous aviez préparé pour votre frugal repas, ma chère sœur, — s'empressa d'ajouter Paxwax.

En même temps il ouvrit les narines pour reconnaître si une odeur de rôti ne parfumait pas la maison.

— En vérité, nous ne voudrions pas faire injure à votre tempérance bien connue, en vous offrant les mets recherchés de l'Égypte, — dit Brugg.

— Assurément non, — ajouta sa digne moitié. — Un morceau d'épaule de mouton froide et des pommes de terre, arrosés de l'eau limpide d'une délicieuse source du voisinage, constituent notre dîner d'aujourd'hui, et vous serez les bienvenus à notre table.

Le visage de Sneaksby devint soucieux et Ichabod fit une vilaine grimace, lorsqu'ils entendirent l'annonce de ce menu ; mais ils avaient l'habitude de dompter leurs sentiments, et puis ils se rassurèrent en pensant que les gens hospitaliers ont souvent coutume de parler très-modestement de l'excellent repas qu'ils sont au moment de faire servir.

Cette heureuse illusion fut bientôt dissipée par l'arrivée de la servante, qui mit la nappe, et par l'apparition sur la table du mouton froid, du plat de pommes de terre, et d'un grand pot d'eau. Sneaksby et Paxwax échangèrent entre eux un rapide coup d'œil où se peignit tout leur dégoût, et il leur fallut

bientôt renoncer à toute espérance d'avoir quelque chose de mieux, pour étancher leur soif, que cette eau délicieuse de la source qui leur avait été annoncée, quand ils virent la servante se retirer sans avoir reçu d'instructions pour aller chercher de la bière au plus prochain débit.

Les trois aînés des garçons et Mademoiselle Tabitha Brugg, qui étaient admis au privilége de s'asseoir à la table de leurs parents, furent introduits, et les piétinements, les cris, et les disputes qui partaient de la chambre au-dessus firent comprendre que les plus jeunes rejetons de la nombreuse famille du pasteur avaient la honte d'être privés de cet honneur insigne.

Brugg dit alors les *Grâces* qui durèrent près d'un quart d'heure, pendant lequel chacun baissa la tête presque dans son assiette. Mais Paxwax, pendant le temps qu'elles durèrent, ne fut occupé que de cette pensée que le dîner était bien peu en rapport avec la longueur de la prière. Néanmoins comme il était fort affamé, il mangea fort bien sa part du mouton froid, exemple qui fut parfaitement suivi par Sneaksby. Pour sauver les apparences, ils furent également obligés de s'infliger le supplice d'ingurgiter de l'eau froide dans leurs estomacs. Mais Sneasby s'en acquitta avec assez de bonne grâce; Paxwax ne put parvenir à cacher le profond dégoût qu'il avait pour cette boisson par trop primitive.

Le repas terminé, la nappe fut enlevée, et les trois

garçons et Mademoiselle Tabitha s'étaient retirés, quand la servante pour tout faire, soit innocemment soit par esprit de vengeance pour quelques actes de tyrannie qu'elle avait eu à souffrir, s'écria tout haut : —

— Faut-il mettre la bouteille de gin sur la table et apporter l'eau chaude, comme d'habitude?

Ichabod sauta de plaisir sur sa chaise et la bouche de Sneaksby s'humecta délicieusement. Ces petites circonstances n'échappèrent pas à M. et à Madame Brugg, qui échangèrent un regard lorsque la stupidité de leur servante vint ainsi compromettre leur hospitalité et leur parcimonie.

— Véritablement, — dit Paxwax craignant de voir faire une réponse négative à la demande de la servante, — je crois qu'une petite goutte de quelque chose de chaud ferait... ferait du bien... à mon œil, — ajouta-t-il ne trouvant pas de meilleure excuse pour l'instant.

— Fort bien, alors, — s'écria Madame Brugg en lançant un regard terrible sur la malheureuse servante. — S'il y a en effet du gin dans la maison, nous dérogerons à nos habitudes et nous en boirons la valeur d'un dé à coudre en l'honneur de nos bien-aimés hôtes... Vous apporterez l'eau chaude.

— Oh ! je sais qu'il ne manque pas de gin dans la bouteille, Madame, — dit la domestique, — car je l'ai fait emplir hier à la taverne, et vous et Monsieur vous n'en avez pas bu plus de la moitié.

— Allez et rapportez l'eau chaude, vous dis-je ! — s'écria Madame Brugg en foudroyant du regard la servante.

Le mal était sans remède! et la dame fut obligée d'ouvrir son buffet et d'en tirer la bouteille de gin, à la grande satisfaction des *Nouvelles Lumières*. Des verres, de l'eau chaude, du sucre, et des citrons furent bientôt placés sur la table, et, quand Ichabod eut préparé pour son usage un bon verre de grog, il se sentit revenir à lui.

Mais comme au fond du cœur Madame Brugg détestait Paxwax et Sneaksby, quand elle les vit remplir à moitié leurs verres de gin avant d'y verser de l'eau chaude, à chaque gorgée qu'ils buvaient, elle formait secrètement le désir que le liquide qu'ils absorbaient pût leur brûler les entrailles. Aussi, incapable de cacher plus longtemps son déplaisir, elle fut obligée de s'enfuir dans la cuisine pour décharger son venin sur la malheureuse servante; puis, quand elle se fut un peu soulagé le cœur, elle monta à la chambre des enfants, où elle acheva de donner un libre cours à sa mauvaise humeur en leur faisant une abondante distribution de soufflets.

Ces deux scènes de famille accomplies à sa satisfaction, elle redescendit au parloir, mais seulement pour y éprouver une horreur et une consternation, qui faillit lui coûter la vie, comme elle le déclara plus tard à l'une de ses amies. Car jugez de sa stupéfaction, pendant qu'elle était en train de corriger

les enfants, Brugg avait envoyé chercher une nouvelle provision de gin.

— Eh bien! mes chers amis, — commença à dire son mari lorsqu'il l'entendit revenir, car en homme prudent il voulait qu'elle entendit les paroles conciliantes qu'il disait en vue d'éviter la tempête, — je vous l'ai déjà dit, ma femme est la meilleure femme du monde... Ah! c'est vous, ma chère! — s'écria-t-il en s'interrompant tout à coup comme s'il ne savait pas qu'elle était depuis une demi-minute debout sur le seuil. — Je disais seulement à nos frères en Jésus-Christ quelle excellente femme vous êtes pour moi, et combien vous êtes hospitalière envers vos hôtes... Allons... ma chère, voulez-vous encore une petite goutte de gin? C'est bon pour l'estomac, comme dit l'apôtre en parlant du vin.

— Non, Brugg, je n'en veux pas prendre une seule goutte de plus, et je vous supplie de n'en pas prendre non plus, — s'écria la femme irritée. — Si ces Messieurs veulent finir la bouteille, laissez leur en la liberté. Mais vous ne les y aiderez pas.

Et elle reprit sa place en lançant des regards furieux sur le Révérend Sneaksby et sur Paxwax.

— Ma chère... ma chère... — dit Brugg d'un ton de douce remontrance, — j'espère que vous n'allez pas vous montrer autre que ce que vous êtes, c'est-à-dire la meilleure des femmes.

— Allons, ne vous occupez pas de moi et songez à vos affaires... quelles qu'elles soient, — s'écria

Madame Brugg en croisant les bras, en se renversant sur le dossier de sa chaise, et en restant comme en sentinelle, les yeux braqués sur la bouteille de gin.

— Eh bien donc! mes frères en Jésus-Christ, — reprit Brugg qui de temps en temps jetait des regards inquiets sur sa femme, — occupons-nous du sujet qui vous a décidés à venir me faire visite... Si mon humble pénétration ne me fait pas défaut, votre visite est motivée par certaines observations que je vous ai faites la semaine dernière quand je vous ai vus à Londres.

— En effet, — répondit Sneaksby. — Car vous avez fait alors allusion à la possibilité d'une fusion entre les pieux *Candélabres* et les *Nouvelles Lumières.*

— Et comme les *Candélabres* sont nombreux et influents, — dit Brugg, — les *Nouvelles Lumières* voudraient se joindre à nous et se fondre dans notre communauté.

— Non pas, frère Brugg, — s'écria Sneaksby. — Ce sont les *Candélabres* qui s'incorporeraient avec les *Nouvelles Lumières.*

— Bien certainement vous rêvez, frère Sneaksby, — s'écria Brugg en s'animant. — Quoi! les *Candélabres* renonceraient à ce nom auquel j'ai songé pendant six mois et qui m'a demandé trois fois plus de temps pour arriver à en bien préciser la signification... Non, Monsieur... non, cela est impossible.

En outre de cela, quand j'ai fondé la secte des *Candélabres*, j'ai voulu indiquer par là qu'elle était le flambeau à l'aide duquel le monde devait lire les Saintes Écritures...

— Eh bien! je vous prie, les *Nouvelles Lumières* sont-elles autre chose? — demanda Sneaksby, qui se laissait aussi gagner par l'irritation.

— Oui, que sont les *Nouvelles Lumières*... je voudrais bien le savoir? — s'écria Paxwax.

— Faut-il que je vous le dise? — dit Madame Brugg, les lèvres blanches et tremblantes de colère.

— Si cela vous convient, Madame, — répondit Sneaksby, — je serais enchanté de connaître votre opinion sur les *Nouvelles Lumières*, — ajouta-t-il avec un sourire ironique.

— J'en serais également ravi, Madame, — dit Paxwax. — Allons, Madame, parlez. Que sont les *Nouvelles Lumières?*

— Une réunion d'imposteurs, d'indignes imposteurs, — s'écria Madame Brugg. — Et maintenant que je l'ai déclaré, je suis soulagée d'un grand poids.

Ayant ainsi parlé, la terrible femme saisit sur la table la bouteille de gin, le sucre, et les citrons, et, après les avoir enfermés dans le buffet, elle s'élança vers la porte de la chambre qu'elle ouvrit toute grande, et, s'arrêtant sur le seuil et se tournant vers son mari, elle s'écria : —

— Maintenant, Brugg, plus tôt vous serez débarrassé de ces ivrognes, mieux cela vaudra.

Et continuant sa course elle se dirigea vers la cuisine, dont elle referma la porte derrière elle avec un bruit qui retentit dans toute la maison.

— Frère Paxwax, — dit Sneaksby en se levant aussitôt qu'il fut un peu revenu de la stupéfaction que lui avait causé cette sortie extraordinaire, — nous sommes sous la tente de l'impie, et il est temps de nous en éloigner.

— Frère Sneaksby, — répondit Ichabod en quittant aussi son siége, — nous ne pouvons demeurer plus longtemps sous ce toit inhospitalier, car le gin a disparu, — ajouta-t-il mentalement.

— Mes chers frères en Jésus-Christ, — dit Brugg d'un ton suppliant, car il avait peur que la scène qui venait de se passer fût racontée dans le monde et qu'elle lui fît du tort, — je vous supplie humblement de pardonner le traitement que vous a fait subir la... la meilleure femme qu'il y ait au monde.

— Que le diable emporte une pareille femme et vous avec elle ! — s'écria Sneaksby. — Je n'ai jamais vu de ma vie une aussi maudite virago.

— Ni moi un vieil oison de votre force, — s'écria Paxwax en se précipitant dans le corridor et en ouvrant la porte extérieure de crainte que dans sa fureur Brugg ne lui jetât le pot d'eau chaude à la tête. — Allons... venez, frère Sneaksby.

— J'arrive... j'arrive, frère Paxwax, — dit Na-

thaniel, qui n'était pas tout à fait aussi lâche que son satellite.

Et, après avoir jeté un regard irrité et méprisant sur Brugg qui était tout étourdi par ce qui lui arrivait, il sortit d'un pas majestueux de la maison en laissant la porte toute grande ouverte derrière lui.

Lorsqu'ils eurent regagné l'auberge où ils avaient remisé leurs montures, les deux dignes représentants des *Nouvelles Lumières* s'assirent dans le parloir et se dédommagèrent en vidant de nombreux verres de grog du peu d'hospitalité qu'ils avaient trouvé sous le toit du frère Brugg. Mais comme les griefs dont ils avaient à se plaindre étaient nombreux et graves, naturellement les consolations devaient être proportionnées aux offenses, et comme ces consolations consistaient en punch au gin pris en quantité suffisante pour soulager leurs cœurs, leurs têtes s'en ressentirent, et quand, vers quatre heures de l'après-midi, ils payèrent leur dépense et sortirent pour remonter sur leurs bêtes, leurs pas étaient si incertains, qu'ils reconnurent d'un commun accord qu'il n'y avait pas en Angleterre de ville plus mal pavée que celle de Dartford.

Suivis des yeux par l'aubergiste, le garçon, et quelques habitués de l'auberge qui semblaient prendre un grand plaisir à les contempler, nos pieux voyageurs commencèrent leur voyage de retour; mais ils eurent encore à endurer les persécutions des enfants qui, remarquant l'état d'ébriété dans

lequel se trouvaient ces deux précieux vases d'élection, devinrent si bruyants et si agressifs dans les mauvais tours qu'ils leur jouèrent, que Sneaksby était tombé deux fois de son cheval et Paxwax trois fois de son âne, avant que les limites de la ville de Dartford n'eussent été dépassées. Enfin les gamins se décidèrent à renoncer à les suivre, et ils continuèrent leur route sans être plus longtemps exposés à ce genre de persécution.

Alors une épouvantable averse commença à tomber, et les deux chefs des *Nouvelles Lumières* furent bientôt mouillés jusqu'aux os. Vainement ils essayèrent de presser l'allure de leurs montures, cette fois le cheval se montra tout aussi entêté que l'âne, et, avant qu'ils eussent pu arriver en vue d'un abri, les deux voyageurs étaient complétement traversés. L'eau coulait des larges bords de leurs chapeaux comme de véritables gouttières, et jamais créatures humaines ne parurent et ne furent en effet plus complétement misérables. Enfin il arrivèrent à une taverne où ils résolurent de souper et de passer la nuit, et c'est avec douleur que nous sommes obligés de constater que Sneaksby et son ami Ichabod furent portés ivres morts dans leurs lits.

Le lendemain matin, ils se remirent en route. Le temps s'était éclairci, et les figures allongées par suite du violent mal de tête qu'ils éprouvaient et des remords qui troublaient leurs esprits, ils firent à midi leur entrée peu triomphale dans la métropole.

Ils se rendirent directement chez le loueur de chevaux qui leur avait fourni leurs montures et ils sentirent un véritable soulagement quand ils en furent débarrassés, et se hâtant de regagner Germyn Street, ils procédèrent à leur toilette et se mirent en état de paraître convenablement devant l'auguste synode composé par les anciens des *Nouvelles Lumières*, qui étaient assemblés dans le vestiaire de l'église de Salem.

Nous avons à peine besoin d'informer le lecteur qu'ils dénoncèrent, dans les termes les plus énergiques, la conduite inhospitalière du Révérend Joel Brugg, de Dartford. Mais en rendant compte de leur visite et de son insuccès, ni Sneaksby ni Paxwax ne jugèrent nécessaire de parler de l'état d'ivresse complète dans lequel ils s'étaient mis.

CHAPITRE VI

AFFLICTION

Dans la matinée qui suivit les aventures du bal masqué, Pauline s'éveilla dans une chambre à coucher magnifique. Le dais du lit et le haut des cadres des glaces étaient surmontés de couronnes ducales.

Pendant quelques moments elle resta en proie à un grand étonnement, lorsque ses regards se promenèrent sur les objets qui l'entouraient, mais presque immédiatement la confusion qui régnait dans son esprit cessa, et elle se rappela tout ce qui lui était arrivé dans la soirée précédente, où elle se trouvait, et comment elle y était venue. Alors le souvenir de la prétendue perfidie de Florimel se réveilla et absorba toutes ses autres pensées, et cachant son visage dans ses oreillers, elle donna un libre cours à sa douleur.

Les torrents de larmes qui jaillirent de ses yeux

la soulagèrent un peu, et elle venait d'essuyer les perles brillantes qui tremblaient au bord de ses longs cils et qui inondaient son visage, quand la porte de sa chambre s'ouvrit doucement et livra passage à la brillante Duchesse de Devonshire.

— Ma chère Pauline, — s'écria-t-elle en s'approchant du lit et en prenant la main de la jeune fille, — dites-moi ce qui vous est arrivé! Rien de fâcheux n'est survenu pour Octavie, j'espère...

— Rien, ma généreuse amie, ma noble bienfaitrice, — dit Pauline; — mais je vous dois les excuses les plus sincères pour m'être présentée cette nuit dans votre maison, en costume de bal masqué, et sans être attendue...

— Vous n'avez rien qui ressemble à des excuses à m'adresser, Pauline, — interrompit la Duchesse. — Tout ce que j'attends de vous, c'est une simple explication et à titre d'amie. Quelque chose de désagréable est survenu, j'en suis sûre, car vos yeux sont rouges d'avoir pleuré, et je suis bien persuadée d'avance que cette mascarade, ce déguisement que vous avez pris, n'ont pas leur explication dans une fantaisie de plaisir que vous avez voulu satisfaire.

— Votre supposition est parfaitement exacte, mon indulgente amie, — dit la jeune fille, comprimant avec peine une nouvelle explosion de son chagrin.

— Je vous connais trop bien, j'apprécie trop votre caractère, et j'ai une trop haute opinion de vous, Pauline, — dit la Duchesse, — pour m'imaginer un

seul moment que vous vous aventureriez seule dans un bal masqué sans les plus fortes et les plus graves raisons. Par conséquent, si vous n'êtes pas disposée à m'accorder votre confiance, vous ne perdrez rien de mon estime.

— Mais je n'ai nulle idée de vous refuser ma confiance, — s'écria Pauline; — vous avez été trop bonne pour moi, pour que je ne vous considère pas comme la meilleure amie que je possède au monde. Quand les circonstances me forcèrent à quitter la maison de mon père, vous m'avez accordé un asile; Votre Grâce a également accueilli ma malheureuse sœur. Ne croyez pas un seul instant que je puisse oublier tout ce que vous avez fait pour moi, que je puisse répondre par l'ingratitude aux nombreux bienfaits que j'ai reçus.

— Je sais que vous êtes bonne, aimable, et sincère, ma douce amie, — dit la Duchesse, — et c'est pourquoi vous m'avez inspiré une chaleureuse affection. Dites-moi si je puis vous être utile à quelque chose, et vous pouvez compter sur mon zèle et sur mon empressement à vous servir.

— Laissez-moi d'abord vous ouvrir mon cœur, — répondit Pauline, — et puis j'aurai peut-être une faveur à solliciter de Votre Grâce.

Après avoir dit ces paroles, la jeune fille attira à elle une des pièces de son costume de la veille, et du corsage elle retira une lettre qu'elle tendit à la Duchesse de Devonshire.

Voici quel était le contenu de ce billet : —

« Lord Florimel vous est infidèle. Pendant qu'il affecte une « réforme complète dans sa conduite, sa vie privée est aussi dis- « solue que jamais; mais ses iutrigues sont conduites avec plus « de circonspection. Demain soir il doit se rendre à un bal « masqué, au Théâtre de Covent Garden; son déguisement doit « consister en un domino bleu bordé d'une passementerie parti- « culière, formant une étoile à la partie supérieure du capuchon. « Le motif qui l'attire à ce bal est une nouvelle intrigue, et vous « pourrez vous convaincre du fait par vos propres yeux. La « personne qui écrit cette lettre n'est animée que du désir sincère « d'empêcher que tant de vertu, qu'une si généreuse confiance, « que tant d'amabilité et de candeur soient sacrifiées à une aussi « profonde hypocrisie, à tant de mensonge et de perfidie; car « telles sont les vertus qui vous parent et tels sont les vices qui « caractérisent Lord Florimel.

« Sachant parfaitement que vous êtes assez étrangère à tout ce « qui touche à la vie dissipée de Londres, pour ignorer jusqu'au « moyen de vous procurer le costume qui vous est nécessaire « pour arriver au but que cette lettre vous indique, la personne « qui écrit ces lignes a fait les arrangements avec un costumier « de Londres, dont la carte est ci-incluse ; la maîtresse de l'éta- « blissement aura une chambre toute préparée pour que vous « puissiez procéder paisiblement à votre toilette; de là vous pour- « rez vous rendre, dans une voiture de louage, au théâtre, qui « est à peu de distance du magasin.

« Un mot encore : la personne qui vous transmet cet avis vous « recommande très-sérieusement de ne pas adresser un mot de « reproches à Lord Florimel dans l'intérieur du théâtre. Il vous « est même défendu de l'accoster, de crainte qu'il ne vienne à « vous reconnaître. Sachez contenir vos sentiments et prenez le « temps de réfléchir à loisir sur le parti que vous devrez adopter « par la suite. »

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez eu la confirmation des soupçons qui vous étaient

inspirés par cette lettre anonyme, — dit la Duchesse de Devonshire avec une profonde sympathie, quand elle eut achevé la lecture du billet qui lui avait été remis par Pauline. — Hélas! ma chère amie, les larmes que vos yeux ont versées me prouvent que l'avis qui vous était donné n'était que trop exact.

— Trop exact, oh! oui, trop exact, — murmura Pauline, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux, inondèrent ses joues, et vinrent retomber sur sa poitrine, pendant qu'assise dans son lit, ses regards restaient fixés sur Georgiana. — Cette lettre qui, comme vous le voyez, porte la date d'avant-hier, et qui m'était adressée à votre villa près d'Aylesbury, m'est parvenue hier matin, et confiant ma sœur aux soins de la garde, je suis venue à Londres. Au magasin indiqué dans la lettre, j'ai acheté ce costume, et, l'ayant revêtu, je me suis rendue au théâtre. Le masque qui portait ce domino bleu bordé d'une passementerie particulière, était déjà arrivé; mais dans le premier moment, il me sembla trop grand pour que ce fût Gabriel. Néanmoins, après un peu d'hésitation, je réunis assez de courage pour l'aborder, et sans tenir compte des injonctions formelles de la lettre anonyme, je lui demandai qui il était. Alors, croyant sans doute que j'étais la belle qu'il s'attendait à rencontrer, il me déclara immédiatement qu'il était Lord Florimel; oui, et cela dans des termes qui ne pouvaient me laisser aucun doute sur sa perfidie.

Pauline s'arrêta court, presque suffoquée par ses sanglots, et la Duchesse, la pressant dans ses bras, chercha à calmer sa douleur.

— Oh! ma chère, ma bien chère amie, — s'écria Pauline avec un accent plus douloureux encore, — ne vous étonnez pas si mon cœur est prêt à se briser sous l'effort d'un malheur trop grand pour qu'il puisse le contenir; car j'ai aimé votre perfide cousin... oh! je l'ai aimé comme jamais femme n'a aimé avant moi... Et quand ses lèvres ont murmuré son nom à mon oreille, la nuit dernière, et m'ont confirmé le terrible soupçon qui me torturait l'âme, il m'a semblé que les trompettes du jugement dernier retentissaient dans mon cerveau! Sans bornes était mon affection; les tendres sentiments qui inondaient mon âme étaient alimentés par une source d'amour éternel. Comprenez alors combien a été terrible l'angoisse de la réaction sur un amour comme le mien, et ce que j'ai dû souffrir. Oh! si je n'étais pas soutenue par un sentiment d'orgueil, ou plutôt par une fière indignation, je pourrais me laisser accabler par un coup aussi cruel, aussi peu mérité, et aussi inattendu.

Pendant que Pauline prononçait ces dernières paroles, son visage, si pâle un moment auparavant, devint tout à coup écarlate, et les larmes qui, comme des perles, tombaient de ses yeux et coulaient sur ses joues, brillèrent comme des gouttes de rosée sur une grenade.

— Si Gabriel était resté fidèle à ses serments, aux promesses dont il avait été si prodigue, — continua-t-elle d'une voix plus basse et plus profondément émue, — ma destinée eût été trop heureuse pour que des paroles humaines pussent en donner l'idée. Mais hélas ! — s'écria-t-elle en s'abandonnant à toute son affliction et en comprimant sa poitrine avec ses mains, — hélas ! ce rêve de félicité est détruit aujourd'hui... C'est une vision qui a fui pour ne plus revenir !

— Oh ! ne vous laissez pas ainsi aller au découragement, ma chère Pauline, — dit la généreuse Georgiana. — Permettez-moi de rétablir la paix entre vous...

— Non, ma chère amie, cela est impossible, — interrompit la jeune fille, dont la voix reprit à l'instant toute sa fermeté accoutumée. — Les liens qui unissaient nos cœurs sont brisés pour toujours, et rien ne peut me rendre la confiance que j'avais en Gabriel. Je ne l'aimais ni pour sa fortune, ni pour son titre... je l'aimais pour lui-même, et après ce qui s'est passé cette nuit, tout est fini entre nous. Mais je n'ai pas encore expliqué à Votre Grâce la suite de mes aventures, et comment j'ai été amenée à venir chercher un asile dans sa demeure. En quittant le théâtre, je me rappelai que je n'avais pas prévenu la costumière que je reviendrais rapporter le costume qu'elle m'avait fourni et reprendre mes vêtements, et je songeai qu'il était alors trop tard

pour me présenter à son magasin. En conséquence, je montai dans une voiture de louage, et je donnai l'ordre au cocher de me conduire dans un hôtel respectable. Mais j'étais déjà l'objet d'une infâme conspiration tramée par le royal débauché qui avait causé la perte de ma sœur, — ajouta Pauline avec une extrême amertume.

— Quoi ! le Prince a osé vous persécuter? — s'écria la Duchesse de Devonshire, qui, malgré la légèreté de sa conduite et le relâchement de ses mœurs, fut choquée par l'idée que les paroles de Pauline avaient éveillée dans son esprit.

— Oui, Son Altesse Royale a osé me prendre pour objet de ses tendres persécutions, — s'écria la jeune fille avec le même ton d'amertume. — Et par suite du piége qu'il avait tendu sous mes pas, je fus conduite dans l'infâme établissement de Madame Brace, la marchande de modes, au lieu d'être menée dans un hôtel respectable.

— Oh ! voilà qui est réellement trop mal ! — s'écria Georgina avec une sincère indignation. — Il aurait dû se rappeler que vous étiez la sœur d'une pauvre fille déjà trop cruellement affligée à cause de lui !

— Le futur souverain de l'Angleterre ne connaît ni la générosité, ni le remords, — dit Pauline avec énergie. — Et en dépit de mes représentations, de mes reproches, de mes supplications, il aurait consommé ma perte, oh ! mon Dieu ! il m'aurait désho-

norée, — s'écria-t-elle en frissonnant au souvenir du danger qu'elle avait couru, — si mes cris n'avaient amené du secours. Je me suis échappée de ses bras, je me suis sauvée de la maison, et montant dans une voiture que le hasard me fit rencontrer dans le Square, j'ai donné l'ordre au cocher de me conduire dans une maison où je savais que l'amitié m'accorderait un sûr asile, et cette maison est l'hôtel de Devonshire.

— Où vous serez toujours la bienvenue, Pauline, — s'écria la Duchesse avec la plus tendre compassion. — Je regrette de n'avoir pas été chez moi quand vous êtes arrivée hier soir, car peut-être mes consolations auraient pu vous être de quelque secours. En rentrant de chez Lady Dewhurst, où Sa Grâce et moi nous avions passé la soirée, j'ai été fort étonnée d'apprendre votre arrivée. Je me suis empressée de monter pour m'assurer si rien de fâcheux n'était arrivé, mais vous dormiez si profondément...

— Ah ! ma chère amie, j'étais épuisée d'esprit et de corps, — s'écria Pauline, dont les larmes recommencèrent à couler, — et j'ai dormi profondément, cela est vrai ; mais mon sommeil a été visité par de bien hideux rêves. Néanmoins, je veux m'efforcer de lutter contre un chagrin qui me parait presque intolérable, et sous le poids duquel toute mon énergie mentale et physique semble prête à succomber.

— Et vous ne voulez pas me permettre d'agir

comme messagère de paix entre vous et mon infidèle cousin? — dit la belle Georgiana d'un ton qui exprimait la joie qu'elle éprouverait à entreprendre cette œuvre de pacification.

— Non, jamais! — répliqua Pauline résolument. — Je remercie mille et mille fois Votre Grâce de la généreuse intervention dont elle me fait l'offre; mais quoique je ne cesserai jamais d'aimer Lord Florimel, cependant je ne veux pas exposer la paix de mon esprit à une perte certaine en devenant la femme d'un homme qui s'engage si légèrement, et qui oublie ses serments avec autant de facilité. Votre Grâce mettra le comble à ses bontés en ne me pressant pas davantage sur ce point. Et maintenant, comme j'ai le désir de me mettre en garde contre la possibilité de recevoir les lettres ou les visites de Lord Florimel; comme je veux chercher dans la retraite un abri contre les persécutions que le Prince de Galles pourrait vouloir diriger contre moi, j'ai le dessein de me retirer, avec ma malheureuse sœur, dans quelque endroit écarté et tranquille où je puisse me consacrer à guérir son esprit malade et à lui donner mes consolations, quand le retour de son intelligence les rendra nécessaires.

— Et de quelle manière, ma chère Pauline, — demanda la Duchesse, — puis-je aider à la réalisation de vos projets?

— En ajoutant un secours pécuniaire à la généreuse assistance que vous m'avez déjà prêtée, —

répondit-elle. — Je ne veux pas m'adresser à mon père, mais je n'hésite pas à solliciter de vous cette faveur, à cause de la confiance que m'inspire votre amitié...

— Assez, ma chère Pauline, — interrompit la Duchesse. — Si vous n'aviez pas agi sous l'impulsion de cette affectueuse confiance, j'en aurais été profondément affligée. Et maintenant, où voulez-vous fixer votre résidence?

— Avant que mon père allât s'établir dans Cavendish Square, — répondit Pauline, — nous habitions une petite maison, près d'Edgeware Road, sur une petite terrasse, qu'on appelle les Villas du Paradis. Plus de dix-huit mois se sont passés depuis l'époque où nous demeurions là, et un secret et inexplicable sentiment me pousse vers cette demeure si heureuse autrefois. Le Prince et Florimel savent tous deux que nous avons habité là, mais ils n'auront pas l'idée que nous puissions y être retournées. J'ai donc l'intention de me rendre en cet endroit et de m'assurer si la maison que nous avons occupée ne serait pas à louer.

— Il est véritablement inutile que vous preniez cette peine vous-même, ma chère Pauline, — s'écria Georgiana. — Il faut vous reposer quelques heures encore, car vous devez être horriblement fatiguée de corps et d'esprit. Je vais vous faire apporter votre déjeuner dans quelques minutes, et à midi vous m'accompagnerez en voiture, vous viendrez voir ce

que j'aurai fait dans l'intervalle, et puis vous vous hâterez de vous rendre à Aylesbury pour chercher Octavie.

Ceci dit, l'aimable Duchesse embrassa Pauline sur les deux joues avec une affection de sœur, et s'empressa de sortir pour échapper à l'expression de la reconnaissance que la jeune fille, les joues inondées de larmes et la voix brisée par son émotion, commençait déjà à traduire en paroles.

Au bout d'un quart d'heure environ, une servante apportait sur un plateau d'argent les éléments d'un excellent déjeuner, mais la pauvre Pauline n'était guère en disposition d'y faire honneur. Après avoir bu une tasse de chocolat, elle demanda ce qui lui était nécessaire pour écrire, et elle exprima le désir qu'un messager fût envoyé chez la costumière avec ordre de rapporter les vêtements qu'elle y avait laissés la veille au soir. Lorsque les désirs qu'elle avait exprimés eurent été satisfaits, Pauline se leva, procéda à sa toilette, et s'assit près d'une table pour écrire quelques lignes à Lord Florimel.

Alors elle réfléchit, elle réfléchit sérieusement et douloureusement sur les termes dans lesquels elle devait formuler cette lettre; les paroles que lui avait dites la bohémienne lui revinrent à la mémoire; elle se les répéta textuellement à elle-même : —

« Quand la dignité d'une femme vertueuse est offensée par un perfide amant, elle ne doit pas écrire une longue lettre pleine de plaintes et de reproches,

mais elle doit, en peu de mots, ordonner à l'infidèle de ne plus rechercher sa présence, et lui laisser le soin de peser les motifs qui ont dicté cette décision aussi digne qu'impérieuse. »

Et sa pensée, suivant cet ordre d'idées, elle rédigea une lettre dans cet esprit, mais dont nous ne ferons que plus tard connaître les termes précis.

Après avoir glissé dans le corsage de sa robe la lettre qu'elle venait d'écrire, et qu'elle comptait mettre à la poste quand elle serait installée dans sa nouvelle demeure, Pauline attendit avec impatience le retour de la Duchesse. Fidèle à sa promesse, la belle et généreuse Georgiana revint auprès de sa jeune amie à l'heure qu'elle avait indiquée, toute prête à monter dans la voiture qui les attendait, et elles partirent à l'instant.

Lorsqu'elle fut montée dans son équipage, la Duchesse ordonna au cocher de se rendre aux Villas du Paradis. Puis, lorsque la voiture commença à se mettre en mouvement, elle se tourna vers Pauline et lui dit avec un sourire malin : —

— Les trois heures qui se sont écoulées depuis que je vous ai quittée n'ont pas été perdues, ainsi que vous allez le voir tout à l'heure. Sa Grâce, à laquelle j'ai communiqué mes intentions à votre égard, a immédiatement chargé son intendant de s'occuper de l'affaire, et selon toutes les probabilités, les choses sont déjà fort avancées.

Pauline ne put exprimer sa reconnaissance que

par ses larmes, car elle était trop profondément émue pour pouvoir parler. La Duchesse continua la conversation sur le ton le plus affectueux, et bientôt la voiture s'arrêta devant les Villas du Paradis. De la portière, Pauline put jeter un coup d'œil sur cette maison où elle avait passé tant de jours heureux, sur cette maison où elle avait vu pour la première fois Lord Florimel, sur cette maison où le Prince de Galles, sous le nom de M. Harley, avait glissé ses paroles insidieuses dans l'oreille de sa sœur. Sa vue éveilla dans l'esprit de la jeune fille un monde de souvenirs heureux et tristes; néanmoins, ce ne fut pas sans un certain charme qu'elle accueillit l'idée de rentrer dans cette demeure dont les moindres détails étaient restés si profondément gravés dans sa mémoire.

En descendant de voiture, la Duchesse et Pauline entrèrent immédiatement dans la maison, dont la porte était toute grande ouverte, et dans le salon sur le devant elles trouvèrent deux hommes d'aspect respectable, qui saluèrent Georgiana avec le plus grand respect. L'un d'eux était l'intendant du Duc de Devonshire, l'autre son avoué, et c'est comme tels qu'ils furent présentés à Pauline.

Mais avant qu'on ait eu le temps d'aborder les questions d'affaires, un chariot chargé de meubles s'arrêta devant la maison, et Pauline, comprenant à l'instant tout le zèle déployé par la Duchesse pour lui être agréable, se jeta dans ses bras et versa sur

le sein de cette généreuse amie d'abondantes larmes. L'intendant et l'avoué furent très-émus par cette scène pathétique, et quand la première explosion de ses sentiments se fut un peu calmée, Pauline se trouva en état de prêter son attention aux hommes d'affaires.

En termes concis, l'intendant informa Pauline qu'aussitôt après avoir reçu les instructions du Duc, vers neuf heures du matin, il s'était assuré du nom et de l'adresse du propriétaire de la maison en question, et qu'ayant été assez heureux pour le trouver chez lui, un projet de transaction avait été promptement arrêté entre eux. En résumé, la maison avait été achetée au nom de Mademoiselle Pauline Clarendon, et l'avoué du Duc avait été appelé pour rédiger un acte provisoire transportant la propriété à la jeune fille, jusqu'au moment où les formalités légales pourraient être remplies et l'acte définitif passé. Pendant que l'intendant veillait à l'exécution des instructions du Duc, le tapissier de Sa Grâce avait été prévenu, et c'est cet avis qui avait eu pour résultat l'arrivée du chariot de meubles accompagné des hommes nécessaires pour poser les tapis et tout mettre en ordre dans la maison avec cette célérité si facile à obtenir quand on n'épargne ni les bras ni l'argent.

Ce serait en vain que nous chercherions à décrire la joie et la reconnaissance de Pauline en recevant toutes ces preuves de la généreuse amitié de la

Duchesse de Devonshire ; qu'il nous suffise de dire que, si les mots lui manquèrent pour exprimer ses sentiments, ses regards y suppléèrent grandement. Et la noble dame, la généreuse bienfaitrice, quelles furent ses émotions? Oh! jamais elle n'avait mieux apprécié les avantages de la fortune comme moyen de faire le bien, et bien des faiblesses, bien des erreurs, bien des fautes furent rachetées par la générosité avec laquelle elle venait ainsi au secours d'une pauvre jeune fille persécutée et sans protection!

Au retour à l'hôtel de Devonshire, Pauline partagea la collation préparée pour sa généreuse amie, et pendant ce temps, l'ordre ayant été donné d'atteler la voiture de voyage du Duc, la jeune fille prit congé de la Duchesse et partit pour la villa près d'Aylesbury. Là ses préparatifs de départ furent bientôt terminés, et Octavie, dont la folie avait depuis quelque temps pris un caractère très-inoffensif, et quelque peu enfantin, se réjouit à l'idée d'aller faire une promenade en voiture. La garde qui avait donné ses soins à Octavie, accompagna les deux sœurs à leur nouvelle, ou plutôt à leur ancienne demeure, et il était environ onze heures du soir quand la voiture de voyage s'arrêta devant les Villas du Paradis.

Pauline avait quelque appréhension de l'effet que sa rentrée dans cette maison, qui lui était si bien connue, pourrait faire sur sa sœur, et plus d'une fois, pendant le trajet d'Aylesbury à Londres, elle

avait regretté la résolution qu'elle avait prise de venir se fixer dans ce lieu où Octavie avait vu le Prince pour la première fois. Mais l'événement prouva que ses alarmes étaient dénuées de fondement, car en entrant dans son ancienne habitation, Octavie parut la reconnaître, malgré les changements que lui faisait subir le riche et élégant mobilier qui la garnissait, et se jetant dans les bras de sa sœur, elle versa des torrents de larmes.

A partir de ce moment, une amélioration graduelle et sensible se manifesta dans l'état mental d'Octavie.

CHAPITRE VII

LA CLIENTE

Le lecteur voudra bien remarquer que c'est le lendemain du bal masqué au Théâtre de Covent Garden, que Sneaksby et Paxwax accomplirent leur voyage, et que c'est le surlendemain qu'arrivèrent les incidents que nous avons rapportés dans le précédent chapitre. Le même jour, vers midi, une jeune femme d'une mise convenable, quoique simple, et enveloppée dans un manteau, descendit d'une voiture de louage à l'entrée des bâtiments de Featherstone, dans Holborn.

Ayant pénétré dans ce lieu, elle examina les plaques de cuivre garnissant les portes, jusqu'au moment où le nom de Rigden vint frapper ses regards, et entrant dans l'étude, elle demanda si elle pouvait voir l'avoué en personne. La réponse qu'elle reçut

fut affirmative, et on lui demanda son nom ; mais elle refusa de le donner, en disant que M. Rigden ne la connaissait pas, mais que l'affaire dont elle voulait l'entretenir était d'une considérable importance. Finalement, un des clercs ayant été en conférer avec son patron, introduisit la jeune femme dans le cabinet de l'avoué.

— Veuillez vous asseoir, — dit Rigden en jetant un regard inquisiteur sur la personne qui venait lui faire visite, comme pour deviner le motif qui l'amenait avant même qu'elle ne l'eût expliqué.

Il vit devant lui une très-jolie femme, presque une toute jeune fille, dont la physionomie portait l'empreinte d'une grande décision et d'une fermeté peu commune.

Pour répondre à son invitation, elle prit une chaise, et fixant ses regards sur Rigden, elle l'examina à son tour, comme pour voir si elle pouvait avoir confiance en lui. Quelque rapide, quelque furtif qu'ait été ce regard, il n'avait pas échappé à Rigden, et en homme pratique, il en avait parfaitement compris toute la signification. S'imaginant donc que le mystère dont s'entourait sa visiteuse, et l'examen attentif auquel elle l'avait soumis, annonçaient une affaire d'une importance plus qu'ordinaire, il l'engagea à aborder immédiatement les explications qu'elle avait à lui donner.

— Puis-je être certaine, Monsieur, — dit la jeune femme, — que si la conversation que nous allons

avoir ensemble restait sans résultat, l'objet de notre entretien demeurerait secret?

— A moins que vous ne me révéliez un crime sur lequel la loi me commanderait d'appeler le châtiment de la justice, — répondit le prudent avoué, — je considérerai l'objet de votre visite comme purement confidentiel.

La jeune fille ne parut pas complétement satisfaite de cette réponse, et elle réfléchit profondément pendant plus d'une minute, pendant laquelle Rigden prit fort tranquillement une prise de tabac, avec tout le calme de l'indifférence.

— Si vous vous sentiez gravement intéressé par les droits ou les prétentions d'un certain client, — dit-elle enfin, — n'accueilleriez-vous pas avec reconnaissance quelqu'un qui pourrait vous aider à défendre victorieusement les intérêts de ce client?

— Assurément! — répondit l'homme de loi, puis il ajouta d'un ton mesuré et significatif : — Je saurais aussi comment récompenser généreusement la personne qui me prêterait un tel secours.

— Mais si ce secours était d'une nature quelque peu équivoque? — dit la jeune femme.

— Il y a beaucoup de choses qui, dans les affaires ordinaires de la vie, méritent le nom de stratagèmes, de procédés indélicats, de pratiques déloyales, mais qui deviennent légitimes dans le cours d'une procédure en matière légale.

Après avoir formulé cette réponse, qui, quoique

prudente, était cependant encourageante, l'avoué prit une seconde prise de tabac.

— La production ou la suppression d'une pièce, dans le cours d'un procès, a souvent une très grande importance, je crois? — dit la jeune femme, dont la confiance avait évidemment augmenté, mais qui continuait à sonder le terrain avec le plus grand soin.

— Comme de raison, — s'écria Rigden, — et c'est l'affaire de l'homme de loi de savoir profiter des avantages que le hasard des circonstances jette sur sa route. Ce n'est pas à lui à se montrer plus difficile qu'il ne convient sur la source d'où lui viennent ces avantages.

La jeune fille réfléchit encore pendant quelques instants, et Rigden en profita pour régaler ses narines d'une nouvelle prise.

— Supposons, Monsieur, — reprit l'étrange visiteuse, — que vous portez de l'intérêt à un client dont la cause dépend de la production de certaines pièces par sa partie adverse. Et supposez que quelqu'un a le pouvoir de rendre cette production de pièces impossible pour son adversaire. Seriez-vous disposé à vous entendre avec ce quelqu'un?

— J'en suis encore à apprendre, — dit Rigden, — qu'il y ait crime ou déshonneur, ou même indélicatesse pour un avoué, à gagner à prix d'argent un témoin hostile, ou à empêcher son témoignage de se produire, si la chose est possible. Au contraire, cela



se fait tous les jours, et cela rentre dans les moyens légitimes de défense en justice. Bien plus, si certains papiers, constituant par eux-mêmes un important témoignage, pouvaient être achetés, soit pour être produits, soit pour être supprimés, je ne pense pas que l'attorney général, agissant au nom du Roi, hésiterait un instant à entamer une semblable transaction. Et ce que l'attorney général ferait sans contredit, un humble personnage comme moi peut bien le faire sans avoir à en rougir.

— Alors, pour parler clairement, — dit la jeune fille en fixant son regard pénétrant sur l'homme de loi, — vous êtes disposé à entrer dans une transaction parfaitement sûre et sans danger, qui mettrait indubitablement une forte somme dans votre poche?

— Et dans la vôtre aussi, n'est-ce pas? — fit observer Rigden, en permettant à un sourire de dérider sa mine habituellemet froide et sévère.

— Non, Monsieur, pas un denier! — s'écria la jeune femme avec une énergie passionnée.

— Quoi, rien? — demanda l'avoué avec étonnement. — Et pourquoi?

— Parce que les motifs qui me guident ne sont pas intéressés, Monsieur, — répondit-elle immédiatement. — Sur ce point, je me refuse à donner une explication quelconque.

— Alors si vos motifs ne sont pas intéressés, c'est une raison pour avoir encore plus grande confiance

en vous, — dit l'homme de loi pour l'engager à continuer. — Allons, nous sommes seuls, dans un lieu où nous n'avons pas à craindre les oreilles indiscrètes, et vous avez déjà sondé le terrain avec une prudence suffisante. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

— Oui, — lui répondit-elle, — et je n'hésiterai pas plus longtemps à expliquer l'objet de ma présence ici. Vous avez un client, Monsieur, qui croit avoir des droits au titre et à la fortune dont jouit en ce moment Lord Florimel?

— C'est parfaitement exact, — dit l'avoué; — mais comment avez-vous été instruite de ce fait?

— C'est mon affaire, — répondit laconiquement la jeune femme. — Il est vrai, alors, que vous avez le client dont je parle, et vous avez sans aucun doute le plus vif désir de le mettre en possession de tout ce qu'il réclame?

— C'est le but le plus cher de tout avoué qui jouit de la confiance de son client, — répondit Rigden en prenant une prise de tabac.

— Une affaire d'une semblable importance serait non-seulement lucrative, mais fort avantageuse au point de vue de votre réputation professionnelle, n'est-ce pas? — continua la jeune fille.

— Je n'essayerai pas de nier la vérité de ce que vous avancez, — dit l'homme de loi, émerveillé par un si haut degré de perspicacité chez une si jeune fille, et par la netteté avec laquelle elle avait for-



mulé les pensées qui venaient, au moment même, de traverser son propre esprit.

— Mais pour assurer le triomphe de votre client, — continua-t-elle, — il faut que Lord Florimel soit dans l'impossibilité de produire certains documents.

— C'est l'exacte vérité, — répondit Rigden, plus intéressé que jamais à la conversation.

— Et si quelqu'un remettait ces pièces entre vos mains, — dit la jeune fille à voix basse et d'un ton mesuré, — les renverriez-vous à Lord Florimel avec une lettre l'informant de la façon dont elles sont arrivées en votre possession? En un mot, quel usage en feriez-vous?

Rigden prit une prise et regarda fixement la jeune fille pour lire sur sa physionomie tout ce qui se passait dans son esprit; puis, satisfait de l'examen auquel il venait de se livrer, et devant lequel son regard n'avait pas faibli, il dit d'un ton aussi grave et aussi solennel que celui qu'elle avait pris pour lui poser sa question :

— Si j'avais ces pièces entre mes mains, je les garderais.

— Et si on les plaçait devant vous, reconnaîtriez-vous d'un seul coup d'œil si se sont, oui ou non, les pièces dont vous avez besoin?

— Un seul coup d'œil me suffirait, — répondit-il immédiatement.

— Eh bien! ces actes sont-ils ceux qui sont nécessaires à votre client?

Et se levant de sa chaise, elle tira de dessous son manteau une liasse de parchemins et d'autres actes roulés ensemble et attachés avec un fil rouge.

Rigden, oubliant sa froideur et sa réserve habituelles, étendit avidement les mains pour s'emparer des papiers, mais la jeune femme, par un geste impérieux, lui fit comprendre qu'il devait renoncer à ce dessein. Puis, dénouant la liasse de papiers, elle lui permit de lire les premières lignes de l'acte principal, en disant : —

— Si ce ne sont pas les actes dont vous avez besoin, je n'ai pas de raison pour vous les laisser.

— Mais ce sont eux... ce sont eux !... — s'écria Rigden transporté de joie, car la pensée d'un procès qui allait augmenter sa fortune et sa réputation venait, avec d'autres considérations encore, réjouir son imagination.

— Et vous ferez usage de ces pièces pour soutenir les prétentions de votre client et pour ruiner Lord Florimel ? — dit la jeune fille, qui était devenue pâle et livide sous l'action des mauvaises passions qui la dominaient, de telle sorte que l'habile avoué n'eut pas de peine à deviner les sentiments qui la faisaient agir.

— Quelle garantie pouvez-vous me donner que la transaction sur le point d'intervenir entre nous restera éternellement secrète ? — demanda l'homme de loi. — Rappelez-vous que vous êtes complétement une étrangère pour moi. Vous ne m'avez dit ni qui

vous êtes, ni d'où vous venez, et vous pouvez avoir pris la résolution que vous mettez à exéoution en ce moment dans une heure de dépit...

— Oh! je puis vous donner la meilleure garantie qu'une créature humaine puisse offrir, — s'écria la jeune fille en se redressant dans l'exaltation de sa colère et de son triomphe, tandis que son visage s'animait et que ses yeux reflétaient tous les feux de l'enfer qui étaient allumés dans son sein. — Et cette garantie, — ajouta-t-elle du ton d'une pythonisse qui rend un oracle terrible, — c'est l'éternelle, l'immortelle, l'implacable vengeance d'une femme outragée! Maintenant, Monsieur, vous savez mon secret, vous connaissez les motifs qui me font agir, l'histoire de ma honte vous est connue! Il n'entrait pas dans mes intentions de vous révéler tout cela, mais vous m'avez demandé une garantie, et je vous l'ai donnée! Car aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous... aussi vrai qu'au dessous de nous s'étend l'empire de Satan, ma vengeance durera jusqu'à ce que la mort, de sa main glacée, vienne clore la bouche qui vous parle, jusqu'au moment où ce cœur, que soutient l'espoir de voir le misérable qui m'a offensée humilié et le front dans la poussière, cesse de battre, jusqu'au moment où je descendrai, froide et muette, dans la tombe! Pensez-vous que je puisse vouloir vous trahir? Pensez-vous que je veuille me trahir moi-même?

— Non. il ne este plus un doute dans mon es-

prit, maintenant que vous m'avez parlé aussi franchement, — dit Rigden. — J'accepte la garantie que vous m'offrez, et je promets de faire bon usage des documents que vous me remettez, — ajouta-t-il d'un ton significatif. — Mais ne consentirez-vous pas à accepter une récompense?

— Non, pas un denier, — s'écria fièrement la jeune fille. — Ne pouvez-vous mieux comprendre les sentiments d'une femme après tout ce que je viens de vous dire? Mais il est inutile de perdre du temps à discuter ce point. Bien peu d'hommes sont capables d'apprécier les vertus, l'amour, et le dévouement dont une femme est susceptible, et encore bien moins de comprendre l'esprit de vengeance qui l'anime quand elle est outragée! Adieu, Monsieur!

Sur ces mots, l'étrange visiteuse se retira, laissant Rigden aussi étonné par ce qu'il y avait d'étrange dans son caractère, que satisfait de l'objet et du résultat de son entrevue avec elle.

CHAPITRE VIII

MENDICITÉ

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis que Madame Melmoth et ses enfants avaient été jetés sur le pavé pour y mendier leur pain.

C'est dans Withehall qu'ils s'étaient d'abord arrêtés, et pendant des heures pas un penny ne leur avait été donné par les passants, pas une main ne s'était tendue pour les secourir.

Si un équipage s'arrêtait près du lieu où s'était placée la pauvre famille, et si l'aîné des enfants, pieds nūs, presque nu, les yeux pleins de larmes et les joues creuses, s'avançait vers la portière, la voix dure d'un laquais, portant avec ostentation la livrée de la servitude, le renvoyait tout intimidé près de sa mère, et les belles dames assises dans la voiture se communiquaient entre elles cette réflexion, qu'il

était bien désagréable que les rues fussent ainsi infectées de mendiants !

Et pourtant une petite pièce de six pence, tombant de la bourse de ces élégantes dames, eût été reçue avec bien de la reconnaissance !

Les ombres du soir commençaient à tomber sur la ville, quand une pauvre servante, à la recherche d'une place, prit compassion de cette misérable famille, et après avoir adressé quelques questions à la mère, lui mit un shilling dans la main. Madame Melmoth eut le temps de voir qu'il ne restait qu'un autre shilling dans la bourse de cette charitable créature, et elle éprouva du regret à accepter une aussi généreuse aumône d'une personne ainsi à la veille de se trouver elle-même dans le besoin ; mais la jeune servante s'éloigna vivement les larmes aux yeux, et Madame Melmoth se trouva en position de donner un morceau de pain à ses enfants et de leur procurer un asile pour la nuit.

Mais où passer la nuit? dans un de ces affreux bouges dont la clientèle se recrute parmi les voleurs, les vagabonds, les mendiants, et ceux qui, malgré leur honnêteté, sont obligés par la misère à y chercher un refuge ! Forcée de grossir ce troupeau, composé de ce qu'il y a de plus vil parmi les plus vils, de plus dégradé parmi les êtres mis au ban de la société, Madame Melmoth réunit ses enfants dans le coin d'une chambre remplie d'un air pestilentiel, et quand les pauvres petits se furent endormis par

suite de leur épuisement, elle ne put distraire sa pensée du sombre et effrayant avenir qui l'attendait.

En effet, qu'allait-elle devenir, elle et ses enfants? même en admettant qu'ils continuassent à mendier et à vivre d'aumônes, en admettant que cette horrible profession leur fournît de quoi ne pas mourir de faim, quel avenir pour le pauvre enfant qu'elle portait dans ses bras et pour ceux qui se pressaient autour d'elle! La mendicité, comme profession, n'est-elle pas une tache, n'est-elle pas l'apprentissage qui conduit à devenir voleurs? Et comment pouvait-elle espérer que ses pauvres enfants sortissent vainqueurs de cette terrible épreuve?

Son angoisse fut sans bornes lorsque toutes ces pensées se présentèrent à son esprit, et elle pleura en silence sur ses pauvres enfants endormis; mais grand Dieu! quelles étaient amères, les larmes qu'elle versait par torrents! On parle des douleurs de la torture, de la question ordinaire et extraordinaire; on parle de l'angoisse du malade au moment de subir une opération douloureuse; on parle des tourments du criminel au moment où le bourreau passe la corde fatale autour de son cou; on parle des horribles réflexions qui traversent le cerveau d'un homme qui se noie. Eh bien, tout cela n'était que les joies enviables du Paradis, comparé à l'écrasante douleur que souffrait cette pauvre femme en évoquant cet horrible avenir.

Toute la nuit se passa au milieu de cette épouvan-

table obsession, et le lendemain matin elle redescendit dans la rue, en tenant son dernier enfant dans ses bras, tandis que les autres se cramponnaient à la misérable robe qui la couvrait.

Une vieille dame, suivie par un beau domestique en brillante livrée, vint alors à passer dans Withehall. Le laquais portait dans ses bras un affreux bichon, trop dorloté pour qu'on souffrît qu'il prît la peine de marcher; la vieille dame aurait mieux aimé apprendre qu'un tremblement de terre avait englouti une ville entière et causé la mort de cent mille créatures humaines, que la nouvelle du moindre accident arrivé à son chien favori, prêt à crever d'obésité. C'était avec une imposante majesté que le domestique marchait derrière sa maîtresse, car lui aussi était fort replet, et il y avait dans l'air d'importance qu'il se donnait quelque chose qui semblait dire qu'il était pour sa maîtresse plus qu'un simple domestique. Juste au moment où passait la pauvre famille, il tira un biscuit de sa poche et il l'approcha de la gueule du chien, de manière à ce qu'il n'eût à mouvoir que les mâchoires, et la vieille dame, jetant un coup d'œil en arrière, approuva du regard les soins du domestique pour son chien bien-aimé. Mais quels regards d'envie les pauvres enfants affamés jetèrent sur chaque bouchée que le chien mangeait avec tant d'indifférence! Alors Madame Melmoth s'avança timidement avec son pauvre enfant malade dans ses bras, et supplia la dame de lui

donner quelques pence pour l'amour de Dieu! Mais la vieille dame se recula avec dégoût, en criant vivement au domestique de passer vite, de peur que le chien n'attrapât de la vermine au contact de ces sales mendiants!

Telles furent les expressions dont se servit la dame, et pourtant la pauvre femme et ses malheureux enfants étaient aussi propres que leur pauvreté le leur permettait, et quoiqu'ils n'eussent ni bas ni souliers dans les pieds.

La vieille dame, qui prodiguait l'or pour son chien bien-aimé, passa rapidement suivie de son domestique, et en arrivant dans la maison où elle allait rendre une visite du matin, elle se récria énergiquement contre le nombre toujours croissant des mendiants.

Un peu après descendit dans Withehall un évêque. Sa Seigneurie était à pied, attendu qu'elle avait envoyé l'une de ses voitures à la maîtresse qu'elle entretenait magnifiquement, et l'autre à sa fille, qui était mariée, et qui, en se prostituant à un ministre, lui avait fait obtenir son siége épiscopal. Le prélat s'avançait avec une sainte dignité; un paquet de breloques d'or rebondissait à chaque pas sur sa soutane de soie, et son air semblait dire : Voyez mon humilité. Après avoir incliné légèrement la tête avec un air de hauteur pour répondre au salut d'un pauvre curé qui s'était courbé jusqu'à terre en passant près de lui, et duquel on exigeait

plus en une semaine, à raison d'un traitement de quarante livres par année, que tout ce que l'évêque avait fait pendant toute sa vie, les yeux de Sa Seigneurie tombèrent sur la pauvre famille. Timidement, les yeux pleins de larmes, et en se traînant avec peine, Madame Melmoth accosta le prélat. Mais cet homme de Dieu, ce vieil imposteur qui prêchait que Jésus Christ n'avait qu'un âne pour monture, et qui gardait deux voitures; cet hypocrite qui lançait du haut de son pupitre l'anathème contre les riches, et qui recevait vingt mille livres par an prélevées sur le travail, le labeur, et l'industrie du peuple; ce pécheur endurci qui prêchait la morale et qui entretenait une maîtresse, et profitait de l'adultère de sa fille; cet indigne évêque répondit sévèrement à une pauvre femme mourant de faim : —

— Allez travailler, et n'élevez pas vos enfants dans la paresse.

Sur ces mots, l'homme de Dieu continua son chemin, alla déjeuner chez un autre prélat, avec lequel il déplora l'inefficacité des lois contre la mendicité, sans s'inquiéter du sens de la parabole de Lazare et du mauvais riche.

Plus tard passèrent dans Withehall deux jeunes officiers, deux de ces petits fats qui endossent l'habit rouge avant d'avoir complétement quitté les jupes de leurs mamans, et dont la commission dans l'armée a été achetée à prix d'argent! Ces deux singes chamarrés d'or fumaient des cigares, relu-

quaient insolemment les jolies filles qu'ils rencontraient, s'imaginant être irrésistibles sous leurs uniformes flamboyants, et croyant avoir fait une excellente farce, parce qu'ils avaient passé la nuit au poste pour avoir volé des marteaux de porte. Humblement, l'aîné des enfants s'approcha de ces deux jeunes gens qui semblaient de si bonne humeur, mais aussitôt qu'ils aperçurent son costume délabré, l'un d'eux se détourna avec dégoût, et l'autre chercha des yeux un constable. En résumé, ils passèrent sans jeter même un demi-penny au pauvre enfant, et en une heure chacun d'eux perdait mille livres aux cartes ou aux dés!

Peu de temps après, l'humble curé qui avait salué l'évêque avec tant de respect, et auquel ce dernier avait répondu d'une façon si hautaine, ce même curé qui prêchait trois sermons chaque Dimanche, et qui avait à remplir tous les devoirs que lui imposait une forte paroisse, pour un traitement de quarante livres par an, redescendit lentement Withehall. Il aperçut la pauvre famille, s'arrêta, et mit la main à sa poche. Dieu sait combien elle était peu garnie, car il avait à fournir aux besoins d'une nombreuse famille; mais il en tira un shilling, et avec une larme qui tremblait à l'extrémité de ses cils, le digne curé le présenta à Madame Melmoth, en disant : —

— Ma chère femme, je suis fâché... bien fâché de ne pouvoir faire plus pour vous, mais...

Et comme il avait le cœur trop gros pour en dire davantage, l'humble curé, le véritable ministre de Jésus Christ s'empressa de s'éloigner pour échapper à l'expression de la reconnaissance que méritait si bien son extrême bonté.

Alors la famille Melmoth put rompre son jeûne, et le pain que mangea la pauvre femme fut mouillé par ses larmes, en réfléchissant au contraste que présentait la conduite de l'imposant évêque, mise en parallèle avec celle du laborieux et pauvre curé, dont le cœur était si sensible à la compassion.

De retour à la place qu'elle avait choisie dans Withehall, Madame Melmoth tomba promptement dans une triste rêverie dont elle fut tirée par un simple soldat qui lui adressa la parole. C'était un beau, grand, et fort garçon, qui faisait valoir l'uniforme qu'il portait, mieux que s'il eût été embelli par les insignes du grade d'officier, et sa physionomie intelligente avait un air de mâle décision qui contrastait d'une façon frappante avec les visages efféminés des deux jeunes officiers qui avaient passé quelques heures auparavant. Ce simple soldat, sorti du peuple, mais noble de cœur, s'adressa avec bonté à Madame Melmoth, et après lui avoir dit quelques mots touchants et pleins de cœur, il mit dans sa main toute la monnaie qu'il possédait, quelques pences, et s'éloigna rapidement. Pourtant cet homme portait sur son dos, sous l'uniforme du Roi, les traces indélébiles que laisse sur les chairs le maudit *chat à*

neuf queues, et il était mal noté dans son régiment pour avoir été surpris lisant un livre où la Révolution Française était glorifiée.

L'argent du curé et celui du simple soldat, voilà tout ce que rapporta à Madame Melmoth sa seconde journée de mendicité. Et le soir elle retourna au misérable bouge où, pour quelques pence, elle avait trouvé un abri. Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir, mais la pauvre mère attendit pendant plusieurs heures que le sommeil vînt lui fermer les yeux. Avant que l'accablement n'amenât un pénible assoupissement, elle avait essayé de prier, mais elle ne le pouvait pas! Non, elle ne pouvait prendre sur elle de formuler une prière, car elle commençait à douter qu'il y eût réellement un Dieu. Jamais, pendant tout le cours de sa vie, elle n'avait commis une action dont elle eût à rougir. Elle s'était montrée bonne fille, bonne épouse, et bonne mère, pourquoi alors était-elle si cruellement persécutée?...

Pourquoi était-elle condamnée à voir ses enfants moins bien soignés qu'un misérable chien? Pourquoi était-elle assez écrasée sous le sentiment de sa misère pour désirer être morte, pour que des idées de suicide lui vinssent à l'esprit en même temps que l'horrible pensée de donner la mort à ses enfants? Non, elle ne pouvait prier, il ne lui restait plus un espoir; c'est à peine si elle conservait un sentiment de foi, et sans foi dans le ciel, sans espérance de voir sa prière y monter, comment aurait-elle pu

contraindre ses lèvres à articuler de pieuses intercessions?

Et quand même elle l'aurait pu, dans quel lieu se trouvait-elle pour prier? Entre les quatre murs d'une salle basse et enfumée, dont l'atmosphère était empestée, et où étaient entassés les êtres les plus vils, les plus dégradés, et les plus misérables. Tant que la chandelle brûlait, les regards effrontés des femmes et l'aspect féroce des hommes remplissait l'âme de Madame Melmoth de dégoût et de crainte, et quand la lumière était éteinte, les plus infâmes propos continuaient encore pendant quelque temps, et semblaient emprunter à l'obscurité une nouvelle horreur. Alors elle se représentait le temps où, en grandissant, ses fils seraient devenus aussi pervers que ces hommes, et où ses filles auraient, comme les femmes qui se trouvaient là, perdu toute honte et toute pudeur! Oh! comment la prière, partant d'un milieu semblable, pouvait-elle monter jusqu'au trône de l'Éternel? Comment des lèvres humaines auraient-elles pu s'aventurer à faire partir de cette atmosphère impure des paroles de remerciement ou de supplications adressées au Seigneur?

Vers le matin la pauvre famille sortit de nouveau, et pendant la journée elle recueillit de la main des plus humbles de quoi acheter du pain et s'assurer un gîte. Les gens bien vêtus et les riches donnaient peu ou rien du tout, ils se détournaient avec dégoût, ou ils parlaient de constables et de maisons de correction.

Six ou sept jours se passèrent de la même manière, et la pauvre mère et ses malheureux enfants firent ainsi l'apprentissage d'une vie peu faite pour leur faire chérir l'existence, et reçurent les cruelles leçons qui constituent l'expérience acquise par la pauvreté.

Une nuit, celle où avait lieu le bal masqué au Théâtre de Covent Garden, la pauvre mère et ses enfants étaient, comme d'habitude, réunis dans un coin de la chambre. La lumière était éteinte, mais l'air était chaud et étouffant. Les deux garçons et la fille de Madame Melmoth dormaient profondément, et son dernier né cherchait à tirer sa subsistance du sein desséché de la pauvre femme. Elle succombait à son découragement, et de temps en temps un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine, quand tout à coup son attention fut attirée par une conversation qui avait lieu à quelques pas d'elle. En réalité elle avait écouté avant même d'avoir eu l'intention d'accorder son attention à ce qui se disait; mais bientôt sa curiosité fut captivée avec un saisissant et effrayant intérêt.

— Qu'est-ce que tu disais, Job Minks? — demanda un individu qui, en s'éveillant, avait saisi quelques mots prononcés par celui auquel il s'adressait.

— Il nous contait une histoire qu'il a probablement inventée, et à laquelle je ne crois pas un seul instant, — dit un autre.

— Mais ce que je te dis est l'exacte vérité, —

s'écria l'homme qui se glorifiait du beau nom de Job Minks. — Non-seulement j'ai entendu raconter le fait ce matin par un camarade, mais je l'ai lu dans les journaux, à la taverne du *Bâton du Pauvre*, où lé hasard m'a conduit cette après-midi.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? — demanda celui qui venait de se réveiller. — Je t'ai entendu parler de corps retirés de leurs tombeaux.

— Je l'ai dit en effet, — interrompit Minks, — et je te le répète, c'est la vérité. Pendant les trois ou quatre dernières nuits, il y a eu des corps arrachés à leurs tombeaux dans plusieurs cimetières de Londres, et les cadavres avaient les membres brisés et étaient horriblement mutilés.

— Mais qui diable peut s'amuser à des choses pareilles? — demanda celui qui venait de s'éveiller.

— Ah! tu m'en demandes plus que je ne peux t'en dire, Bass, — répondit Minks, — et c'est aux autorités à trouver les coupables. Il parait que la première violation de sépulture a eu lieu dans le cimetière de la vieille église de Saint Pancrace, il y a quatre nuits. Quand le sacristain vint pour ouvrir l'église le matin, pour un mariage qui devait avoir lieu, il vit, avec un mélange d'étonnement et d'horreur, qu'un tombeau avait été ouvert et que le corps avait été retiré de la fosse et jeté sur la terre. Le corps était celui d'un vieux Monsieur qui avait été enterré quelques jours auparavant, et il était affreusement mutilé. Il était évident que celui qui s'était

livré à cette profanation avait fait usage d'outils pour creuser la terre, car la mutilation avait été produite avec une bêche ou quelque autre instrument de ce genre.

— C'est réellement effrayant! — s'écria Bass, — et pourtant je ne suis pas homme à m'émouvoir pour des bagatelles.

Il est inutile de dire que Madame Melmoth frissonna d'horreur en entendant conter cette effroyable histoire. Sa pauvreté, sa misère, le sort misérable de ses pauvres enfants eux-mêmes fut un instant oublié devant l'intérêt qui absorbait toutes ses facultés, et de grosses gouttes de sueur tombèrent de son front. La hideuse nature du récit qu'elle entendait empruntait un caractère plus saisissant encore à l'obscurité qui régnait dans la chambre et à la réunion d'hommes dégradés qui s'y trouvaient. L'effet produit sur elle était comme l'impression de dégoût et de crainte qu'elle aurait ressentie si un serpent avait passé sur son corps, si elle avait senti son souffle empesté près de son visage et si elle avait craint son hideux contact sur sa joue. Telles étaient les sensations qu'éprouvait Madame Melmoth en écoutant cet affreux récit.

— Effroyable en effet, — s'écria Minks en répétant l'exclamation échappée à son ami Bass. — Jamais on n'avait vu chose semblable, du moins à ce que disent les feuilles publiques. Car, remarque-le bien, il ne s'agit pas ici soit de résurrectionnistes,

soit de voleurs... Ceux qui déterrent les cadavres pour en tirer profit ne les laissent pas derrière eux, et nous ne sommes plus au temps où l'on se faisait enterrer avec des bagues aux doigts. Ainsi donc ce n'est le fait ni des approvisionneurs des tables de dissection, ni celui des voleurs!

— Alors dans quel but fait-on de pareilles choses? — demanda un autre individu.

— Vous me demandez plus que je ne puis vous en dire, — répondit Job Minks. — La seconde affaire a eu lieu dans le cimetière de Shoreditch et la troisième dans celui de Saint Mathieu, dans Bethnal Green. Dans ce dernier endroit, on a trouvé deux corps arrachés de leurs tombeaux et horriblement mutilés. Les linceuls avaient été enlevés et mis en lambeaux. Il règne une véritable panique dans tout le voisinage, je vous le garantis.

— Cela n'a rien d'étonnant, — dit Bass.

— Mais que vont faire les autorités? — demanda un autre auditeur.

— Que pouvaient-elles faire, sinon remplir les cimetières de piéges, de machines infernales, et y faire faire bonne garde pendant la nuit? — s'écria Minks. — Les journaux annoncent que c'est ce qui a été fait dans le plus grand nombre des cimetières de Londres et de ses faubourgs, aussi le coupable, quel qu'il soit, ne peut pas manquer d'être pris. Les résurrectionnistes, aussi, feront bien de prendre garde à eux, ou ils se feront cribler de balles ou prendre

par la patte dans quelque piége. Dans le cimetière de Saint Pancrace, la garde est faite par des chiens.

— Et c'est bien la vérité, tu ne te moques pas de nous, Job? — dit Bass encore incrédule.

— Tout ce que je puis dire, c'est que cela m'a été raconté d'abord par un de mes camarades, — répondit Minks, — et que je l'ai lu ensuite dans le journal que Carotte m'a prêté au *Bâton du Pauvre.*

— Alors tu l'affirmes, n'est-ce pas? — dit Bass. — Dans ce cas, je ne puis pas dire que je ne te crois pas. Mais j'avoue que c'est fièrement étonnant! Ton camarade peut l'avoir lu comme toi dans le journal, et tu sais que les journaux contiennent quelquefois de fameux mensonges.

— Oh! cela c'est bien vrai! — s'écria Minks. — Mais permets-moi de te dire que mon camarade n'a pas lu ce qu'il m'a raconté, et cela par l'excellente raison qu'il ne sait pas lire; le fait lui a été raconté par le vieux sacristain de Saint Pancrace, hier matin, quand il a été à l'église pour l'enterrement de sa sœur.

— Ah! c'est différent, — dit Bass. — Je suppose alors que c'est quelque pensionnaire de Bedlam qui s'est échappé et qui s'amuse de cette façon peu commune.

— Il se peut aussi que ce soit un cannibale, — fit observer un autre.

— Ou peut-être quelque misérable mourant d'ina-

nition et qui déterre les cadavres pour les manger, — dit un troisième.

— C'est peut-être un fou, mais ce n'est pas un cannibale, — dit Minks; — car il ne paraît pas avoir fait un aliment de la chair des cadavres. Il semble borner son plaisir à les hacher, à les tailler en pièces. Les journaux qui racontent ces horreurs nocturnes ne parlent que d'exhumations et de mutilations.

— Me sera-t-il permis de dire ce que je pense, — dit une voix qui n'avait pas encore pris part à la conversation.

— Est-ce que c'est toi, vieux Tiddley Wink? — demanda Bass. — Je te croyais endormi depuis longtemps... Je t'avais entendu ronfler.

— Non, tu t'es trompé... ce n'était pas moi, — répondit Tiddley Wink. — Je n'ai pas perdu un mot de tout ce que ton ami Minks nous a raconté, et il y a plus, c'est que je crois que tout ce qu'il a dit est vrai, mot pour mot. Car cela me rappelle certains faits extraordinaires que j'ai lus dans les livres; et l'on découvrira que les mains qui déterrent les cadavres pour les mutiler ne sont ni celles d'un fou, ni celles d'un cannibale, ni celles d'un malheureux poussé par la faim à cet acte désespéré.

Ces paroles étaient dites d'un ton si grave, si solennel, qu'elles firent courir un frisson d'effroi sur tout le corps de ceux qui les entendirent et qu'elles furent suivies d'un silence qui dura près d'une mi-



nute. Ce silence, succédant aux horreurs qui venaient de faire le sujet de la conversation, avait quelque chose de sépulcral, surtout au milieu de la profonde obscurité qui régnait dans la chambre.

Madame Melmoth sentit son sang se figer dans ses veines, et, serrant son enfant endormi contre sa poitrine, elle se ramassa sur elle-même, comme si elle s'attendait à sentir la main glacée d'un cadavre se poser sur son épaule.

— Et ton opinion à toi, vieux Tiddley Wink, quelle est-elle? — s'écria Bass qui rompit enfin le silence. — Car je suppose que pour parler avec un tel air d'autorité, tu dois avoir ton idée sur celui qui joue de pareilles niches aux morts.

— Eh bien! oui, j'ai mon opinion, — dit celui auquel cette question était adressée. — Et vous pouvez tenir pour certain que la suite vous apprendra que j'étais loin d'avoir tort; car, d'après ce que j'ai lu dans les livres, et vous devez vous rappeler que j'étais maître d'école avant que la méchanceté du pasteur de ma paroisse ne m'ait ruiné et jeté sur le pavé pour y devenir mendiant d'abord, puis membre de cette classe d'individus qui trouvent les choses avant qu'elles n'aient été perdues...

— Bien délicate expression pour désigner la noble profession des filous et des voleurs, — s'écria celui qui s'enorgueillissait de porter le beau nom de Bass.

— Allons, ne l'interromps pas ainsi, — s'écria

Minks. — Qu'est-ce que tu allais dire, mon vieux?

— Simplement ceci, — répondit ce dernier, — d'après ce que j'ai lu dans les livres, ce n'est ni la première, ni la vingtième fois que des tombes ont été violées, que les corps en ont été retirés, et que d'horribles mutilations ont été accomplies. En Angleterre, peut-être la chose est-elle rare; mais sur le Continent, il y en a eu d'assez fréquents exemples. Et l'auteur de ces atrocités n'est ni un résurectionniste, ni un voleur, ni un fou, ni un cannibale, ni un malheureux poussé par la faim. Non, ce n'est rien de tout cela, je vous l'assure!

— Alors qu'est-ce que c'est? — demandèrent plusieurs voix avec un tremblement qui dénotait la crainte que leur inspirait la réponse qu'ils provoquaient.

— Ce que c'est, — répondit le maître d'école avec un mélange d'horreur et de grave solennité. — C'est un être dont vous avez sans doute entendu parler, mais dont l'existence peut sembler fabuleuse, un être dont le nom suffit quand il est prononcé pour glacer le sang dans les veines et faire dresser les cheveux sur la tête!

— Mais cet être quel est-il? — s'écrièrent encore plusieurs voix.

— Un vampire! — répondit le maître d'école.

Des exclamations d'horreur suivirent cette réponse, et Madame Melmoth se sentit prête à se trouver mal.

— Oui, l'auteur de ces atrocités, que vous avez entendu raconter cette nuit, — continue le maître d'école, — n'est pas autre chose qu'un vampire. Et maintenant que vous savez qu'il y a un vampire à Londres, je vous conseille de veiller sur vous, si vous vous aventurez à traverser la nuit les cimetières de la ville, ou à chercher un asile dans les endroits écartés à proximité de ceux des faubourgs. Je vous invite également à la prudence quand vous passez la nuit au milieu de gens que vous ne connaissez pas et qui dans l'obscurité viennent prendre place à côté de vous.

— Grand Dieu! Est-ce qu'un pareil danger est à craindre, — s'écria Bass en bondissant du misérable matelas sur lequel il était étendu.

— Certes! — s'écria le maître d'école, — c'est à craindre... En doutez-vous. Savez-vous ou ne savez-vous pas tout ce dont un vampire est capable? Eh bien! je vais vous l'apprendre : il peut s'insinuer dans une compagnie comme celle qui est réunie ici en ce moment; il peut s'asseoir et prendre part à la conversation de la manière la plus agréable; il peut louer une place pour la nuit dans la même chambre que ceux au milieu desquels il s'est introduit, comme ici par exemple; il peut s'étendre sur un matelas comme nous le faisons, puis quand la lumière est éteinte, quand tout le monde est endormi, le vampire peut étrangler son malheureux voisin, ou appliquer sa bouche sur sa chair et lui sucer le sang

tout vivant. Voilà ce dont est capable un vampire! et j'invite tous ceux qui sont forcés de fréquenter des endroits comme celui-ci à se tenir sur leurs gardes.

De nouvelles exclamations d'horreur partirent de toutes les poitrines, et Madame Melmoth, quoique étant une femme de bons sens, éprouva un sentiment de terreur dont elle n'aurait pu se défendre même au grand jour et en plein air, mais qui devint insurmontable au milieu de l'obscurité qui régnait dans cette chambre dont l'atmosphère était empestée et qu'elle savait remplie d'êtres vils et dégradés, surtout dans les dispositions d'esprit où elle se trouvait et qui la rendaient accessible aux plus absurdes superstitions.

— Par Dieu! — s'écria Bass, — j'aimerais mieux errer toute la nuit dans les rues plutôt que de courir le risque de me rencontrer avec un vampire dans un établissement comme celui-ci.

Pendant qu'il parlait, la porte de la chambre s'ouvrit et quelqu'un entra.

— Les vampires! — s'écria le nouveau venu en refermant la porte derrière lui. Et la voix qui s'était fait entendre était celle d'un homme. — Qui diable parle de vampires?... et qu'est-ce que vous en savez?...

En ce moment un cri de femme se fit entendre dans la salle, et le silence le plus profond s'établit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — dit Minks après

un assez long intervalle, pendant lequel le plus morne silence avait continué à régner.

— Il m'a semblé que c'était un cri produit par la joie ou toute autre émotion, — dit le maître d'école, — quoique je ne comprenne pas trop qui peut avoir sujet de se réjouir dans un lieu comme celui-ci. Mais quel est ce nouveau venu? Qu'il se fasse connaître d'une manière convenable, car il devient nécessaire de s'entourer de toutes les précautions imaginables à l'égard des étrangers.

— Eh bien! — dit la voix de l'homme qui venait d'entrer, — vous pouvez m'appeler Toby Firebrand, car tel est le nom sous lequel je suis connu parmi mes camarades. Mais comment faire pour me frayer un chemin jusqu'à un matelas?

— Il n'y en a pas de ce côté de la chambre, — dit Buss.

— Il n'y a pas la plus petite place dans ce coin, — s'écria le maître d'école.

— Ah! je vois que vous me prenez pour le vampire dont vous parliez au moment où je suis entré, — dit le nouveau venu avec un rire moqueur. — Mais pourquoi la logeuse m'a-t-elle dit qu'il y avait de la place dans cette chambre? Je vais aller me faire rendre par elle mon demi-penny et j'irai chercher un gîte ailleurs. Ainsi donc, bonne nuit à tous!

Et sur ces mots l'individu, qui s'était annoncé sous le nom de Toby Firebrand, sortit en tirant violemment la porte derrière lui.

Le bruit fit reprendre connaissance à Madame Melmoth, car c'était elle qui avait poussé le cri qui avait suivi l'entrée de Firebrand, et, immédiatement après, elle s'était évanouie.

Après avoir rassemblé ses idées autant que cela lui fut possible, elle chercha à déterminer si l'impression, sous laquelle elle se trouvait, était le résultat d'un rêve ou d'un fait réel.

— Cette voix... bien certainement, c'était celle de Melmoth? — se dit-elle près de cent fois dans une minute.

Alors toute la conversation qu'elle avait entendue au sujet des vampires lui revint à la mémoire, en même temps que les paroles prononcées par Firebrand : —

« Qui diable parle de vampires?... et qu'est-ce que vous en savez?... »

Oui, c'était bien les paroles qui avaient été dites... elle se les rappelait parfaitement, et, comme elles se rattachaient par un lien naturel à la conversation qu'elle était certaine d'avoir entendue, elle se sentait bien convaincue de n'être pas le jouet d'une illusion.

L'impression qui lui était restée, c'est que le nouveau venu n'était autre que son mari... ce mari qui lui avait été enlevé par l'autorité despotique de la police, et qu'elle croyait si loin... Oh! si c'était lui en effet... si c'était sa voix qu'elle avait entendue, et qui avait résonné comme une musique délicieuse

à son oreille au milieu de l'atmosphère empestée de cette chambre!... Si le père de ses enfants réduits à la mendicité lui était rendu... s'il était dans cette même chambre, à ses côtés peut-être, ou, dans tous les cas, à quelques pieds seulement de l'endroit où elle se trouvait... si elle ne s'abusait pas, quel bonheur l'attendait maintenant!...

Son émotion était si grande, qu'il lui était encore impossible d'élever la voix pour faire entendre la question qui lui venait sur les lèvres, car elle ignorait que, pendant le peu de temps qu'avait duré son évanouissement, l'homme dont la voix lui avait arraché le cri de joie qu'elle avait poussé était reparti pour aller chercher un gîte ailleurs.

— Melmoth... N'y a-t-il personne ici qui réponde au nom de Melmoth? — demanda-t-elle enfin d'une voix suffoquée par l'émotion.

Mais personne ne répondit à sa question.

— Qui demandez-vous, ma bonne femme? — dit le maître d'école après un assez long silence. — Il ne paraît y avoir personne ici qui réponde au nom que vous venez de prononcer.

— Mais cet homme... celui qui vient d'entrer, pendant que vous parliez sur cet horrible sujet... — demanda Madame Melmoth, dont la voix était étouffée par de cruelles palpitations de cœur.

— Oh! il est reparti immédiatement, — répondit le maître d'école. — Il a dit que son nom était Toby

Firebrand, et, comme il ne trouvait pas de place pour se coucher, il s'est en allé.

Madame Melmoth n'ajouta pas un mot. Elle était anéantie. Il était bien cruel d'entrevoir une lueur d'espoir dans un ciel si sombre pour la voir disparaître à l'instant même. Mais bientôt elle se sentit consolée, et véritablement réjouie par la pensée que son mari était à Londres, car c'était bien sa voix qu'elle avait entendue... elle en avait la conviction.

Elle ne ferma pas les yeux de toute la nuit, et dès que les premières lueurs du jour vinrent à éclairer la chambre, elle éveilla ses enfants. Puis elle murmura à leurs oreilles la nouvelle que leur père était à Londres et qu'ils pouvaient avoir l'espérance de le voir bientôt, et ce fut véritablement le cœur plus léger qu'ils quittèrent leur garni pour errer dans Londres à la recherche de leur époux et de leur père.

CHAPITRE IX

UN BEAU LAQUAIS

Le lendemain du bal masqué de Covent Garden, vers huit heures du soir, Madame Brace était seule, assise dans son parloir, et réfléchissant profondément aux nombreuses difficultés qui se dressaient autour d'elle.

En premier lieu, il y avait Mobbs qui évidemment allait se montrer exigeant et la soumettre à de cruelles extorsions. Puis il y avait Frédérick qui lui avait déjà lancé des regards amoureux et qui avait perdu tout le respect avec lequel il avait coutume de la traiter. Ensuite il y avait Henriette, qui s'était toujours montrée fidèle et dévouée, mais qu'il fallait songer à pourvoir; et enfin il y avait la terrible chance que quelque circonstance malheureuse vînt révéler la trace du meurtre dont avait été victime le chef des constables. En fait, la misérable

marchande de modes se voyait non-seulement à la merci de trois personnes qui pouvaient puiser dans sa bourse à leur volonté, mais encore exposée à l'insolence de Mobbs, à l'arrogance de son domestique, et aux exigences de sa femme de chambre.

Mobbs devait revenir dans la soirée. Qu'allait-il exiger d'elle? et quel parti devait-elle prendre? Les intentions homicides de Frédérick avaient été déjouées par les circonstances que nous avons fait connaître, et Madame Brace ignorait s'il persistait toujours dans son projet, et elle frissonnait rien qu'à la pensée qu'il était possible qu'il en fût ainsi; et pourtant elle conservait au fond de son cœur l'espoir secret qu'il n'avait pas renoncé à l'idée d'un assassinat. Car si Mobbs disparaissait elle était débarrassée du plus brutal des trois dépositaires de son secret, et alors... Nous ne voudrions pas affirmer qu'il ne vînt pas à l'esprit de cette misérable femme que par ce moyen ou par un autre elle pourrait peut-être fermer la bouche de Frédérick pour toujours!

Tant il est vrai que pour cacher un premier crime il faut quelquefois en commettre une douzaine d'autres.

Et alors, si elle parvenait à se débarrasser de deux des dépositaires de son secret, ne pourrait-elle pas vendre son établissement, en réaliser le prix, et passer en Amérique? Henriette qui ne lui inspirait pas de crainte sérieuses l'accompagnerait... Le plan

était excellent, et la marchande de modes trouva le courage de sourire en le combinant dans sa pensée.

Elle était au milieu de cette rêverie, quand la porte s'ouvrit et quand Frédérick entra dans le parloir.

Sa physionomie avait une expression sinistre, qui produisit à l'instant un effet désagréable sur Madame Brace et provoqua chez elle un sentiment de vive inquiétude. Elle fit un mouvement brusque sur sa chaise; puis, se renversant et s'appuyant contre le dossier, elle fixa ses regards sur le visage de cet homme pour essayer de lire ce qui se passait dans son esprit.

— Madame, ne serait-il pas bon que nous eussions ensemble quelques minutes de conversation? — dit-il en s'appuyant négligemment sur le dos d'un fauteuil. — Car je crois vous avoir entendu dire que cette canaille de Mobbs devait revenir ce soir.

— Oui, il doit revenir, — répondit Madame Brace. — et comme vous dites, Frédérick... nous.. nous devons nous consulter ensemble.

— Ne soyez pas embarrassée vis-à-vis de moi, chère Madame, — interrompit le valet de pied. — Désormais nous devons manœuvrer notre barque de concert, si nous voulons sauver nos cous de la corde.

Et, sans plus de cérémonie, il s'installa tranquillement dans le fauteuil en face de celui occupé par sa maîtresse, et, s'y renversant, il alongea ses jam-

bes vers le feu comme s'il avait été le maître de la maison.

— Vous avez donc un plan dans la tête, Frédérick? — demanda Madame Brace sans oser lui adresser une remontrance sur son impertinence.

— Un plan!... Bien certainement, j'en ai un, chère Madame, — répliqua le domestique d'un ton dégagé et plein de suffisance. — Et j'espère qu'il vous conviendra dans tous ses détails.

— Parlez, — dit la marchande de modes.

Elle soupçonnait déjà que Frédérick avait en vue quelque chose de plus que l'assassinat de Mobbs et les moyens de faire disparaître le cadavre de l'ex-constable.

— En premier lieu, ma chère Dame, — continua Frédérick sur le ton de la familiarité, — entendons-nous bien sur notre point de départ. Pour aborder franchement la question, — ajouta-t-il en fixant ses yeux sur la physionomie de sa maîtresse, — Grumley n'est pas mort d'apoplexie, vous l'avez assassiné?

— Vous n'oseriez pas me soupçonner d'une pareille chose? — s'écria la marchande de modes d'une voix étranglée et le sein agité de mouvements convulsifs.

— Pourquoi avoir recours à un pareil langage avec moi? — demanda Frédérick avec l'air de la plus insolente confiance. — Ne m'avez-vous pas demandé, hier soir, si ce nouveau crime était néces-

saire? Mais cet aveu de votre part n'a fait que confirmer les soupçons que j'avais déjà. D'ailleurs ne vous êtes-vous pas prêtée au plan que j'avais conçu pour nous débarrasser de Mobbs? Et si vous n'aviez pas déjà fait un premier pas dans la carrière du crime, auriez-vous si aisément consenti à entrer dans mes vues? Et puis quelle différence cela fait-il après tout? Le cadavre est enterré dans cette maison, et, s'il est découvert, n'est-ce pas assez pour nous faire tous pendre?

— Que proposez-vous alors? — demanda Madame Brace sans discuter plus longtemps avec son domestique quel était le genre de mort qui avait terminé la carrière de Grumley.

— Je propose d'envoyer Mobbs rejoindre son chef, — répondit-il avec un sourire significatif. — Et maintenant vous voyez ce que je risque pour vous, ma chère Dame; car rien ne me serait plus facile que de passer en Amérique et de vous laisser vous dépétrer le mieux que vous pourriez des griffes de Mobbs. Mais comme je suis persuadé qu'il n'y a pas à se fier à lui, qu'il peut nous trahir dans un moment d'ivresse, ou pour se venger la première fois que vous refuserez de céder à ses exigences... Voilà pourquoi je propose de le faire disparaître d'uno façon définitive.

— Et comment?... par quel moyen?... — balbutia Madame Brace d'une voix éteinte.

— Par un moyen qui n'entraînera pas d'effusion

de sang, qui ne laissera pas de traces par terre, — répondit le valet de pied. — Quoi que nous fassions, nous devons assurer notre sécurité. Je suppose que vous avez empoisonné Grumley?... Eh bien! c'est aussi une excellente méthode... Rien d'utile comme quelques gouttes d'acide prussique dans une maison! Oh! je vois à votre air que c'était de l'acide prussique. Mais j'ai peur que Mobbs ne flaire le piége. Il se montrera défiant et soupçonneux, il se tiendra sur ses gardes et soyez sûre qu'il ne boira rien dans votre maison, à moins de vous avoir vu boire vous-même la première de ce que vous pourriez lui offrir. Néanmoins j'ai une idée! Croyez-vous qu'il consentira à redescendre encore dans la cuisine du sous-sol?

— C'est ce qui m'est impossible à dire, — répondit la marchande de modes. — Mais, sans doute, si vous en avez tout particulièrement le désir, je pourrais l'y amener... sous quelque prétexte...

— Réussissez à cela et laissez-moi le soin du reste, — s'écria Frédérick. — Aussi vrai que son nom est Mobbs, je vous débarrasserai de lui, et, quand il sera couché sous la dalle en compagnie de Grumley, je vous garantis qu'il ne laissera pas de trace derrière lui. Et maintenant, ma chère Madame Brace, avec votre permission je prendrai un verre de votre excellent Champagne pour me mettre en bonnes dispositions pour vous développer tout mon plan.



La marchande de modes se leva machinalement de son siége, ouvrit un buffet, apporta le vin, en fit partir le bouchon, et remplit le verre de Frédérick, qui restait nonchalamment renversé dans son fauteuil. La maîtresse servit le domestique, et l'élégante, la fashionable marchande de modes de Pall Mall, l'amie du Prince de Galles, la confidente de plus d'une belle dame de l'aristocratie, était aux ordres de son domestique.

— Vous êtes aussi aimable et charmante de manières que vous êtes agréable de votre personne, — dit-il en la regardant amoureusement pendant qu'il portait son verre à ses lèvres,

Madame Brace s'éveilla alors comme d'un rêve, ou plutôt elle secoua l'espèce d'engourdissement qui avait envahi son cerveau pendant que Frédérick lui communiquait, avec tant de calme et de sang-froid, ses desseins sur Mobbs. Elle comprit alors l'immense faute qu'elle avait commise en compromettant sa dignité au point d'obéir à cet homme au sujet du vin, au lieu de garder le rang qui lui appartenait en prenant une attitude assez décidée pour le convaincre qu'il y avait des limites au-delà desquelles il ne devait pas aller, quelque graves que fussent les liens d'intérêt qui les unissaient. Mais en cédant une fois à son arrogance, elle lui avait laissé prendre un terrible avantage sur elle et il n'était pas facile maintenant de regagner le terrain qu'elle avait perdu.

— Ayez la bonté d'aborder tout de suite ce que vous pouvez avoir à me dire, Frédérick, — dit-elle enfin. — Car il peut venir quelqu'un et les manières familières, que vous avez prises vis-à-vis de moi, seraient de nature à exciter les plus étranges soupçons.

— Des manières familières, en vérité! — répéta Frédérick d'un air offensé. — Eh bien! sur ma parole, s'il y a oubli de nos positions respectives, c'est plutôt de votre part que de la mienne. Ne suis-je pas au moment de commettre un crime, d'exposer ma sécurité en ce monde et mon salut éternel dans l'autre et uniquement dans votre intérêt? Et pensez-vous que je ne compte pas sur une récompense? Naturellement, un acte comme celui-là vaut son prix et ce prix doit m'être payé.

— Quelle est la récompense que vous exigez? — demanda la marchande de modes.

— Votre main, ma chère, votre main en honorable mariage, — répondit Frédérick en dégustant son Champagne et en allongeant ses jambes avec l'air d'un ministre répondant par un refus à une députation venant demander la grâce d'un condamné à mort.

— Un mariage! — répéta Madame Brace avec une indignation mêlée d'étonnement. Mais, se remettant à l'instant, elle dit : — Bien certainement, vous ne parlez pas sérieusement, Frédérick? Je pensais que vous aviez l'intention d'épouser Henriette.



— Henriette me convenait très-bien il y a quelque temps, ma chère Dame, — répondit le valet avec une air important et une lenteur affectée, — mais des circonstances se sont produites, vous comprenez, qui me permettent d'élever plus haut mes prétentions. Vous êtes une belle femme, une très-belle femme, et je serai fier de vous avoir pour épouse. Je ne suis pas trop mal partagé non plus, et vous n'aurez pas sujet d'avoir honte de votre mari.

— Mais rappelez-vous que je suis plus âgée que vous, Frédérick, et de quelques années, — dit Madame Brace, qui maintenant décidée à céder soulevait pour la forme quelques objections. Mais plus que jamais aussi, elle était résolue à se délivrer de cet importun complice, aussitôt que l'occasion se présenterait.

— Il se peut que vous soyez plus âgée que moi, ma chère, — répondit Frédérick dont le ton et les manières devenaient de plus en plus familières; — mais vous êtes une splendide créature, et je brûle du désir de reposer ma tête sur cette admirable poitrine que je vois s'élever et s'abaisser si gentiment. Ah! combien de fois, étant debout derrière votre chaise pendant le dîner ou pendant le souper et que je regardais par-dessus votre épaule pour apercevoir votre beau sein, me suis-je dit que je serais bien heureux si vous pouviez vous prendre d'un caprice pour moi. Alors quand j'avais regardé vos beaux yeux, quand j'avais vu briller vos bolles

dents blanches entre vos lèvres rouges et humides, j'éprouvais de si étranges tentations, que plus d'une fois j'ai eu l'envie de me glisser dans votre chambre pendant la nuit, et là, par la persuasion ou par la force, de vous amener à vous soumettre à mes désirs. Maintenant enfin, — continua Frédérick, l'imagination échauffée par le vin de Champagne dont il n'avait pas l'habitude, — me voilà donc au moment de goûter ces plaisir que j'enviais si fort. Ah! chère et adorable créature, vous êtes véritablement digne qu'on commette un crime pour vous servir, lors même que ce crime est un meurtre... Mais d'un autre côté ne reconnaîtrez-vous pas que je mérite une récompense proportionnée à mes services?

— Non, je ne me montrerai pas ingrate envers vous, Frédérick, — répondit Madame Brace d'un ton plus tendre et en fixant sur lui des regards pleins d'amour, quoique, malgré sa nature et malgré la beauté réelle du jeune homme, elle n'éprouvât pour lui ni le moindre penchant, ni le plus léger entraînement.

— Alors vous consentez à devenir ma femme, chère Fanny? — dit Frédérick.

Et, posant son verre sur la table, il se leva de son siége, s'approcha de la marchande de modes, lui passa son bras autour du cou, et l'embrassa.

— Restez donc tranquille, mauvais sujet, — dit Madame Brace en le repoussant doucement. — Occupons-nous de ce qui est convenu entre nous, après

cela nous aurons le temps et l'occasion de parler d'amour. Allons, finissez votre Champagne et retirez-vous; car j'ai bien des choses à faire... Ah!... à propos, vous ne direz rien à Henriette, quant à présent...

— Non... ce n'est pas le moment, — fit observer Frédérick. — Et pourtant il faudrait plus tôt que plus tard tirer la pauvre fille d'incertitude. Car, pour dire toute la vérité... elle est dans une certaine position...

— Ah! c'est ce que je soupçonnais, — s'écria Madame Brace. — Réellement, Frédérick, ce n'est pas généreux de votre part...

— Il se peut que cela ne soit pas généreux, — interrompit-il en se regardant complaisamment dans la glace et en caressant ses favoris. — Mais il serait trop stupide à moi d'épouser une humble servante qui me rendra père cinq mois après notre union, au grand amusement de mes camarades qui ne m'épargneront pas les quolibets.

— C'est une aimable fille, et jolie par-dessus le marché, — fit observer Madame Brace ; — il n'y a rien de commun en elle, et, quant à ce dont vous parliez tout à l'heure, il est si facile de dire que vous étiez mariés secrètement depuis six mois.

— La chose est impossible. ma chère, sur ma parole... c'est de toute impossibilité... Je ne pourrais jamais me décider à me sacrifier ainsi, je ne pourrais jamais me résoudre à perdre une belle créature

comme vous. Non, ce que nous avons arrêté est un marché conclu, et je me charge de tout arranger avec Henriette. Ainsi plus de remontrances à ce sujet... Et maintenant à quelle heure Mobbs doit-il venir ici ce soir?

— Il ne me l'a pas dit, — répondit Madame Brace, — mais je suppose qu'il arrivera un peu après dix heures.

— Très-bien! — s'écria le valet de pied. — Alors vous ferez en sorte de l'amener dans la cuisine vers onze heures... pas avant. J'y serai, ou je serai caché tout près de lui. Ne me faites aucune question; j'ai mon plan tout arrangé dans la tête et je m'engage à l'exécuter convenablement. Comme de raison, vous prendrez vos dispositions pour que tous vos gens soient retirés dans leurs chambres à dix heures et demie, excepté la femme de chambre et le portier de service dans l'autre maison; il ne faut pas qu'ils soient à portée d'intervenir dans nos affaires. Vous comprenez?

— Parfaitement, — lui répondit-elle.

— Alors, encore un baiser, — dit Frédérick, — et je vous quitte pour aller tout préparer.

La marchande de modes s'abandonna à ses caresses, et l'impudent valet se retira.

CHAPITRE X

MOBBS ET SON CHIEN

Les horloges du West End sonnaient dix heures et demie, quand Mobbs fut introduit par Frédérick dans le parloir où Madame Brace attendait son arrivée.

Le valet de pied se retira immédiatement; mais, avant de fermer la porte, il lança un regard significatif à la marchande de modes pour l'assurer qu'il n'avait pas changé d'idée au sujet de ce qui avait été convenu entre eux.

Mobbs était suivi par son chien, qu'il envoya d'un coup de pied se cacher sous un sofa, pendant qu'il prenait place dans le fauteuil qu'avait occupé le domestique quelques heures auparavant, et, posant son chapeau sur le tapis, il dit : —

— Nous avons été dérangés hier d'une manière assez singulière, Madame.

— Oui, et avant que vous ayiez eu le temps de stipuler la somme que vous demandez pour garder le secret sur une certaine affaire, Monsieur Mobbs, — répondit la marchande de modes. — Mais la soirée est encore fraîche aujourd'hui, voulez-vous prendre quelque chose de chaud pour vous réconforter?

— Peut-être serez-vous assez bonne pour me dire d'abord, Madame, — dit Mobbs en fixant un regard ferme sur Madame Brace, — comment mon camarade et mon supérieur, Grumley, a trouvé la mort... Je veux dire comment vous la lui avez donnée?

— Est-il nécessaire de revenir sur ces horreurs? — s'écria la marchande de modes. — En vérité, il en a été déjà bien assez dit sur cet affligeant sujet!

— Je vous ai déclaré hier soir que je voulais tout savoir et que je ferais ensuite mes conditions avec vous, — dit Mobbs avec une ferme opiniâtreté. — Donnez-moi toutes les explications nécessaires, il est assez naturel que je désire connaître les détails d'un événement qui m'a privé d'un aussi bon ami. Allons, Madame, je ne suppose pas que vous ayiez fait le coup sans aide, et, dans tous les cas, si vous vous êtes débarrassée de lui en le frappant de votre propre main, il n'est pas probable que vous l'ayez enterré dans la cuisine du sous-sol sans que quelqu'un vous ait aidée. Vous voyez donc que vous avez pas mal de choses à m'apprendre.

— Mais si vous êtes disposé à prendre des arran-

gements avec moi, — dit Madame Brace craignant qu'il n'eût deviné ses mauvais desseins à son égard et qu'il ne voulût lui tendre un piége pour la perdre, — quelle nécessité y a-t-il à entrer dans tous ces détails?

— Ne craignez aucune mauvaise intention de ma part, ma chère dame, — dit Mobbs, — je n'ai pas la moindre envie de faire le plus léger mal, soit à vous soit à vos complices, si vous agissez franchement et loyalement avec moi. Mais je veux que vous soyez persuadée que je suis aussi clairvoyant que qui que ce soit, et que par conséquent je n'ignore pas que vous devez avoir eu au moins un complice, si ce n'est pour le meurtre en lui-même, tout au moins quand il s'est agi de faire disparaître le cadavre.

— Et s'il était vrai?... — dit Madame Brace en tremblant de tout son corps.

— Alors j'aurais le droit de me faire payer un secret qui peut faire pendre deux personnes, — répliqua Mobbs. — Me comprenez-vous maintenant?

— Parfaitement, — répondit la marchande de modes qui respira plus librement.

— Il faut me dire le nom de votre complice, ce qu'il est, où il demeure, et tout ce que vous savez sur lui, — continua Mobbs, — parce que, pour vous parler franchement, je veux tirer de vous deux un beau revenu.

— Et en supposant que j'aie agi seule et sans

assistance? — dit Madame Brace d'un ton interrogateur.

— Véritablement, — dit Mobbs laconiquement. — En somme je considère comme très-probable que vous l'avez empoisonné... et sans intention de vous offenser, Madame, c'est précisément la raison pour laquelle je refuse de rien boire de froid ou de chaud, avant que vous n'ayiez bu la première.

— Grand Dieu, Monsieur Mobbs ! — s'écria-t-elle avec une affectation d'horreur et d'indignation, — vous ne supposez pas un seul moment que je sois capable de vous vouloir du mal... à vous qui avez agi avec tant de bonté envers moi ?

— Je ne dis pas que vous ayez de mauvais desseins, Madame; mais comme je n'affirmerais pas non plus le contraire, il est inutile de nous appesantir sur ce point, — répliqua l'ex-constable. — Vous reconnaissez alors, ou je considérerai comme admis par vous, que vous avez empoisonné ce pauvre Grumley avec un verre de liqueur? C'est bien, mais vous n'avez pu enlever les dalles, creuser une fosse, y déposer le corps, combler la fosse, replacer la pierre, et faire disparaître l'excédent de terre qui a dû rester, tout cela sans assistance; et par conséquent je veux savoir qui vous a prêté la main.

— Monsieur Mobbs, je n'essayerai pas plus longtemps de vous abuser, —dit Madame Brace avec une apparence de confusion et de franchise, comme quelqu'un qui, après avoir tenté d'avoir recours à la

dissimulation, prend enfin la résolution de s'expliquer avec candeur et sincérité. — La vérité est que votre ancien maître n'a pas encore été enterré du tout et cela par la raison bien simple que je n'ai encore osé mettre personne dans la confidence de cette effroyable affaire.

— Alors où est le corps ? — demanda Mobbs brusquement.

— Dans un lieu contigu à la cuisine où je vous ai conduit hier soir, — répondit la marchande de modes. — Oh ! si vous vouliez seulement m'aider à faire disparaître le cadavre ! — s'écria-t-elle en joignant les mains et avec un élan d'angoisse et de supplication, admirablement joué.

— Allons, je crois que nous pourrons arranger cette affaire, — dit Mobbs. — Mais pourquoi m'avez-vous trompé si grossièrement et si inutilement ?

— J'agirai honnêtement avec vous maintenant. Dans tous les cas, — ajouta la marchande de modes, — j'espérais arriver à me débarrasser du corps d'une manière ou d'une autre, soit en l'enterrant, soit en prenant sur moi assez de courage pour mettre quelqu'un dans ma confidence. Alors, si vous m'aviez trahie, si vous aviez déclaré que le cadavre était enterré sous les dalles de la cuisine du sous-sol, le résultat de l'enquête aurait donné un démenti à votre dénonciation et l'aurait entachée de fausseté. Tels ont été mes motifs pour vous induire en erreur ; mais j'espère

que maintenant vous voudrez bien me pardonner.

— Bien... bien... — dit Mobbs, complétement trompé par l'apparence de son repentir et par l'air de sincérité avec lequel elle parlait. — Les reproches sont inutiles, car ils ne remédieraient à rien. Ainsi, en somme, vous n'avez pas de complice?

— Aucun, — répondit Madame Brace.

— Et le corps est encore sans sépulture?

— Oui, dans un cabinet noir qui donne dans la cuisine et dont j'ai gardé la clef, — répondit-elle.

— Maintenant, pensez-vous que ce serait trop exiger que de vous demander mille livres pour vous aider à faire disparaître le cadavre et pour garder éternellement votre secret? — demanda l'ex-constable en fixant son regard perçant sur le visage de Madame Brace.

— Mille livres! — s'écria Madame Brace, en ayant l'air de trouver les exigences de Mobbs exorbitantes. — Oh! Monsieur Mobbs, où voulez-vous que je prenne une pareille somme, à l'instant même?

— Eh bien! — je ne demande pas à être payé rubis sur l'ongle, — répondit l'ex-constable. Mais moitié maintenant... et l'autre moitié dans une quinzaine.

— Il faut en passer par tout ce que vous voulez. Je suis complétement en votre pouvoir. Complétement! — dit Madame Brace, en gémissant. — Mais vous allez d'abord m'aider à faire disparaître le cadavre?

— Oh! cela entre dans notre marché, — répliqua Mobbs, — et ce que vous m'avez dit pour me tromper va être réellement exécuté. Je veux dire que nous allons enterrer le corps sous les dalles de la cuisine du sous-sol, à moins que vous n'ayiez un meilleur plan en vue.

— Non, je ne vois rien de meilleur, — répondit la marchande de modes; puis, jetant un coup d'œil sur la pendule qui était placée sur la tablette de la cheminée, elle dit : — Il est maintenant onze heures, et tous les domestiques sont probablement remontés dans leurs chambres.

— Eh bien, — dit Mobbs se levant, — nous allons nous mettre à l'œuvre à l'instant, et ensuite vous me compterez les jaunets.

Madame Brace prit un flambeau et ouvrit la marche pour descendre à la cuisine, suivie par Mobbs et par son chien, qui ne quittait pas ses talons. Tout était tranquille : le silence le plus absolu régnait dans les basses régions de l'établissement, et les corridors n'étaient éclairés que par la bougie que Madame Brace tenait à la main.

En arrivant sur le seuil de la cuisine, elle jeta à la hâte un coup d'œil autour d'elle, mais Frédérick n'y était pas. Pendant un instant, elle resta confondue; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, elle se rappela qu'il lui avait dit que, s'il n'était pas dans la cuisine même, il serait tout près. Et, au moment où cette réflexion lui traversait l'esprit, elle

remarqua qu'une corde avait été passée dans un piton enfoncé dans le plafond et qu'un des bouts de cette corde était attaché à un clou fixé dans une forte planche qui supportait une rangée de tablettes.

Le chien commença à flairer la dalle comme il l'avait fait la veille, et Mobbs, frappé par cette circonstance, fit observer qu'il était singulier que cet animal restât ainsi sur une fausse piste. Alors il aperçut quelque chose de particulier dans le mortier qui cimentait les dalles, il se baissa et y porta les mains.

Au même instant une porte donnant dans un cabinet qui servait à serrer le bois de chauffage, s'ouvrit tout à coup, et Frédérick s'élança sur le constable.

— Mords-le, Toby, — s'écria Mobbs en luttant énergiquement contre Frédérick.

Mais le chien se contenta de se reculer dans un coin et de faire entendre un grognement sourd, furieux, menaçant et continu, comme s'il était au moment de s'élancer sur l'assaillant de son maître. Les événements qui se passèrent ensuite furent l'affaire d'un moment, tout s'accomplit dans un espace de temps merveilleusement court en comparaison de la grandeur du forfait.

Madame Brace, avec une présence d'esprit extraordinaire, vint rapidement en aide aux desseins meurtriers de son domestique : déposant sa lumière

sur le dressoir, elle détacha le bout de la corde du clou où il était retenu; de cette façon, la corde glissa dans le piton fixé au plafond, et l'autre extrémité, qui se terminait par un nœud coulant, se trouva à la portée de la main de Frédérick.

Pendant ce temps-là, ce dernier avait réussi à maintenir Mobbs étendu sur les dalles de la cuisine, et, prenant à deux mains la tête de sa victime, il la souleva quelque peu et la frappa assez vigoureusement sur la dalle pour l'étourdir; puis saisissant le nœud coulant, il le passa autour du cou de Mobbs, et, se dressant sur ses pieds, il tira violemment sur la corde. En ce moment, Mobbs parut se ranimer, et, se mettant également sur pieds, il essaya de desserrer le nœud qui lui serrait la gorge.

Mais l'assassin arracha la corde des mains de Madame Brace et la tendit violemment en ayant soin de s'éloigner de l'endroit où sa victime se débattait avec désespoir, pendant que la marchande de modes se glissait derrière le constable et réussissait à lui maintenir les bras en arrière.

Les contractions convulsives qui se produisaient sur le visage de Mobbs étaient horribles, mais il ne poussa pas un cri. Le nœud coulant l'étranglait, et l'écume lui venait aux lèvres; la langue pendait hors de la bouche, et les yeux lui sortaient de la tête. L'assassin l'enleva de terre jusqu'au moment où la tête se trouva en contact avec le piton par lequel passait la corde.

Ses bras s'agitèrent d'une façon horrible lorsque Madame Brace fut forcée de les lâcher; d'affreuses convulsions firent grimacer son visage, qui était maintenant bleuâtre, enflé, et sur lequel les veines se détachaient sous la peau comme des cordes. Mais, au bout de quelques instants, ses bras retombèrent le long de son corps; les mouvements convulsifs qui l'agitaient perdirent de leur violence, et, après un long frémissement, qui le secoua de la tête aux pieds, après de violentes contractions, qui crispèrent ses mains, il resta immobile.

Pendant que cette horrible tragédie suivait son cours, le chien avait quitté le coin où il s'était acculé, et, quand il vit son maître hissé en l'air, le pauvre animal sauta après lui pour lui lécher la main, et un gémissement lamentable et continu succéda aux grognements qu'il avait fait entendre jusque-là.

Quand ensuite la pauvre bête vit que Mobbs restait immobile et pendu au plafond comme un paquet de hardes, son instinct parut lui faire comprendre que son maître était mort, et, retournant dans un coin de la cuisine, il poussa de douloureux gémissements.

— Pour l'amour du ciel, Frédérick, faites taire ce chien! — s'écria Madame Brace, qui tremblait de tout son corps, et qui était devenue livide sous la couche de rouge qui couvrait son visage. — Il va répandre l'alarme dans la maison.

Le valet de pied saisit le tisonnier et s'avança vers le chien, mais l'animal, devinant probablement ses intentions hostiles, glissa vivement entre ses jambes et s'élança dans l'escalier.

— Je vais courir après lui et le mettre dehors, — dit Frédérick en prenant la lumière.

— Grand Dieu! ne me laissez pas ici seule, et dans l'obscurité! — s'écria Madame Brace d'un ton suppliant.

Et elle s'élança à la suite du domestique, poursuivie par la crainte de voir le mort se débarrasser de sa corde et la saisir par derrière.

En arrivant au haut de l'escalier qui descendait à la cuisine, elle s'appuya à la rampe pour ne pas tomber; un sentiment de consternation s'était emparé d'elle et l'accablait; car toutes les horreurs du drame terrible dans lequel elle venait de jouer un si grand rôle, lui revenaient à l'esprit avec une énergie furieuse, avec une intensité telle qu'elle en était bouleversée jusqu'au fond de l'âme. Son cerveau était en feu, son cœur était percé de mille dards aigus; tout son système nerveux était surexcité outre mesure, toutes les fibres de son corps étaient tendues à se rompre, un feu ardent la brûlait, et il lui semblait que la vie allait l'abandonner.

Cependant Frédérick avait exploré le passage et le vestibule à la recherche du chien, mais l'animal ne se trouvait nulle part. Il entra dans les chambres dont les portes étaient ouvertes, il regarda sous les

meubles, derrière les rideaux, mais en vain. Le chien n'y était pas, et, en murmurant des imprécations contre le maudit animal, il retourna près de sa maîtresse, qu'il trouva dans un état déplorable. Elle s'était affaissée sur les marches de l'escalier de la cuisine, et y était restée accroupie les mains sur ses genoux et les yeux hagards. Mais, au moment où la lumière que Frédérick portait à la main reparut et dissipa l'obsurité, elle revint un peu à elle.

Frédérick, s'apercevant à quel point la terreur s'était emparé d'elle, et jugeant que la. cause la plus futile pouvait l'augmenter encore, jugea prudent de lui cacher qu'il n'avait pas trouvé le chien, et, en réponse à sa question, il lui déclara immédiatement qu'il l'avait chassé hors de la maison.

Retrouvant alors en partie l'énergie désespérée qui l'animait, cette créature perverse se leva et demanda à Frédérick de l'aider à gagner le parloir pour qu'ils pussent s'y procurer un peu de brandy. Ceci fait, elle se sentit en état de procéder à ce qui restait à faire pour compléter leur œuvre.

Redescendus dans la cuisine, les deux assassins procédèrent au dernier acte de leur horrible drame. D'abord ils descendirent le corps, puis Frédérick se mit à lever les dalles qui couvraient les restes de Grumley. L'enlèvement de la terre fut beaucoup plus facile que la première fois; car comme elle avait été fraîchement remuée, elle était incomparablement

moins dure, et, en moins d'une heure, le corps livide de Grumley fut en vue.

Madame Brace jeta en frissonnant un regard dans la fosse, mais elle se détourna avec un sentiment de dégoût et d'horreur; de dégoût à la vue de ces restes humains en voie de putréfaction, d'horreur à la pensée du crime horrible dont elle s'était rendue coupable.

Alors le corps de Mobbs fut poussé dans la fosse, et Frédérick le couvrit de terre en maniant sa pelle d'un bras vigoureux; une heure après sa tâche était accomplie. Il fit disparaître l'excédant de terre qui restait, comme il l'avait fait précédemment, et tout fut terminé.

En ce moment, et pour la première fois depuis deux heures, les deux assassins se regardèrent en face; Frédérick attachait des regards ardents sur la marchande de modes, et celle-ci fixait ses yeux sur le visage de son complice, comme pour s'assurer que tout ce qni venait de se passer était bien réel, et qu'elle n'était pas le jouet d'un rêve.

Alors, ils quittèrent lentement la cuisine, et Frédérick, avec une indomptable hardiesse, murmura à l'oreille de Madame Brace son intention de passer le reste de la nuit près d'elle; et, bien qu'au premier moment elle se fût éloignée de lui, comme si elle avait été touchée par un serpent, comme si lui seul était le meurtrier et qu'elle fût pure et immaculée; néanmoins, presque aussitôt,

elle saisit avec joie l'idée de ne pas passer le reste de cette effroyable nuit dans une profonde et effrayante solitude.

Elle consentit donc et Frédérick l'accompagna.

CHAPITRE XI

LES DEUX ASSASSINS

Deux heures s'étaient écoulées et le domestique dormait près de sa maîtresse.

Il dormait tranquillement et profondément, aucun rêve ne semblait l'agiter, ni un gémissement ni un cri inarticulé ne trahissaient chez lui soit un remords, soit un sentiment de terreur. Il semblait ne pas être poursuivi par le souvenir de son crime, nulle voix vengeresse ne venait murmurer un avertissement à son oreille et faire tressaillir son cœur. Son sommeil était calme et tranquille, l'horreur n'amenait pas une sueur froide sur son front, ses poings n'étaient pas serrés, aucun mouvement fébrile n'accélérait les battements de son cœur.

Mais sa complice dormait-elle aussi? Grand Dieu! que n'aurait-elle pas donné pour pouvoir dormir comme l'homme qui reposait à côté d'elle!

Se retournant dans son lit, brûlée par la fièvre qui faisait bouillonner son sang dans ses veines, tantôt elle fermait les yeux pendant quelques minutes, avec le vain espoir de céder au sommeil; tantôt elle les ouvrait pour la centième fois pour regarder la lampe qui brûlait sur la toilette. Puis elle cherchait à se calmer, à dormir, et presque aussitôt elle rouvrait encore les yeux pour s'assurer que la lampe ne s'était pas éteinte; pendant un moment elle cherchait à combattre par le raisonnement les terreurs qui l'assiégeaient; puis elle s'y abandonnait tout entière. Par moment elle se disait qu'il était impossible qu'il existât des revenants, et l'instant d'après elle jetait ses regards effrayés autour d'elle, s'attendant à voir le regard fixe d'un spectre arrêté sur elle. Tantôt elle avait peur du morne silence qui régnait dans la chambre, tantôt elle tressaillait croyant que quelque bruit étrange avait frappé ses oreilles. Par moment elle envisageait froidement sa situation, pesant toutes les chances de sécurité qu'elle avait pour l'avenir, et le moment d'après elle succombait à ses terreurs et croyait voir l'échafaud se dresser pour elle. Telles étaient les alternatives d'inquiétude et de sécurité, de crainte et d'espoir par lesquelles passait cette misérable femme.

Les tortures auxquelles elle était livrée par sa conscience devenaient intolérables, son cœur n'était pas assez fort contre les craintes qui l'assaillaient

et elle sentait la vie prête à l'abandonner. Sa mémoire lui rappelait avec une impitoyable netteté les souvenirs terribles qu'elle eût voulu pouvoir chasser, et toutes les horribles pensées qui traversaient son esprit faisaient affluer son sang à sa tête, et ses artères gonflées battaient avec violence. Jamais elle n'avait été poursuivie par des idées plus horribles, par des angoisses plus insupportables. Le tableau de toutes les calamités qui peuvent s'accumuler sur la tête d'un mortel se déroulait devant elle et la livrait aux sensations les plus effrayantes et les plus horribles!

C'est en vain qu'elle s'agitait dans son lit, c'est en vain qu'elle se retournait dans tous les sens pour débarrasser sa poitrine du poids qui l'oppressait comme dans le plus affreux cauchemar. Son âme et son corps succombaient sous la violence des sensations qui triomphaient de sa raison, de sa force, et de son énergie. Par moment son cerveau se troublait, le chaos se faisait dans sa tête, toutes ses pensées devenaient confuses, et il semblait qu'elle allait devenir la proie de la folie. Les heures continuaient à s'écouler lentement au milieu de toutes ces alternatives de crainte, d'espérance, de découragement, et de folie qui se succédaient avec la rapidité effrayante de la pensée.

Elle était merveilleuse et terrible la mystérieuse fantasmagorie qui se déroulait dans l'imagination de cette femme criminelle!

Le châtiment du meurtrier commence sur cette terre !

En ce moment cette misérable femme s'est relevée sur son coude, et elle contemple les traits de l'homme qui dort à côté d'elle. Oh ! comme elle lui envie le calme et tranquille sommeil dont il semble jouir ! Elle donnerait tout ce qu'elle possède au monde, son riche mobilier, ses splendides bijoux, sa vaisselle plate, ses riches toilettes, tout l'argent qu'elle a placé, toutes... ses richesses, pour une coupe de cette eau du Léthé où son complice semble avoir puisé l'oubli. Pendant longtemps ses yeux restent arrêtés sur lui, sur cet homme dont l'âme de fer est à l'épreuve contre les aiguillons du remords et dont la mémoire est comme un lac profond dans lequel un cadavre peut s'engloutir sans troubler la tranquillité de sa surface.

Alors lui revint à l'esprit la pensée qu'elle avait conçue d'assassiner cet homme qui dormait à côté d'elle et qui l'avait forcée à le recevoir dans ses bras... cet homme dont le cœur était assez indifférent et assez endurci pour songer à l'amour si peu de temps après la perpétration d'un meurtre horrible ! Quelle haine terrible, quel profond dégoût lui inspirait cet homme que le crime avait fait son égal, et qui déjà prenait sur elle l'ascendant d'un maître ! Mais en dépit des profonds sentiments de haine qu'il lui inspirait, elle n'osait plus s'arrêter à l'idée de faire de lui sa victime ! Non, elle sentait

que le poids des turpitudes qui souillaient son âme était assez écrasant, que les crimes dont elle avait à répondre étaient assez nombreux et assez grands pour ne pas en augmenter le nombre.

Replaçant alors sa tête sur l'oreiller pour la centième fois, elle essaya de dormir... Mais de terribles visions continuèrent à la poursuivre. Inutilement elle chercha à faire prendre un autre cours à ses pensées, elle évoqua le passé, elle rappela à son souvenir des temps plus heureux; mais de quelque côté qu'elle portât mentalement ses regards, toujours un cadavre venait s'offrir à sa vue et la terrifier.

Enfin, elle aperçut la pâle lueur de l'aube matinale glisser entre les rideaux et elle sentit que si elle ne parvenait pas à s'endormir, ne fut-ce que pour une demi-heure, elle serait tout à fait incapable de se livrer aux travaux de la journée. Rendue lâche par la conscience de ses crimes, elle était terrifiée par la pensée des étranges soupçons que pouvait faire naître l'air défait et fatigué qu'elle ne pourrait éviter d'offrir aux regards si elle ne pouvait pas se rafraîchir par quelques instants d'un sommeil bienfaisant; et elle fit tous ses efforts pour lutter contre les sentiments qui la tenaient éveillée. Mais elle ne dormit pas, le sommeil continuait toujours à fuir son oreiller!

Peu à peu le jour grandit suffisamment pour rendre pour ainsi dire visible l'obscurité qui régnait

dans la chambre, et alors les objets les plus ordinaires prirent à ses yeux l'apparence de hideux fantômes, que la lampe qui baissait venait éclairer d'une lumière fantastique.

Alors une espèce d'engourdissement vint appesantir les paupières de la marchande de modes, qui cependant n'avait pas encore cédé au sommeil, quand elle s'imagina entendre quelque chose remuer dans la chambre! A l'instant elle fut de nouveau réveillée, aussi complétement réveillée que précédemment, et elle promena des regards effrayés autour d'elle. Elle écouta, en retenant sa respiration, et de nouveau il lui sembla entendre un frôlement contre les rideaux.

Une sueur froide couvrit tout son corps, sa respiration devint courte et oppressée, un frémissement nerveux parcourut ses membres, et une affreuse consternation s'empara d'elle.

Le frôlement d'abord faible et presque imperceptible qu'elle avait entendu se renouvela et l'horrible conviction vint glacer son cœur que ce n'était pas une erreur de son imagination.

Quelqu'un ou quelque chose avait remué dans la chambre. De nouveau elle retint sa respiration, elle écouta avec l'espoir d'être soulagée de sa terreur en reconnaissant que le mouvement qu'elle avait entendu était le fait de l'homme qui reposait auprès d'elle, mais son sommeil était toujours aussi calme et aussi paisible.

Faisant appel à tout son courage, ou plutôt cédant à la violence de son désespoir, la misérable femme se souleva sur sa couche, se mit à écouter encore, et comme le bruit continuait elle jeta les yeux du côté des rideaux de la fenêtre.

Mais tout redevint tranquille, sans que cette tranquillité parvint à calmer les terreurs de Madame Brace; l'angoisse qui tourmentait son cœur était trop terrible pour céder si facilement.

Tout à coup ses doutes furent dissipés et toutes ses craintes confirmées. Les rideaux s'étaient écartés comme pour laisser passage à quelque chose, et pourtant elle n'avait rien vu! Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, et elle sentit son cœur défaillir comme si la mort allait la saisir.

Terrifiée par les effroyables pensées qui assaillaient son esprit, elle était incapable de pousser un cri. Pétrifiée, immobile de terreur, elle se sentait dans l'impuissance de faire un mouvement et son âme souffrait les tortures de l'enfer.

Succombant à l'excès de sa frayeur, sa tête retomba sur l'oreiller, et là, immobile dans son lit, les yeux fixes, incapable de faire un mouvement, mais toujours éveillée, elle entendit à n'en pouvoir douter des pas légers et rapides courir par la chambre!

Elle essaya de manifester sa terreur en poussant un cri, mais sa bouche resta muette et elle perdit connaissance.

Presque au même instant Frédérick s'éveilla en

sursaut, car un rêve horrible avait tout à coup traversé son imagination.

Le jour était maintenant assez grand pour qu'on vît clair dans la chambre, et lorsqu'il jeta les yeux sur Madame Brace, l'idée lui vint qu'elle était morte. Mais posant sa main sur son cœur, il le sentit battre, faiblement il est vrai, et la chaleur que son corps avait conservé, dissipa la crainte terrible qu'il avait d'abord conçue.

Tout à coup un bruit étrange qui frappa son oreille le fit tressaillir, et pendant un instant la frayeur vint glacer son cœur. Néanmoins il n'était pas homme à se laisser aller à des craintes superstitieuses, et, reprenant aussitôt son empire sur lui-même, il écouta en retenant sa respiration. Le singulier bruit qu'il avait entendu continuait, c'était un léger grattement contre la porte accompagné d'un sourd gémissement.

La vérité se fit jour à l'instant dans l'esprit de l'assassin, et, en écartant les rideaux, ses yeux lui confirmèrent la pensée qui lui était venue : l'être qui grattait et gémissait contre la porte, c'était le chien de Mobbs!

Sans s'occuper de Madame Brace, Frédérick sauta sur le plancher et s'élança sur le chien. Mais celui-ci devinant ses mauvaises intentions se réfugia sous le lit. Le valet de pied écarta les rideaux et vit les yeux de l'animal briller dans l'obscurité. Sans hésiter il se glissa sous le lit; et, en marchant sur ses

mains et sur ses genoux, il s'avança vers le chien qui se mit à aboyer avec une fureur contenue. Sans se laisser effrayer, Frédérick continua à s'avancer vers l'animal, une main en avant et prêt à le saisir à la gorge s'il s'élançait sur lui ; mais l'animal, reculant devant lui, quitta le dessous du lit et alla se retrancher dans un coin. Alors, avec ce courage digne d'une meilleure cause, le domestique entoura de ses deux mains le cou du chien et l'enleva de terre en le serrant fortement comme dans un étau.

Le chien se débattit avec désespoir, mais sans pouvoir faire entendre le moindre jappement. Les mains du valet lui serraient la gorge, sa langue pendait hors de la gueule et déjà il se débattait contre l'agonie, quand la porte s'ouvrit tout à coup et que Henriette entra dans la chambre.

Surpris par ce brusque incident, Frédérick cessa de serrer la gorge du chien, et, avant qu'il eût eu le temps de se rendre de nouveau maître de lui, les dents de l'animal s'étaient enfoncées dans le bras nu de son ennemi. Une terrible explosion de jurons s'échappa de la bouche du domestique, mais le chien lui ayant échappé s'élança par la porte qu'Henriette tenait encore entr'ouverte et descendit rapidement l'escalier. Une servante était occupée à balayer le devant du magasin, la porte extérieure était ouverte, et le pauvre Toby, ne trouvant aucun nouvel obstacle, parvint ainsi à se sauver.

Il serait difficile de décrire le mélange d'étonne-

ment, de douleur, et de rage qui saisit Henriette à la vue d'un spectacle qui lui donnait la preuve irrécusable que son amant, ou plutôt celui qu'elle croyait son amant, avait passé la nuit avec Madame Brace. Pendant un instant elle resta frappée de stupeur en tenant la porte entr'ouverte, mais quand le chien passa comme un furieux auprès d'elle, un cri de terreur s'échappa de sa poitrine, et ce cri d'angoisse fit sortir Madame Brace de son évanouissement.

Alors commença un assaut de cruels reproches d'un côté, et de supplications de l'autre, Henriette invectivant sa maîtresse en termes énergiques, mais sans être grossiers ou communs, et la marchande de modes faisant tous ses efforts pour calmer la colère de sa femme de chambre outragée, tandis que Frédérick était tranquillement occupé à enrouler une bande de toile autour de son bras blessé.

A la fin le valet fut obligé d'intervenir pour terminer une querelle qui menaçait de jeter l'alarme dans la maison, et, en employant les cajoleries et les menaces, il parvint à obtenir d'Henriette qu'elle promît d'oublier ce qui s'était passé. Cette concession de la part de la jeune femme fut néanmoins obtenue d'elle avec une mauvaise grâce et un déplaisir qui prouvaient qu'elle avait cédé à la crainte plus qu'à la persuasion, et Madame Brace vit bien qu'elle devait considérer à l'avenir sa femme de chambre comme une ennemie secrète.

CHAPITRE XII

TRISTE DESTINÉE

Pendant quatre longs jours, Madame Melmoth erra dans la métropole à la recherche de son mari, serrant son dernier né contre sa poitrine desséchée et traînant après elle ses trois autres enfants affamés, épuisés de fatigue, et dont les pieds nus laissaient des traces sanglantes sur le pavé.

Pendant quatre mortelles journées, la femme de l'ouvrier parcourut péniblement les rues, les places, les squares de la vaste capitale, en cherchant son mari et en le cherchant en vain.

Pendant quatre jours, ses enfants se traînèrent à sa suite, endurant les tortures de la faim, la brutalité des constables, les insultes des valets, et les rebuffades des riches et des grands.

De beaux équipages passaient auprès d'eux, en les éclaboussant, et pas un regard de compassion n'était

jeté sur la pauvre famille, pas une obole ne tombait de la main des femmes riches et belles qui y étaient mollement étendues. S'ils s'arrêtaient épuisés de fatigue et cherchaient un moment de repos devant la porte d'un palais du West End, un suisse richement galonné d'or et de soie les en chassait, comme s'ils fussent sortis d'un lazaret, et comme s'il craignait que leur souffle ne donnât la peste. S'ils erraient dans les faubourgs, dans l'espoir d'y rencontrer un époux et un père, ils se trouvaient en face de poteaux portant cet avis : « TOUS LES VAGABONDS QUI SERONT SURPRIS ERRANT SANS BUT DÉTERMINÉ AUTOUR DES HABITATIONS SERONT POURSUIVIS CONFORMÉMENT A LA LOI, » et la crainte les éloignait. S'ils entraient dans un des cimetières qui entourent les églises, et s'ils se reposaient sous le porche de la maison de Dieu, le bedeau ou le surveillant les en chassait impitoyablement. S'ils voulaient pénétrer dans les parcs, dans les parcs publics, ceux qui appartiennent à la nation, et, par conséquent, à chacun des individus qui composent la nation, s'ils espéraient en franchir les grilles, une voix rude s'élevait pour leur en défendre l'entrée, et parfois un chien donnait la chasse aux enfants. Et pourquoi? Parce qu'ils étaient en haillons, et que nos nobles grandes dames qui fréquentent ces parcs, paresseusement étendues dans leurs splendides équipages, ne peuvent supporter la vue des haillons!

Les gens déguenillés de ce pays de liberté si

vanté, ne pouvaient, à l'époque dont nous parlons, respirer l'atmosphère que respiraient les riches et les nobles. Aux maisons de correction! Quel droit, en effet, des misérables qui meurent de faim ont-ils d'étaler leurs membres à demi-nus à la vue d'élégantes créatures enveloppées de fourrures, d'hermine, de soie, et de velours?

Pendant quatre jours, la misérable mère et ses enfants errèrent à la recherche d'un époux et d'un père, et leur recherche fut vaine. Ils n'avaient pas négligé de se rendre à leur ancienne demeure, cette triste demeure dont ils avaient été si cruellement chassés, et ils s'étaient informés si Melmoth y avait paru. La logeuse répondit sèchement que oui, et immédiatement elle demanda à Madame Melmoth si elle venait dans le but de lui apporter ce qu'elle devait pour son loyer. Mais la pauvre femme, sans songer à répondre à cette question, supplia la logeuse de lui donner tous les détails particuliers de la visite de son mari; et, tout ce qu'elle réussit à tirer d'elle, c'est qu'il s'était présenté cinq ou six jours avant, et qu'il avait paru frappé de consternation en apprenant que la famille avait quitté la maison. Madame Melmoth apprit encore qu'il avait pleuré amèrement et qu'il s'était ensuite éloigné, comme fou de désespoir, sans ajouter un mot.

Plusieurs fois, pendant le cours de ces quatre jours de pénibles recherches, Madame Melmoth avait recueilli les rumeurs qui couraient par la ville

au sujet de l'épouvantable histoire dont elle avait entendu parler dans le bouge où ils passaient la nuit. On parlait de tombes violées, de corps exhumés dans le but effroyable, mystérieux, et incompréhensible de leur faire subir d'horribles mutilations; et ces hideux récits la remplissaient d'horreur, figeaient le sang dans ses veines, et arrêtaient les battements de son cœur.

Un cinquième jour avait commencé, et la pauvre famille, continuant ses inutiles recherches, traversait une des rues du West End, quand Madame Melmoth se sentit prise d'un malaise si sérieux qu'elle tomba sur les marches d'une maison de belle apparence. Une mortelle terreur s'empara de la pauvre créature, car cette terreur fut accompagnée du pressentiment que c'était l'approche de la mort, et immédiatement cette réflexion lui vint à la pensée : —

— Que vont devenir, et mon pauvre enfant malade et mes autres petits, si je leur suis enlevée?

Oh! quelle angoisse, quelle inexprimable douleur doivent frapper le cœur d'une mère qui se fait cette terrible question!

Et cette angoisse, cette épouvantable douleur, Madame Melmoth les éprouva au moment où elle tomba sur les pas de la porte où elle avait été contrainte de s'arrêter. Les trois enfants s'étaient serrés autour d'elle, quand la porte fut ouverte tout à coup par un domestique en brillante livrée, qui leur ordonna de s'éloigner ou qu'il serait forcé d'appeler un constable.

Mais les pauvres enfants ne firent aucune attention à ces paroles, ils étaient trop complétement absorbés par l'affreux spectacle que leur offrait leur mère, qui était tombée à la renverse sur les marches. L'aîné des enfants prit le baby et le donna à tenir à sa sœur; puis, le visage inondé de larmes, il se courba sur sa mère mourante en s'écriant avec un accent douloureux : —

— Oh! regarde-nous, mère... rouvre les yeux... je t'en supplie... Dis un mot... dis que tu n'es pas sérieusement malade... que bientôt tu te sentiras mieux... Oh! dis-moi cela!...

Mais la pauvre créature était hors d'état de parler, et, quand elle se releva avec une extrême difficulté et qu'elle promena les regards de ses yeux vitreux sur ses enfants, une inexprimable expression d'angoisse se peignit sur son visage. Car, dans ce moment suprême, où son âme flottait entre deux mondes, où son dernier soupir passait sur ses lèvres décolorées, où la vie allait la quitter pour toujours, elle comprenait dans quelle terrible condition elle allait laisser ses pauvres enfants.

Qui pourrait décrire le regard, le dernier regard qu'elle fixa sur ses enfants? Ce regard mêlé d'amour et de désespoir, ce regard où le plus vivace, le plus saint des sentiments se combinait avec la dernière lutte de l'agonie rendue plus cruelle par les craintes que lui inspirait le sort qui attendait ceux qu'elle laissait après elle? Les mots ne sauraient rendre

tout ce que contenait ce triste et dernier regard!

Pendant que cette scène se passait, l'imposant valet continuait à intimer l'ordre de partir à cette malheureuse famille, en la menaçant de l'intervention du constable, et en ajoutant qu'il n'était pas homme à se laisser prendre à la feinte maladie de cette femme.

Quelques personnes furent bientôt attirées vers l'endroit où se passait cette scène et reconnurent bien vite que la pauvre femme était réellement mourante. Alarmé par cette nouvelle, non qu'il fût touché de pitié par le spectacle de cette mère quo la mort allait frapper entourée de ses enfants, mais parce qu'il craignait que le corps ne fût déposé dans la maison, et que la vue d'un mort lui faisait horreur, surtout quand le mort était un pauvre, le valet rentra en repoussant violemment la porte derrière lui, et se hâta d'aller raconter aux autres domestiques ce qui venait d'arriver.

Et là, sur le seuil d'une riche maison, la pauvre femme affamée d'un ouvrier Anglais rendit le dernier soupir; ses enfants furent emmenés à la maison des pauvres par le bedeau de la paroisse, le corps de la pauvre mère fut emporté sur une civière et déposé dans la salle où se fait la garde des morts dans cet établissement, pour être enterrée aussitôt quo les quatre planches, qui forment le cercueil du pauvre, auraient été clouées ensemble.

CHAPITRE XIII

LA PRINCESSE ET SON AMANT

Revenons maintenant à la maison isolée, dans les environs de Windsor, où Sir Richard Stamford avait établi sa résidence.

C'était le soir, et les rideaux étaient tirés; un feu brillant brûlait joyeusement dans la grille, la lampe allumée était placée sur la table, et la chaude atmosphère de la chambre était parfumée par l'odeur des fleurs qui ornaient la pièce : c'était probablement un présent d'une dame jouissant des avantages du rang et de la fortune, et, en réalité, celle qui les avait données était assise sur un sofa à côté du Baronnet.

Avons-nous besoin d'informer le lecteur que sa belle compagne était la Princesse Amélie?

Vêtue d'une simple toilette, la noble fille de sang

royal embellissait son salon de sa présence. Assise à côté de Stamford, une de ses belles mains captive dans la sienne, elle le contemplait avec des regards pleins de tendresse, d'amour, et de la plus profonde affection, et les vives couleurs qui animaient ses joues, l'incarnat brillant de ses lèvres humides, et les mouvements gracieux qui soulevaient et abaissaient son beau sein, indiquaient les désirs ardents éveillés dans son âme. La mode était alors aux robes décolletées et transparentes, et plus de la moitié de la poitrine de la Princesse était exposée à la vue lorsqu'elle avait jeté au loin son écharpe. Aussi le mouvement lent et voluptueux des deux beaux globes d'albâtre qui ornaient son buste marmoréen, étaient-ils pleinement visibles, et, lorsque le Baronnet sentait la douce pression de la main d'Amélie, quand ses yeux s'abaissaient sur son éblouissante-poitrine, quand il voyait les vives couleurs qui venaient animer son visage et l'expression de tendresse de ses beaux yeux bleus, il eût fallu qu'il fût moins qu'un homme s'il n'avait pas ressenti l'influence des désirs qui s'exhalaient de toute la personne de cette belle jeune fille.

C'est avec ravissement, avec un ineffable ravissement, que ses yeux s'arrêtaient sur cette jeune, aimable, et confiante créature qui lui avait donné son cœur et qui était maintenant sur le point de lui faire le sacrifice de sa vertu. Et quand ses regards erraient sur les traits charmants, sur les admirables

contours de cette jeune fille, dans tout le riche développement de ses formes virginales, c'est à peine s'il pouvait croire que cette radieuse créature, appelée, si elle le voulait, à de si hautes destinées, était réellement à lui et à lui seul.

La Princesse Amélie était une charmante créature. Sous les simples vêtements qu'elle avait pris pour ne pas être remarquée alors qu'elle allait rendre visite à son amant, elle avait un air aimable bien fait pour charmer les cœurs, indépendamment de sa beauté personnelle, beauté qui n'était pas commune et à la description de laquelle nous avons consacré l'un des précédents chapitres; mais jamais peut-être elle n'avait paru aussi à son avantage qu'en ce moment. La jeune Princesse portait une robe de soie noire qui faisait ressortir la nuance tendre de ses cheveux blonds et la blancheur de sa peau d'albâtre. Ses belles mains, dont l'attache délicate était couverte d'un réseau de veines bleues, étaient mises en saillie par les longues manches noires serrées au poignet, qui couvraient ses bras robustes mais d'une grande beauté de forme, et, au-dessus du corsage décolleté de cette robe s'élevait son beau sein, d'un si riche développement et d'une blancheur si pure et si parfaite. L'éblouissante beauté de sa peau était si grande qu'elle se voyait à travers le léger tissu de ses bas de soie noire, qui dessinaient la forme ravissante de ses chevilles, et les cothurnes qui se croisaient sur son coude-pied et étaient noués

autour du bas de sa jambe, en faisaient encore valoir les belles et élégantes proportions.

Il y avait un air d'ardente langueur dans toute sa personne; ses regards, son sourire, respiraient un si grand charme qu'il n'était pas difficile de concevoir le ravissement et l'extase qu'elle versait à flots dans l'âme de son amant. Autour de cette charmante créature semblait flotter un parfum bien fait pour enivrer celui qui était ébloui par l'éclat de ses regards et de ses sourires, surtout quand au pur et saint amour qu'il ressentait pour elle venait se mêler la plus terrestre influence des désirs qui la brûlaient et communiquaient leur flamme à son sein.

— Mon Amélie bien-aimée, — dit-il d'une voix douce, — vous m'avez demandé si j'étais heureux maintenant, et c'est bien sincèrement que je puis vous répondre que ma félicité est complète. Dix jours se sont écoulés depuis que vous m'avez permis de vous déclarer que je vous aimais, et alors, en ce moment à jamais mémorable, vous avez avoué que vous répondiez à mes tendres sentiments. Pendant ces dix jours, il ne s'en est pas passé un seul sans que vous veniez éclairer ma solitude par votre radieuse présence. Comment pourrais-je ne pas être heureux?... comment pourrais-je ne pas oublier le passé pour ne penser qu'au présent et à l'avenir?

— Oui, dix jours se sont passés, Richard, — murmura la Princesse en cachant son visage rougissant

dans la poitrine de son amant, — depuis que je me suis jetée dans vos bras en déclarant que désormais j'étais votre femme, et que vous pouviez vous considérer comme mon mari. Oui, dans ce jour je me suis engagée à vous comme à l'être qui m'est le plus cher au monde, plus cher que mon père, que ma mère, que mes frères, que mes sœurs... plus cher que tous les avantages du rang et de la fortune!...

— Et vous ne vous êtes pas repentie d'avoir fait cette promesse, chère Amélie!..., — dit le Baronnet en entourant doucement sa taille de son bras.

— Non... oh! non... et je ne m'en repentirai jamais! — murmura-t-elle.

Elle frémissait de tout son corps sous son étreinte, et, renversant sa tête en arrière, ses yeux se fixèrent au plafond, comme si elle se perdait dans ses réflexions.

Pendant que sa charmante tête était ainsi appuyée contre le dossier du sofa, il y avait dans son attitude un abandon auquel elle ne s'était pas encore laissé aller en présence de son amant, d'une façon aussi complète, un abandon qui dessinait toutes les admirables ondulations de son beau corps. Il y avait quelque chose d'attrayant, d'irrésistible dans son attitude, et, quand les yeux du Baronnet se promenèrent sur tous les charmes qui s'offraient à sa vue, il sentit qu'il serait heureux de mourir pour celle qui réunissait tant de grâces d'une si merveilleuse attraction.

— Oui, — reprit-elle les yeux à demi-clos et en poussant un long soupir, — je suis à toi, Richard... à toi pour toujours! Mais il semble que tu ne puisses oublier la différence que le hasard de la naissance a mise entre nos positions sociales. Et je suis encore obligée de me plaindre de ce que toutes les tendresses doivent venir de moi. Oh! pourquoi ne peux-tu me traiter en égale?... Pourquoi ne peux-tu me regarder comme ta femme, par la seule vertu des serments qui nous lient?... Pourtant je te remercie... Oh! oui... je te remercie sincèrement de la délicatesse dont tu fais preuve envers moi, mais en même temps je suis impatiente de te voir oublier que je suis Princesse, oh! je t'en supplie, ne pense qu'à ton amour pour moi, et traite-moi comme ta femme!...

— Chère, chère Amélie! — s'écria le Baronnet.

Il tremblait d'une joie ineffable, et, en la pressant contre sa poitrine, il sentit son sein palpiter violemment sous sa main.

— Que dois-je comprendre? — continua-t-il.

— Que je suis à toi... toute à toi, mon bien-aimé! — répondit-elle avec une exaltation passionnée; et, se jetant dans ses bras, elle murmura à son oreille, d'une voix entrecoupée par les ardeurs qui la consumaient: — Ne me considère pas comme plus indigne de ton amour que si un prêtre avait béni notre union, et rappelle-toi que nous sommes unis devant Dieu, si nous ne pouvons l'être dans ce monde, et

que la chaine qui nous lie l'un à l'autre est aussi indissoluble que si elle avait été rivée par l'accomplissement des plus saintes cérémonies de l'Église.

— Et ne crains-tu pas les conséquences, ma bien-aimée Amélie? — demanda le Baronnet d'une voix tremblante d'émotion, en serrant contre sa poitrine le corps frissonnant de sa maîtresse.

— Ceux qui aiment avec idolâtrie, avec passion, — murmura Amélie, — ne s'arrêtent pas à réfléchir aux conséquences! Le présent absorbe toute leur âme... Le passé est oublié, ils ne songent pas à l'avenir, et, dès lors, ils ne le craignent pas! Telle est ma situation, Richard, car je t'aime avec idolâtrie... avec passion!...

En disant cela, la Princesse leva sa tête, qui reposait sur l'épaule de son amant, et, le visage rougissant, elle plongea ses regards dans les yeux du Baronnet et lui transfusa la flamme qui remplissait son âme.

— Chère, chère Amélie! — murmura-t-il, — c'est le paradis qu'ouvre à mes yeux un amour comme le tien!

Ils restèrent longtemps à se regarder les yeux dans les yeux, mais l'amour, même lorsqu'il est muet, parle le plus éloquent des langages, et les âmes ont des oreilles ouvertes aux plus délicieuses mélodies. Il y a des moments de félicité ineffable, d'extase incomparable, où la vie semble se fondre dans une douce langueur, quand les regards se confondent et échangent des serments qu'aucune langue ne saurait

rendre, quand deux âmes s'unissent dans un sentiment de félicité céleste!

L'amour a son ivresse, son délire, la Princesse Amélie éprouvait tout le ravissement de joie qui inonde un cœur jeune lorsqu'il sent un autre cœur battre à l'unisson du sien. Emportée par l'ardeur des désirs qui la dévoraient, elle se pressa contre son amant, qui sentait tout son corps frémir entre ses bras, et sa poitrine s'agiter comme l'Océan sous l'effort de la tempête. Ses yeux à demi-clos respiraient encore l'amour et l'idolâtrie sous les longs cils qui les bordaient, et le plongeaient dans un ravissement plein d'une félicité céleste. Les transports qu'ils éprouvaient se communiquaient de l'un à l'autre par l'effet d'un mystérieux magnétisme. Toutes leurs pensées étaient absorbées par les délices du présent; le passé était oublié; l'avenir n'existait pas, et la fille du Roi fit l'abandon de sa vertu à son amant avec autant de confiance qu'elle lui avait donné son cœur.

CHAPITRE XIV

FLORIMEL ET LE PAGE

Trois jours s'étaient passés depuis le retour de Pauline et de sa sœur dans leur ancienne résidence. Florimel avait reçu la lettre que la jeune fille lui avait écrite et à laquelle nous avons déjà fait allusion.

C'était le soir, et le jeune Lord était assis dans l'un des salons de sa splendide demeure. Il réfléchissait tristement sur l'étrange et inexplicable changement survenu dans l'affection de Pauline. Car dans l'ignorance complète où il était des aventures qui avaient marqué le bal masqué, il était loin de soupçonner que Montgomery s'était fait passer pour lui et que Pauline avait été la dupe des artifices du Comte. Le malheureux Florimel se perdait en conjectures pour trouver une raison, un

motif à la conduite de la belle créature qu'il aimait si tendrement.

Pour la centième fois il avait relu la lettre mystérieuse qu'il reprit encore dans son portefeuille pour la parcourir de nouveau. Elle était ainsi conçue : —

« Tout est fini entre nous.

« Il est inutile que je m'inflige la torture d'expliquer les motifs « qui déterminent cette décision.

« Votre bon sens ne manquera pas de vous démontrer qu'il ne « me restait pas d'autre parti à prendre, et que la résolution que « j'ai prise est irrévocable.

« Je me suis retirée du monde, et désormais tous mes soins, « toutes mes pensées, toutes mes affections seront voués à mon « infortunée sœur.

« Toute recherche de votre part, pour découvrir le lieu de ma « retraite, serait inutile ; mais lors même que le hasard viendrait « à vous le faire connaître, il serait tout aussi inutile de tenter « d'obtenir de moi une entrevue.

« En un mot, j'ordonne à Votre Seigneurie de s'abstenir de me « tourmenter d'une façon quelconque ; je la supplie de ne plus « penser à moi.

« Morte au monde, morte pour vous, morte à toutes les meil« leures et les plus pures affections du cœur, je n'existe que « comme l'amie dévouée, que comme la fidèle compagne de ma « pauvre sœur.

« Adieu donc, et pour toujours!

« PAULINE. »

Le lecteur comprendra facilement combien la teneur de ce billet était de nature à plonger le malheureux Florimel dans le plus cruel embarras, en même temps qu'elle le livrait au plus grand chagrin. Il se rappelait la mésintelligence qu'avait

produite une première fois la lettre que Madame Brace lui avait envoyée par Rose, et il ne doutait pas qu'une erreur semblable devait avoir de nouveau excité la jalousie de Pauline. Mais il lui était impossible d'arrêter son esprit sur ce qui dans sa conduite actuelle avait pu donner lieu à une fausse interprétation. Il s'était montré rigoureusement fidèle aux engagements qu'il avait pris vis-à-vis de Pauline, et le lecteur a pu juger avec quelle fermeté, avec quelle prudence, avec quelle résolution, il avait résisté aux ouvertures qui lui avaient été faites par la dame inconnue qui lui avait envoyé le billet de bal et le domino bleu. En un mot, il n'avait pas une faiblesse à se reprocher depuis qu'il s'était engagé par serment vis-à-vis de Pauline à lui être fidèle et à réformer sa conduite, et sa mémoire ne lui rappelait aucun incident qui pût être mal interprété ou donner ouverture à un soupçon. Son étonnement était donc égal à son chagrin.

En recevant la lettre de Pauline, il était immédiatement parti en poste pour la villa du Duc de Devonshire, dans l'espoir d'obtenir un renseignement sur sa nouvelle résidence. Mais tous ses efforts avaient été inutiles; les domestiques refusèrent ou étaient dans l'impossibilité de répondre à ses questions. Presque fou, il revint à Londres, et, se rendant aussitôt à la demeure du Duc de Devonshire, il obtint une entrevue avec la Duchesse. Sa Grâce affecta d'être dans l'ignorance la plus complète sur

la nouvelle résidence de Pauline, et, quoique touchée jusqu'aux larmes par les protestations d'innocence de son noble cousin, néanmoins il ne parvint pas à la convaincre de sa sincérité. Au contraire, elle le jugea en ne tenant compte que de ses antécédents, et, tout en lui accordant une pitié profonde, elle ne vit dans son chagrin que l'effet du repentir et non l'expression sincère de la vérité. D'ailleurs, comme il ne fit aucune allusion à l'histoire du bal masqué, elle s'abstint elle-même d'en parler, et, quand il la supplia de lui faire connaître les motifs de la conduite de Pauline si elle les connaissait, elle éluda la question, le mieux que la chose lui fut possible, sous l'impression de cette pensée que c'était par hypocrisie qu'il affectait d'ignorer ce qui s'était passé au bal masqué et pour se réserver les moyens de nier s'il était accusé d'y avoir été. Ainsi donc, croyant son cousin coupable de duplicité, quoique sincèrement repentant, et bien certaine d'ailleurs que Pauline, du moins dans l'état actuel de ses sentiments, ne serait pas disposée à accepter ce repentir comme une excuse, la Duchesse évita d'entrer dans aucune explication et préféra adopter un rôle passif et écouter ses lamentations. Elle pensait aussi qu'une punition viendrait efficacement en aide à la réforme de la conduite de son cousin, et, quoique n'étant pas elle-même imbue de principes bien vertueux, néanmoins, comme femme, elle sympathisait avec les sentiments qui faisaient ressentir vivement

à la jeune fille l'outrage qu'elle croyait fermement avoir à reprocher à Florimel.

C'est ainsi que le jeune Lord quitta la maison du Duc de Devonshire, sans être plus éclairé sur les motifs qui avaient dicté la conduite de Pauline vis-à-vis de lui que sur sa nouvelle résidence.

Pendant les trois jours qui s'étaient écoulés depuis qu'il avait reçu la lettre, Florimel avait erré à cheval dans tous les environs de Londres, regardant toutes les fenêtres des cottages dont l'aspect lui donnait l'idée que Pauline aurait pu les choisir pour s'y retirer, mais jamais l'idée ne lui vint qu'il fut possible qu'elle fût retournée dans la maison même où il avait fait sa connaissance. Ses recherches furent donc complétement sans résultat, et nous le retrouvons dans un des salons de son élégante maison, plongé dans un profond découragement et se perdant en conjectures sur ce qui avait pu arriver.

Pendant qu'il était ainsi absorbé par ces tristes réflexions, la porte s'ouvrit doucement et Rao, le page noir, parut sur le seuil du salon. Mais le noble Lord ne l'avait pas aperçu, et le jeune noir s'avança à quelques pas de son maître qu'il se mit à contempler avec une attention sérieuse.

Florimel regardait le feu d'un regard distrait, et la flamme du foyer, unie à la lumière des bougies qui étaient allumées sur la tablette de la cheminée, éclairait l'un des côtés de son visage avec une intensité d'effet comparable à ceux que Rembrandt

tire du jeu de la lumière. Le page pouvait donc observer à son aise l'expression du désespoir profond empreinte sur la physionomie du jeune Lord et un indéfinissable sourire de malignité, de joie, de triomphe, et de haine vint plisser la lèvre du jeune noir.

Mais craignant d'être surpris dans sa contemplation du visage de son maître, Rao s'avança vers lui.

— Eh bien! qu'est-ce qui t'amène? — demanda Florimel avec un peu de dureté, car il était contrarié d'être ainsi troublé dans ses méditations.

— Votre Seigneurie n'a pas donné d'ordres relativement à l'heure de son dîner, — répondit Rao de sa voix douce et contenue, — et il est six heures. Votre Seigneurie désire-t-elle que le dîner soit servi à l'instant?

— Non, pas immédiatement, Rao, — répondit le jeune Lord d'un ton plus doux. — Je n'ai pas le moindre appétit. Je sonnerai quand je voudrai qu'on serve le dîner.

— Me sera-t-il permis de m'informer si Votre Seigneurie se sent indisposée? — dit l'enfant avec une lueur de méchanceté dans les yeux, au moment où il faisait cette question.

— Non. oui... c'est-à-dire quelque peu... — répondit Florimel; puis relevant la tête et examinant la physionomie de l'enfant, il dit : — Mais pourquoi me demandes-tu cela, Rao?

— Parce que je mange le pain de Votre Seigneurie, — répondit-il immédiatement avec un air hypocrite, — et que je serais chagrin dans l'âme, si j'apprenais que Votre Seigneurie fût malade ou malheureuse !

— Malheureuse ! — répéta Florimel. — Qu'est-ce qui peut te faire penser que je suis malheureux?

— Peut-être Votre Seigneurie est-elle déjà fâchée contre moi pour les paroles qui viennent de m'échapper, — dit Rao tristement et avec une humble défiance.

— Non, bien loin de là, — s'écria Florimel qui était dans des dispositions d'esprit où la sympathie est bien accueillie de quelque part qu'elle vienne. — J'aime à mériter et à conserver les bons sentiments pour moi de tous ceux qui sont sous ma dépendance. Parle donc et parle franchement. Qu'est-ce qui te fait te figurer que je suis malheureux ?

— L'altération de vos traits et de vos manières raconte une triste histoire, — répondit Rao en donnant à ses regards et à sa voix l'expression d'une profonde mélancolie. — Et puis, je suis trop habitué à contempler les traits de gens malheureux pour ne pas savoir que les chagrins qui assombrissent le cœur marquent aussi leur passage en rembrunissant les visages.

— Ah ! Est-il possible que tu connaisses le chagrin... toi qui es si jeune? — s'écria Florimel en oubliant momentanément ses douleurs pour l'in-

térêt qu'excitaient dans son cœur les paroles du jeune page.

— Je connais le chagrin, Milord, — répondit Rao, — parce que mon âme a été torturée, par la vue de ses ravages sur le cœur d'une personne qui me touche de près et qui m'est chère. Personnellement je n'ai pas eu à souffrir du coup qui l'a frappée, mais par sympathie j'en suis affligé... profondément affligé...

— Ah!... alors il y a quelqu'un que tu aimes? — s'écria Florimel. — Et pourtant tu n'es encore qu'un enfant...

— C'est ma sœur, — dit Rao avec un accent profond.

— Ta sœur, — répéta Florimel, — alors tu as une sœur encore existante. Je pensais d'après ce que tu m'avais dit, quand tu es entré à mon service, que tu étais sans amis, sans parents, et seul au monde.

— J'ai dit à Votre Seigneurie que j'étais orphelin et sans amis, — répondit l'enfant dont l'esprit troublé se trahit par une larme qui jaillit de ses yeux et tomba sur sa joue, mais après l'avoir vivement essuyée il dit : — Oui, je suis orphelin, et j'étais sans amis avant d'entrer à votre service. Si je n'avais pas été privé de mes parents, cette terrible infortune ne serait pas survenue, — ajouta-t-il avec un trouble qui indiquait qu'il était préoccupé d'une pénible pensée.

— A quelle infortune fais-tu allusion? — demanda

Florimel avec bonté et en jetant sur Rao un regard de sympathie, comme on tend la main à un ami affligé.

— A quelle infortune je fais allusion? — répéta Rao avec une singulière expression de physionomie et une inflexion étrange dans la voix, tandis que sa lèvre se relevait sous un sourire amer, triste, et presque méchant ; puis après avoir répété la question de Florimel, poussé par un sentiment qu'il n'avait pu dominer, il revint à lui et s'empressa d'ajouter : — Je parlais du malheur qui a frappé ma pauvre sœur.

— Et ce malheur? — continua Florimel avec le ton de l'interrogation.

— J'aurais mieux fait de dire l'injure dont elle a été la victime, — reprit vivement Rao.

— Où est maintenant ta sœur? — demanda le jeune Lord.

— Dans le pays lointain où nous avons reçu le jour, Milord, — répondit-il.

— Et est-elle heureuse?... Est-elle à l'abri du besoin? — s'empressa de demander Florimel dont les sentiments généreux étaient vivement éveillés.

— Sous ce rapport elle est heureuse, Milord, — répondit Rao, — mais son cœur est brisé, il n'est plus inspiré que par un seul sentiment.

— Et ce sentiment? — dit Gabriel.

— C'est la vengeance! — répliqua l'enfant avec une singulière énergie.

— Alors elle a eu à subir une grave injure? — demanda Florimel, plus que jamais intéressé à la conversation.

— L'injure qui lui a été faite est la plus criminelle, la plus infernale qu'un homme puisse faire à une femme, — répondit l'enfant avec l'accent d'une profonde amertume. — Elle aimait quelqu'un qui l'a trompée, quelqu'un qui lui avait fait croire qu'elle deviendrait sa femme, malgré la disproportion de rang et de fortune qui existait entre eux, et qui a abusé de la confiance que la pauvre fille avait dans son honneur et dans son amour. Oh! il y a des séductions, Milord, dont l'iniquité grandit avec les circonstances qui les entourent, et celle dont ma sœur a été la victime est une de celles-là.

— Je te comprends, Rao, — dit le jeune Lord visiblement troublé par le souvenir de sa vie passée, qui ne le mettait pas complétement à l'abri de semblables reproches. — Mais continue, tu m'intéresses... Qui était le séducteur de ta sœur?

— Un Anglais, Milord, un homme né dans votre pays, — répondit le jeune noir. — Il était admirablement beau, aussi beau que l'était ma sœur; mais autant le cœur de ma sœur était plein de tendresse et de franchise, autant le sien n'était ouvert qu'à la fausseté et à la perfidie. Il l'a abandonnée, honteusement abandonnée, quand il apprit qu'elle était sur le point de devenir mère, et son enfant est né dans le mystère et dans la honte.

— Et cet enfant a-t-il survécu? — demanda Florimel d'une voix tremblante au souvenir des fautes de sa vie qui venaient en foule assiéger son âme.

— L'enfant est mort en naissant, — continua Rao; — mais le souvenir de la honte et de la douleur de ma sœur n'est pas mort avec lui. Non... ce souvenir survit et il est immortel! J'ai juré de venger ma sœur et c'est pourquoi j'ai dit adieu à ma terre natale... peut-être pour toujours!

— Alors tu sais que le séducteur de ta sœur est en Angleterre? — demanda Florimel.

— Oui, et je sais aussi qu'il est à Londres, — répondit le jeune noir. — Je l'ai vu!

— Prends garde aux moyens que tu mettras en œuvre pour satisfaire ta colère contre lui... quel qu'il soit, — dit le jeune Lord. — Rappelle-toi qu'il y a des lois qui punissent les outrages et les attaques contre les personnes, et que l'injure faite à ta sœur aurait peu d'influence pour atténuer la peine à laquelle tu serais exposé si l'amour de la vengeance t'entraînait trop loin.

— J'ai bien pesé tout cela, Milord, — répondit Rao d'un ton doux mais ferme.

— Et j'espère que tu t'es décidé à agir avec prudence, — continua Florimel. — Car je m'intéresse vivement à toi... et je serais désolé qu'il t'arrivât malheur. Mais je suppose que je puis te demander le nom du séducteur de ta sœur?

— Milord, c'est un secret que je n'ose révéler, —

répondit Rao d'un ton sérieux mais respectueux.

— Non, je n'essaierai pas de forcer ta confiance, — s'écria le jeune Lord; — mais les circonstances non-seulement me permettent, mais m'obligent à t'offrir mes conseils. D'abord je me sens dans les meilleures dispositions pour toi, et par conséquent tu dois prendre mes avis en considération ; ensuite, je suis ton maître, et ton devoir est de m'écouter; enfin tu es étranger dans ce pays, et il est de mon devoir de t'avertir des dangers qui peuvent te menacer. Rappelle-toi aussi que quand tu t'es présenté à moi et que tu m'as supplié de te prendre à mon service pour te sauver de la misère qui te menaçait dans un pays où tu étais étranger et sans appui, rappelle-toi que j'ai eu compassion de toi et que je t'ai immédiatement accueilli dans ma maison. Tu ne m'as indiqué aucune référence, tu ne m'as fourni aucun certificat, et je t'ai cru sur parole. Je t'ai accueilli volontiers avec plaisir, sans hésitation, parce que je me suis senti convaincu que tu ne me tromperais pas. Mais si tu connaissais mieux les mœurs Anglaises, tu apprécierais davantage cette action de ma part. Car tu aurais pu frapper à mille portes sans y recevoir un mot de bonté et encore moins un asile! Je ne te rappelle pas tout cela pour m'en faire un mérite, mais simplement pour faire appel à ta reconnaissance et que ta gratitude t'engage à suivre les conseils que l'intérêt que je te porte me pousse à t'offrir. Le conseil que j'ai à te

donner, c'est de renoncer à tous projets de vengeance contre l'homme qui a si cruellement offensé ta sœur, car la violence de cette vengeance retomberait durement sur ta tête.

— Je remercie Votre Seigneurie pour le conseil qu'elle veut bien me donner et dont je sens toute l'importance, — répondit Rao d'une voix tremblante d'émotion et en détournant la tête.

— Et tu le suivras? — s'écria Florimel.

— J'y réfléchirai, Milord, — répondit l'enfant.

Son changement de ton laissa Florimel dans l'incertitude sur l'impression qu'avaient faite ses paroles dans l'esprit du jeune noir.

— Ne serait-il pas possible d'obtenir une réparation pour ta sœur? — demanda le jeune Lord. — Peut-être que si tu te rendais auprès de celui qui l'a offensée il consentirait à réparer ses torts, autant que la chose lui serait possible, en lui assurant une position indépendante pour le reste de ses jours.

— Ah! Votre Seigneurie veut parler d'une indemnité en argent, — dit Rao avec dédain et avec un sourire plein d'amertume. — Oui, je sais que les Anglais s'imaginent que tous les torts, toutes les injustices, peuvent s'expier avec de l'or... Je sais que cette panacée, que la loi applique pour une tête brisée, est considérée comme également efficace quand c'est un cœur qui a été broyé! Pardonnez-moi, Milord, si j'ai mis dans mes observations une amertume qui est déplacée en présence de mon maître, mais

vous avez daigné vous informer de mes secrets et des griefs de ma sœur, et vous m'excuserez si j'ai cédé librement aux idées que cette conversation a réveillées dans mon esprit. Sachez, Milord, que ma sœur entretient cette sainte pensée, ce sublime sentiment que sa vertu perdue est un joyau sans prix que tout l'or du monde ne saurait payer. Elle aimerait mieux mourir de misère que de recevoir une récompense pécuniaire pour son honneur, son bonheur, et son respect d'elle-même, détruits sans retour par un infâme. Non, Milord, il n'y a qu'une réparation que son séducteur puisse lui offrir, et cette réparation jamais il n'est entré dans ses intentions de l'offrir.

— Ta sœur doit être belle, Rao, si elle te ressemble, — dit Florimel, dissimulant avec peine le sourire que les dernières paroles de Rao avaient provoqué et qui cherchait maintenant à exprimer sa pensée assez délicatement pour ne pas blesser les sentiments de son page. — Mais ton bon sens doit te faire comprendre qu'une alliance entre un Anglais de qualité et l'une des noires houris de l'Orient serait, tant pour le mari que pour la femme, par trop choquante dans ce pays et ne pourrait engendrer pour eux que des désagréments.

— Oui, Milord, je sais que les lois et les conventions de la civilisation Anglaise, — dit Rao toujours avec la même amertume, — se révoltent contre les mariages inégaux. Mais le séducteur aurait dû

penser à cela avant de courtiser ma sœur et de lui engager sa foi par des serments solennels. Il aurait dû peser tous les obstacles que les circonstances mettaient à leur union avant de la dépouiller froidement, bassement, du seul trésor qu'elle possédât. N'était-il pas cruel, Milord, n'était-il pas atroce, n'était-il pas infernal à cet homme de s'introduire dans le pur sanctuaire d'un cœur jeune et candide pour n'y laisser que des ruines?... Pourquoi a-t-il broyé dans ses serres infâmes ce cœur aimant qui ne battait que pour lui?... Pourquoi s'est-il jeté comme un avide vautour sur cette innocente brebis, qui n'avait ni l'intention, ni le pouvoir de l'offenser?... Pourquoi enfin a-t-il tendu ses piéges pour y faire tomber une inoffensive, douce, et timide colombe qui ne se méfiait pas que c'était un ennemi qui se présentait à elle sous des dehors qu'il ne savait que trop bien rendre agréables?... Oh! Milord, mettez-vous à ma place... Imaginez-vous, pour un instant, que c'est votre sœur qui a été ainsi trompée, déçue, et outragée, et dites-moi, Milord, ce que vous feriez, quel parti vous prendriez contre le séducteur?...

Tout en parlant ainsi avec une véhémence passionnée, cet enthousiaste et singulier enfant fixait sur Florimel des regards d'une si étrange expression, que le noble Lord en était troublé. Un sentiment de malaise s'emparait de lui, car il n'avait pas de grands efforts de mémoire à faire pour se rap-

peler de nombreuses aventures dans lesquelles il avait justement mérité les reproches sanglants dirigés contre un autre séducteur. Aussi à cet appel à ses sentiments et à son cœur, lorsque l'enfant lui demanda ce qu'il ferait si la victime d'une odieuse séduction était sa sœur, il sentit l'aiguillon rongeur du remords, et c'est pourquoi, l'esprit déjà ému par les paroles qui frappaient son oreille, il se troubla sous l'étrange regard fixé sur lui.

Florimel détourna les yeux... il baissa la tête... car sa conscience lui faisait honte, et alors un imperceptible sourire de haine féroce et de triomphe sauvage erra sur les lèvres de Rao.

— Pourquoi m'adresses-tu cette question d'une façon si directe, mon enfant? — demanda Florimel en relevant la tête.

— Parce que Votre Seigneurie m'a donné un si excellent conseil, — répliqua-t-il vivement, — que je suis convaincu qu'il émane d'un homme dont le jugement est plein de rectitude, qui est incapable de transiger avec l'honneur et dont le cœur ne renferme que de généreux sentiments. Votre Seigneurie est incapable de la noire atrocité, du crime hideux, de la honteuse perfidie, dont cet Anglais s'est rendu coupable envers ma sœur, et persuadé, comme je le suis, qu'elle possède un cœur capable d'être ému de compassion pour ma sœur qui a été séduite et pour moi qui suis le frère de la victime, un cœur capable de sympathiser avec nous et qui ne doit par

conséquent éprouver que de l'horreur pour l'auteur d'une aussi diabolique infamie, est-il étrange que, lisant si bien dans les sentiments de Votre Seigneurie, dans ses idées sur le sujet qui nous occupe, est-il étrange, je vous le demande, que je vous aie adressé cette question à laquelle il me tarde de vous entendre répondre ?...

Pendant que ces paroles chargées d'amertume, qui se frayaient un chemin comme une épée à deux tranchants dans le cœur de Florimel, coulaient avec éloquence des lèvres du page noir, le trouble du jeune Lord augmentait visiblement. Elles s'appliquaient mot pour mot à une certaine circonstance de sa vie, et il y avait des moments où il se figurait que cette histoire, ces paroles, cette explosion de haine et de vengeance, tout cela s'adressait à lui. Mais quand il leva les yeux sur le jeune page et qu'il vit l'expression de tristesse qui était maintenant empreinte sur sa physionomie, alors il réfléchit qu'il était impossible qu'il connût l'aventure que ses paroles lui rappelaient, que lors même qu'il la connaîtrait il ne pouvait y avoir aucun intérêt personnel, et il arriva à cette conviction que c'était une de ces coïncidences qui se rencontrent dans la vie qui faisait que ces reproches pleins d'amertume pouvaient si exactement s'appliquer à lui.

— Il faut songer, Rao, — dit-il évasivement, — qu'il y a certaines peccadilles qui sont considérées comme légères dans ce pays, et que la séduction

d'une jeune fille n'est pas regardée comme un crime.

— Des peccadilles, Milord! — s'écria le jeune page avec indignation. — Quoi! est-ce là une légère offense, un péché véniel, peut-être même une aimable faiblesse, que de dépouiller une innocente jeune fille du seul joyau précieux qu'elle possède?... N'y a-t-il pas infamie à ternir l'éclat brillant pour le faire disparaître sous la honte?... N'est-ce pas un péché que de changer la vertu en vice?... Si l'honneur est quelque chose qui soit digne d'estime et d'admiration, celui qui le ternit n'est-il pas nécessairement un infâme? Et si le vice est quelque chose qui doit faire horreur, l'homme qui détourne une femme du sentier de la vertu pour la lancer dans la carrière du vice, n'est-il pas un odieux criminel?... Il peut être avantageux dans ce pays de haute civilisation, — ajouta Rao, — il peut être avantageux pour les riches débauchés de peindre la séduction sous les plus douces couleurs, mais pour tout homme honorable et qui réfléchit, ce n'en est pas moins un attentat qui doit être rangé parmi les crimes les plus méprisables. Quoi! faire descendre une femme du rang où l'élève sa pureté, souiller la source pure des tendres affections de son jeune cœur, la rendre un objet de mépris et de dégoût pour tous, détruire son bonheur, en même temps que son innocence, tout cela ne serait pas un crime, Milord! Oh! je suis certain, profondément certain, que vous ne voudriez pas avoir la conscience chargée d'un poids pa-

reil! — ajouta le jeune noir en fixant des regards pénétrants sur son maître.

La rougeur monta au visage de Florimel, ses lèvres tremblèrent, tout son corps frissonna, lorsque ces paroles passèrent sur lui comme un souffle empesté. La confusion du chaos se fit dans ses idées et il se demanda une seconde fois si tous ces reproches, qui pénétraient dans son cœur comme une incessante volée de flèches empoisonnées, étaient dirigés sur lui avec intention ou si c'était le hasard qui les rendait blessantes. Mais convaincu de nouveau qu'il ne fallait attribuer qu'à sa conscience coupable l'application qu'il se faisait à lui-même des paroles du jeune page, il secoua le sentiment de confusion et de malaise qui s'était emparé de lui, et il allait par quelques mots mettre fin à une conversation qui devenait si peu de son goût, quand un double coup frappé à la porte extérieure retentit dans la maison.

Rao se mordit les lèvres de rage et de dépit de voir ainsi interrompue la conversation qu'il avait avec son maître, puis, glissant hors du salon, il y rentra quelques minutes plus tard pour annoncer M. Creswell, l'avoué de Lord Florimel.

CHAPITRE XV

HORIZON MENAÇANT

L'avoué de Florimel présentait un frappant contraste avec Rigden, l'avoué du Comte de Montgomery. Autant ce dernier était froid, compassé, soupçonneux, et rusé, autant le premier était vif, actif, franc, et généreux; non qu'il le cédât en rien à son confrère sous le rapport de l'habileté, mais c'était un homme qui se faisait une loi d'agir honorablement avec ses clients, aussi bien qu'avec ses adversaires, et qui aurait repoussé avec mépris les moyens que Rigden n'hésitait pas à employer pour soutenir une action judiciaire mal fondée.

De sa personne, M. Creswell était petit, maigre, et pâle. Ses traits, quoique pointus, avaient une expression de bonne humeur et d'intelligence, et sa conversation comme ses manières dénotaient la franchise d'un honnête homme.

Après que les salutations d'usage eurent été échangées entre le noble lord et l'avoué, et que ce dernier eut pris un siége sur l'invitation de son client, il aborda l'objet qui motivait sa visite.

— Je suis vraiment désolé d'être un porteur de mauvaises nouvelles pour Votre Seigneurie, — dit Creswell, — mais le devoir m'oblige à ne pas lui laisser ignorer plus longtemps que quelque chose de désagréable est survenu.

— Je ne puis réellement concevoir que quelque chose de désagréable puisse survenir dans mes affaires, — répondit Florimel en regardant son avoué avec étonnement; — mais, je vous en prie, expliquez-vous.

— Je viens de recevoir une lettre, Milord, — reprit l'homme d'affaires, — d'un avoué nommé Rigden, qui m'annonce que, sachant que j'ai l'honneur d'être chargé de vos intérêts, il désire savoir s'il peut m'adresser les actes préliminaires d'une instance qui doit être entamée contre Votre Seigneurie.

— Une instance contre moi! — s'écria Florimel, — et à quel propos?... sur quel fondement?..,

— Une réclamation est faite au sujet des domaines de Votre Seigneurie et de la pairie dont elle jouit, — répondit Creswell.

— Mais c'est ridicule! — s'écria le jeune Lord. — Qui est le demandeur, et quels prétextes met-il en avant?

— Le demandeur, Milord, — répondit Creswell, — est un certain M. Woodfall, George Woodfall.

— Ah! Woodfall! — s'écria Florimel, comme frappé par un souvenir soudain, et avec un certain sentiment d'alarme. — Je me rappelle avoir lu certains actes d'une procédure commencée par un M. Woodfall, il y a environ cinquante ou soixante ans, contre mon grand-père, au sujet des domaines et de la pairie qu'il tenait de ses ancêtres, et qui sont maintenant entre mes mains. Mais, quand l'affaire se présenta devant la Chambre des Lords, la décision prise fut contraire à la prétention de M. Woodfall, et cela dans les termes les moins équivoques. Je suppose alors que le réclamant qui surgit aujourd'hui si inopinément est le descendant du Woodfall dont je viens de parler.

— Sans doute, Milord, — dit Creswell. — Jusqu'à présent, je suis dans l'ignorance la plus complète des motifs sur lesquels il fonde ses prétentions, car la lettre de M. Rigden ne sort pas de la formule habituelle employée en pareil cas.

— Comme de raison, vous avez accepté de recevoir les actes qui devaient m'être adressées, — demanda Florimel.

— J'ai immédiatement fait à M. Rigden une réponse affirmative à ce sujet, — dit l'avoué.

— Toute l'affaire peut tenir dans une coquille de noix, et il suffira, pour la régler, de la production

de pièces que j'ai en ma possession, — continua Florimel. — En fait, autant que je puis me le rappeler, voici comme les choses peuvent s'expliquer : Mon grand-père, lorsqu'il fut assez avancé en âge, devint amoureux d'une jeune femme d'une obscure naissance, mais d'une grande beauté. Il était veuf et sans enfant. Emma Woodfall, la jeune personne en question, devint d'abord sa maîtresse et ensuite sa femme. Deux fils naquirent de ces relations, mais il fut constaté d'une façon positive que le mariage n'eut lieu qu'après la naissance de l'aîné des fils. Conséquemment, il était illégitime, et, dans aucun cas, il n'aurait pu faire valoir de prétentions à la pairie, ni réclamer les domaines qu'en vertu des dispositions testamentaires de son père. Aucun testament n'a été fait en sa faveur, ou du moins jamais il n'en a été produit. Il s'est marié jeune, il a eu des enfants, et il est mort avant son père. C'est de lui que descendent les Woodfall actuels, tandis que la branche dont je descends est celle du plus jeune des fils. Ce fils, le plus jeune, est incontestablement né dans les liens du mariage, et, par conséquent, sa postérité a joui des honneurs et des domaines de la maison de Florimel. Quand l'affaire se présenta devant la Chambre des Lords, il y a cinquante ans, c'était l'héritier du frère aîné qui contestait le titre et les droits dont le plus jeune était en possession. Le point allégué était que le mariage du vieux Lord, avec Emma Woodfall, avait eu lieu quelques jours

avant et non pas quelques semaines après la naissance de l'aîné des fils. Mais les preuves fournies ne furent en aucune façon concluantes; au contraire, il fut établi, à la satisfaction de la Chambre, que le fils aîné n'était pas né pendant le mariage. Nonobstant la décision de leurs Seigneuries, confirmant à mon grand-père la possession de la pairie, le procès suivit son cours devant la Chancellerie au sujet des domaines; mais, enfin, un arrangement amiable intervint en vertu duquel la famille Woodfall, c'est-à-dire les héritiers du frère aîné, dont il avait été si souvent parlé, reçurent une somme d'argent moyennant laquelle ils renoncèrent pour l'avenir à toute prétention sur les propriétés. Ce compromis fut rédigé en forme d'acte et se trouve parmi les titres et les papiers de famille qui sont en ma possession. Vous devez maintenant comprendre toute l'affaire, et vous pouvez vous faire facilement une idée de la valeur des réclamations que le Woodfall actuel prétend faire valoir.

— Je comprends l'affaire parfaitement, Milord, — fit observer Creswell. — Il est vraiment fort heureux que vous soyiez en possession des documents auxquels vous faites allusion, attendu que les réclamations relatives à la pairie et aux domaines forment deux chefs parfaitement distincts. Au premier chef de réclamation, vous avez à opposer la décision de la Chambre des Lords, tandis que l'acte de compromis amiable répond d'une façon triomphante au

second chef de demande. Votre Seigneurie a-t-elle quelque connaissance de ce George Woodfall?

— Je sais seulement que c'est un artiste, — répondit Florimel. — Son père était un homme de mœurs dissolues, qui a dissipé une grande fortune, avec la plus coupable extravagance; et les deux branches de la famille sont, depuis de longues années, restées entièrement étrangères l'une à l'autre. Je veux dire que la branche à laquelle j'appartiens et celle des Woodfall n'ont eu aucune relation ensemble depuis de nombreuses années. La rupture est antérieure à ma naissance, et, par conséquent, je ne puis pas être accusé de négligence envers ce George Woodfall, qui ne m'a jamais demandé ni secours, ni assistance. Dans tous les cas, ses prétentions manquent entièrement de fondement, et peut-être que le meilleur parti que vous ayiez à prendre serait d'aller voir ce M. Rigden, de lui expliquer toute l'affaire, de lui montrer l'acte de compromis, et de lui faire comprendre qu'un procès intenté par son client n'aurait pas la moindre chance de succès.

— Le plan proposé par Votre Seigneurie sera mis à exécution, — dit Creswell. — Ce que vous avez de mieux à faire c'est de me remettre les pièces à l'instant, je les examinerai ce soir, afin d'être bien préparé demain lorsque j'irai faire ma visite à M. Rigden.

— Je vais vous chercher ces papiers immédiatement, — répondit Florimel.

Le jeune Lord quitta le salon, et, en traversant la grande salle, il ordonna à Rao de le suivre avec une lumière. Le page se procura une bougie et Florimel se dirigea vers sa chambre à coucher, suivi par Rao.

— Tire ce coffre de fer qui est sous le lit, mon enfant, — dit le jeune Lord ; et, quand son ordre eut été exécuté, il ajouta : — Maintenant, prends quelque chose pour essuyer la poussière avant de l'ouvrir.

Florimel fut obéi, et, quand le coffret fut mis en état d'être touché par ses doigts aristocratiques, il procéda à son ouverture à l'aide d'une clef qui faisait partie d'un petit trousseau qu'il avait coutume de porter sur lui.

Mais à peine avait-il soulevé le couvercle qu'un cri d'étonnement et d'alarme s'échappa de sa poitrine; les papiers n'y étaient plus, le coffret était vide.

— Que vous arrive-t-il, Milord? — demanda Rao en regardant son maître avec une expression de profond intérêt.

— Grand Dieu! que veut dire ceci? — s'écria Florimel, dont une mortelle pâleur avait envahi le visage et dont tout le corps était agité par un tremblement nerveux. — Les papiers sont enlevés... Le sanctuaire de ma chambre a été profané par la main d'un voleur!... Qu'est-ce que tout cela signifie?

— Votre Seigneurie semble avoir perdu quelque

chose d'important? — dit Rao, en le regardant d'un air sérieux.

— D'important, enfant! — s'écria le jeune Lord, étonné et terrifié, et sans trop savoir ce qu'il disait. — D'important, oh! oui!... C'est la ruine... une ruine complète pour moi; ou tout au moins une grande chance de ruine, — s'écria-t-il d'un ton égaré et en accompagnant ses paroles de gestes frénétiques.

— La ruine! — murmura Rao en se détournant pour cacher Dieu sait quelle expression peinte sur sa physionomie; et il répéta ces mots, ces mots terribles : — La ruine!..

— Je ne puis les avoir placés ailleurs, — dit le jeune Lord, essayant de lutter contre son agitation et de reprendre le calme nécessaire pour regarder en face la calamité qui le menaçait. — Et pourtant il faut bien qu'il en soit ainsi! Oui, j'ai dû certainement serrer ces papiers ailleurs : où, et dans quelles circonstances, je ne me le rappelle pas en ce moment, mais cela doit être, — ajouta-t-il d'un air songeur, — car personne ne peut avoir ouvert ce coffret sans que cette effraction laisse des traces. Pourtant la serrure n'est pas forcée et la clef est toujours en ma possession. Pendant le jour, je la porte sur moi, et la nuit elle est sous mon oreiller. Il est vrai que je dors sans prendre la précaution de fermer ma porte au verrou : mais qui aurait pu faire cela pendant la nuit, sans me réveiller?

Telles étaient les réflexions que formulait Flo-

rimel à voix basse, mais de manière cependant à être parfaitement entendu par Rao, dont il semblait avoir oublié la présence, et qui restait debout à une faible distance de lui et les yeux fixés sur sa physionomie.

Pendant plus d'une minute, Florimel resta debout regardant l'intérieur du coffret vide et s'efforçant de rappeler ses souvenirs, de retrouver quelque circonstance qui pût le guider dans la recherche des papiers perdus. Puis tout à coup, comprenant combien il était inutile de s'absorber dans de vaines réflexions au lieu d'agir, il se retourna brusquement vers un grand meuble qui se trouvait derrière lui.

— Quoi! tu es encore là? — demanda-t-il à Rao en l'apercevant.

— Votre Seigneurie ne m'a pas donné l'ordre de me retirer, — répondit le jeune page d'une voix douce et contenue.

— C'est vrai, aide-moi à examiner ces tiroirs, — dit Florimel, — c'est une liasse de papiers importants que j'ai perdus, ou plutôt égarés, car ils ne peuvent être perdus, — ajouta-t-il, essayant de se redonner du courage en se rattachant à cet espoir.

Mais c'est en vain que tous les tiroirs furent passés en revue; c'est en vain que leur contenu fut disséminé sur le tapis. Les documents cherchés ne se trouvaient pas; les armoires de la chambre à coucher, celles du cabinet de toilette furent explorées

avec aussi peu de succès. On chercha dans tous les coins et tous les recoins, et nulle part on ne trouva vestige des papiers perdus. A la fin, Florimel se rappela le coffre à argenterie : sans doute, c'était là qu'il avait dû les déposer. Mais non, ils ne s'y trouvaient pas ; et, après trois quarts d'heure d'inutiles recherches, il fut obligé de reconnaître que ces papiers devaient lui avoir été volés.

Au milieu du tourbillon de ses pensées, ses soupçons ne pouvaient se fixer sur personne. En repassant dans sa mémoire les noms de ceux qui composaient sa maison, il ne trouvait pas un seul de ses gens qu'il pût croire capable d'une action semblable. Tout était obscurité, tout était mystère, et, en dépit de sa conviction bien arrêtée que ces papiers devaient lui avoir été volés, il cherchait à se tromper lui-même en persistant à croire qu'ils n'étaient qu'égarés, il s'efforçait d'espérer, alors qu'il n'y avait plus d'espoir possible.

Mais, réfléchissant tout à coup qu'il n'était pas prudent de faire savoir l'importance de la perte qu'il avait faite et les conséquences terribles qu'elle pouvait avoir, il dit quelques mots à Rao pour lui expliquer que la perte des papiers en question était contrariante, mais qu'elle n'était pas aussi sérieuse qu'il l'avait pensé d'abord, et, après lui avoir donné l'ordre de l'éclairer, il s'empressa de retourner au salon où il avait laissé son avoué.

Il lui fit part de la perte mystérieuse qui venait

de lui être révélée, et le digne homme de loi, comprenant combien elle était sérieuse et sachant très-bien que Rigden était homme à en tirer avantage dans l'intérêt de son client, déplora cet événement avec la plus réelle sincérité. Néanmoins, il recommanda de garder le plus grand secret sur ce malheur, pour que les adversaires n'apprissent pas qu'il y avait un point faible dans l'armure de Florimel.

— Hélas! — dit le jeune Lord, — je crains bien que cette précaution ne soit inutile. Si les papiers m'ont été véritablement volés, leur soustraction a dû être opérée dans un but déterminé; car quel intérêt pouvaient-ils avoir, si ce n'est pour servir les prétentions de celui qui réclame ma pairie et mon patrimoine de famille? Oh! mon cher Creswell, j'ai un pressentiment qui me fait froid au cœur et qui m'avertit que je suis un homme perdu, ruiné, dépouillé. Les calamités s'accumulent sur ma tête. L'objet de mes plus saintes, de mes plus pures affections, a rompu tout à coup avec moi, et maintenant, c'est ma position dans le monde, c'est ma fortune qui sont menacées!

Tout en parlant, l'infortuné jeune homme s'était laissé gagner par les larmes.

Le bon avoué essaya de le consoler, mais la tâche n'était pas facile. A la longue, la dignité naturelle de Florimel produisit l'effet que les paroles de consolation de Creswell n'auraient pu atteindre, et,

appelant toute son énergie à son aide, il dit : —

— Cette faiblesse est indigne de moi! Je veux me dominer assez pour lutter vaillamment contre l'infortune; et, malgré l'étrange changement qui s'est opéré dans ma situation, je ne m'abandonnerai pas au désespoir aussi longtemps qu'il me restera une lueur d'espérance. Je ne croirai pas tout perdu, tant que ma ruine ne sera pas consommée. Dans ces circonstances, mon cher Creswell, il faut que vous vous chargiez de tous les détails de la procédure, et nous aurons le plaisir de nous battre contre nos ennemis et de défendre le terrain pied à pied.

L'homme de loi se montra ravi de voir son noble client revenu à de meilleures dispositions, lui donna l'assurance que rien ne serait négligé pour opposer une défense désespérée, et partit.

Pendant quelque temps, lorsqu'il se retrouva seul, Florimel resta plongé dans une profonde rêverie; mais tout à coup, sortant de ses méditations, il se leva du siége qu'il occupait, s'enveloppa d'un manteau et sortit de sa demeure.

. . . .

Une heure après, Rigden recevait la lettre suivante, dont l'écriture déguisée était évidemment de la main d'une femme : —

« Lord Florimel a constaté la disparition des pièces perdues.
« Lui et son avoué sont dans la consternation. Ils savent que leur
« cause est perdue, mais ils se proposent de faire une vaillante
« défense et de lutter d'une manière désespérée contre votre client.

« Au surplus, leur conduite ne sert qu'à prouver d'une façon plus
« irrécusable de quelle importance vitale sont ces papiers. Flori-
« mel n'a pas le moindre soupçon sur la manière dont ils ont pu
« disparaître; mais il se doute qu'ils ont dû passer, soit dans vos
« mains, soit dans celles de votre client. Soyez prudent, ferme,
« et discret.

« De temps en temps je vous ferai passer les renseignements
« que je pourrai récolter et qui seront de nature à être avantageux
« dans l'intérêt de votre client. »

Cette lettre ne portait ni date, ni signature, mais il n'était pas difficile pour Rigden de deviner qu'elle émanait de la personne qui lui avait remis les pièces volées, ces documents dont l'importance capitale lui était plus que jamais démontrée.



CHAPITRE XVI

SINGULIERS ALLIÉS

Il était huit heures du soir, et Carotte était assise avec son amie Potence dans le petit parloir situé derrière le comptoir du *Bâton du Pauvre*. Elles partageaient ensemble une pinte de gin, et leur conversation roulait sur différents sujets : sur ce qu'avaient pu devenir Magsman et le Gros Meg, et sur l'absence prolongée de Mobbs.

Leur conversation était d'autant plus sérieuse et plus continue que les consommateurs se trouvaient être peu nombreux dans la salle publique, et qu'elles étaient moins interrompues dans leur causerie. Les nécessités du service n'étant pas écrasantes pour le garçon en savates chargé de servir la pratique, l'intervention de la demoiselle de comptoir n'était pas indispensable.

— Eh bien! je ne m'explique pas ce qui peut ainsi retenir Mobbs éloigné de nous, — dit Carotte qui, pour la dixième fois, revenait sur cette remarque. — Bien certainement, il ne lui est rien survenu de fâcheux.

— Et il est trop bien averti pour se laisser mettre dedans par la marchande de modes, — fit observer Potence. — Qu'elle ait assassiné Grumley, nous en sommes parfaitement certaines, mais qu'elle soit parvenue à faire tomber Mobbs dans ses filets, je ne puis l'admettre un seul instant.

— Et pourtant, trois jours se sont passés, — dit Carotte, — et il ne paraît pas. Il est venu nous rendre compte de son premier entretien avec la marchande de modes, au sujet de l'inexplicable disparition de Grumley...

— Entretien qui a été interrompu par des cris partant d'une autre partie de l'établissement de Madame Brace, — fit observer Potence ; — mais Mobbs nous a dit qu'elle avait avoué le fait, qu'elle lui avait même montré la place où Grumley était enterré, et qu'il devait retourner chez elle pour entrer en arrangement. Maintenant, nous n'avons le choix qu'entre deux conjectures...

— Ou Mobbs a partagé le sort de son maître, ou il s'est sauvé avec la somme qu'il a arrachée à la marchande de modes, — interrompit Carotte. — Est-ce là ce que tu veux dire?

— Justement, — répondit Potence; — mais, pour

ma part, je ne pense pas que l'on ait fait disparaître Mobbs, je serais plus portée à croire que c'est lui qui s'est enfui.

— En un mot, qu'il s'est donné de l'air pour nous faire tort de notre part, — dit Carotte. — Eh bien! s'il tarde encore à reparaître, je partagerai ton opinion. Mais ne précipitons pas notre jugement; des circonstances ont pu le tenir éloigné pendant quelques jours, et il nous les expliquera s'il revient. Attendons encore avant de prendre un parti.

— Et, pendant ce temps-là, Madame Brace peut se sauver, et nous perdrons toute chance de rien tirer d'elle, — dit Potence.

— Ce n'est guère probable, — dit la fille du Gros Meg. — Si elle a fait disparaître Mobbs, ou si elle a pris des arrangements avec lui, elle doit se croire parfaitement en sûreté, et elle ne se décidera pas facilement à abandonner sa brillante position, et son bel établissement du West End. Non, elle ne prendra pas la fuite, Lizzy, je n'ai pas peur de cela. Et si Mobbs est encore en voie de négociations avec elle, il serait furieux si nous intervenions dans ses affaires. Cela montrerait à Madame Brace que d'autres encore possèdent son secret, et c'est alors qu'elle prendrait le parti de chercher son salut dans la fuite; ceci n'est pas douteux.

— Eh bien! comme tu voudras, Carotte, — dit Potence. — Restons tranquilles pendant quelques jours, et, si Mobbs ne reparait pas, alors nous cause-

rons sérieusement, et nous déciderons comment nous devons agir.

— Je suis heureuse que tu sois entrée dans mes vues sur ce point, — dit Carotte.

— Et maintenant, j'y pense, — s'écria Potence, — j'ai quelque chose d'important à te dire : Je crois avoir découvert la demeure de cette Julia Lightfoot...

— C'est de Madame Page que tu veux parler? — s'écria Carotte. — Tu sais qu'elle a épousé cette canaille de Page, qui a témoigné, à Old Bailey, contre Ramsey et Martin, et aussi contre mon père et contre Briggs. Quels renseignements as-tu obtenus sur elle?

— Le Grand Lord, qui est à sa recherche depuis longtemps, — répondit Potence, — l'a vue hier matin regardant deux maisons qui sont à louer dans Edgeware Road, qu'on appelle, je crois, les Villas du Paradis, et il l'a suivie jusqu'au bureau de l'agent du propriétaire de ces maisons, qui habite dans le voisinage. Quand elle est sortie, il a entendu Page dire à sa femme : « La maison nous convient; » et Julia lui répondre : « Nous pourrons y être installés la semaine prochaine. » Par conséquent, tu vois que nous sommes sur leur piste.

— Parfait! — s'écria Carotte; — mais pourquoi le Grand Lord ne les a-t-il pas suivis jusqu'à leur résidence actuelle? S'il survient quelque chose qui les empêche de louer la maison d'Edgeware Road,

toute trace sera perdue; et je ne serai jamais contente tant que je ne me serai pas vengée de cette Julia et de son mari.

— Le Grand Lord les aurait suivis jusque chez eux, — répondit Potence, — mais ils ont pris une voiture en sortant du bureau de l'agent, et le véhicule est parti si vivement, qu'il l'a perdu de vue. Néanmoins, il n'y a pas à douter, d'après leur conversation, que je t'ai rapportée, qu'ils ont loué la maison hier chez l'agent. S'il en est ainsi, tu peux compter que nous serons vengés d'eux avant qu'ils n'aient séjourné plusieurs semaines dans leur nouvelle demeure, — ajouta Potence, en accentuant ces mots avec une expression de physionomie empreinte de la plus implacable férocité.

Carotte était sur le point d'exprimer son approbation à cette sombre menace, quand le garçon entra pour l'avertir qu'un gentleman désirait parler au maître ou à la maîtresse de la maison. La fille du Gros Meg et Potence se levèrent toutes deux pour jeter un coup d'œil sur le visiteur qui était debout devant le comptoir, enveloppé dans son manteau, mais dont le visage était suffisamment à découvert pour qu'elles pussent examiner ses traits. Il leur était tout à fait étranger, il était jeune, il avait bon air et rien de lui n'était de nature à leur inspirer des soupçons; en conséquence, elles ordonnèrent de le faire entrer à l'instant. Leur ordre fut immédiatement exécuté et le visiteur se montra dans le parloir.

— Je vous suis complétement inconnu, — dit-il avec un son de voix doux et agréable, en prenant la chaise que Carotte lui avait indiqué du doigt. Mais j'espère que vous me pardonnerez la liberté que je prends de me présenter ainsi, attendu que je suis disposé à bien payer les services qui pourront m'être rendus dans l'affaire qui m'a amené ici, et à récompenser généreusement toutes les peines qu'on se donnera pour moi.

— Qui êtes-vous, Monsieur... et quel est l'objet qui vous amène? — demanda Carotte avec toute la politesse dont elle était susceptible.

— Je suis Lord Florimel, — répondit le jeune Lord, car c'était lui, — et ma visite a un double but que je vais vous expliquer immédiatement.

— Avant tout, Milord, — dit Carotte, — veuillez nous dire qui vous a conseillé de venir demander le service dont vous pouvez avoir besoin, aux gens auxquels appartient cette maison ou à ceux qui la fréquentent?

— L'explication que j'ai à vous donner ne vous offensera pas, je l'espère? — demanda Florimel avec quelque hésitation.

— Elle ne nous offensera pas si elle est vraie, — lui fut-il répondu.

— Vous parlez avec une franchise que vous trouverez à un degré égal dans mes paroles, — reprit le jeune Lord. — Tous ceux qui savent un peu ce qu'est la vie à Londres, n'ignorent pas que le *Bâton*

du Pauvre est le grand centre où se réunissent les individus d'une classe particulière... et je suppose que vous n'êtes pas sans être accoutumées à recevoir la visite des nobles et des gentilhommes qui dans certaines occasions ont besoin de mains habiles, d'yeux exercés, de secrets serviteurs, et en un mot d'auxiliaires qu'ils sont disposés à récompenser généreusement... Bien, je vois par vos physionomies que je ne me suis pas trompé, et que par conséquent vous ne serez pas étonnées que la réputation du *Bâton du Pauvre* soit connue de tous ceux qu'on appelle les gens du monde.

— L'explication est satisfaisante, — dit Carotte. — Et maintenant quelle est l'affaire qui amène ici Votre Seigneurie? Vous pouvez parler franchement et ouvertement; si nous pouvons entrer dans vos vues, l'entreprise, quelle qu'elle soit, sera conduite avec discrétion, promptitude et loyauté, et si nous refusons vous n'aurez rien de mal à craindre.

— Je ne pense pas que vous me refusiez, — fit observer Florimel, — car je ne vous demanderai rien que je ne sois disposé à payer généreusement. En premier lieu il me faut un agent actif, intelligent, et persévérant pour découvrir la demeure d'une certaine dame dont je donnerai le nom et le signalement. J'ajoute son signalement parce qu'il est possible qu'elle ait changé de nom. Je dois néanmoins faire observer que la vertu de cette dame est sans tache autant que son caractère est irrépro-

chable, et que c'est parce que je lui suis profondément attaché et qu'elle s'est offensée d'une prétendue inconduite de ma part, que je suis désireux de découvrir sa nouvelle demeure. Les motifs qui me font agir n'ont rien que d'honorable.

— Nous n'avons pas à nous inquiéter de vos motifs, Milord, — dit Carotte, — et nous entreprendrons de vous rendre le service que vous nous demandez. Donnez-moi le nom et le signalement de la dame et demain matin, à midi, une douzaine d'agents actifs battront la ville et les faubourgs.

— Le nom de la dame est Pauline Clarendon, — répondit Florimel, — et voici la description fidèle de sa personne, — continua-t-il en tendant une feuille de papier à Carotte. — Mais écoutez-moi et comprenez-moi bien, quand je vous supplie d'apporter dans vos recherches tous les soins possibles pour que Mademoiselle Clarendon ne puisse se douter de rien. Car si elle venait à apprendre que j'ai eu recours à un procédé semblable pour découvrir sa demeure, cela ne ferait que rendre impossible tout rapprochement entre nous, véritablement jamais elle ne me le pardonnerait.

— On se conformera fidèlement aux désirs de Votre Seigneurie, — dit Carotte. — Et maintenant quelle est l'autre nature d'affaire qui l'a amenée au *Bâton du Pauvre ?*

— Je m'expliquerai en termes aussi concis et aussi clairs que cela me sera possible, — reprit le

jeune Lord. — J'ai l'habitude de garder certains documents importants dans un grand coffret de fer, placé sous le lit de ma chambre à coucher. Pendant le jour j'en porte toujours la clef sur moi, et la nuit je la place sous mon oreiller. C'est une clef toute particulière faite pour une serrure d'un modèle qui n'est pas ordinaire. En un mot aucun passe-partout ne pourrait ouvrir cette serrure. Néanmoins j'ai découvert, il y a deux ou trois heures, que ce coffret de fer avait été ouvert et que les papiers qu'il contenait avaient disparus. On n'a jamais employé la violence, il n'y a nulle trace d'effraction, et ce qui rend l'affaire plus difficile et plus mystérieuse, c'est que je ne puis arrêter mes soupçons sur aucune des personnes de ma maison. Il me serait impossible, comme on dit, de mettre le doigt sur l'épaule de quelqu'un et de dire : — « Celui-ci est le voleur! »

— Et pourtant les papiers ont été soustraits dans un but spécial? — fit observer Carotte avec le ton de l'interrogation.

— Oui, — reprit Florimel, — un certain homme de lois, nommé Rigden, et un certain George Woodfall...

— Un artiste? — s'écria Potence frappée par le nom.

— Précisément! — s'écria le noble Lord. — Le connaissez-vous?

— Je l'ai vu une fois, — lui fut-il répondu. — Il

était alors au service d'un certain Shrubshole, marchand de tableaux dans Newgate Street.

Potence échangea un coup d'œil significatif avec Carotte, car le lecteur ne doit pas avoir oublié qu'Élisabeth Marks avait fait connaissance, si toutefois connaissance est bien le mot propre, avec Woodfall, pendant la nuit mémorable où Magsman s'était évadé de Newgate.

— Mais je vous en prie, continuez, Milord, — dit-elle. — Car le peu de rapports que j'ai eu avec M. Woodfall ne saurait être d'aucune utilité pour Votre Seigneurie, et je ne pense pas que M. Woodfall serait bien flatté de renouveler connaissance avec moi, — ajouta-t-elle en se livrant au petit ricanement contenu qui lui était habituel.

— J'allais dire, — continua Florimel, qui s'aperçut que Potence avait des raisons particulières pour ne pas se montrer communicative au sujet de la connaissance qu'elle avait du jeune artiste, — j'allais dire que M. Woodfall a intenté un procès contre moi et que M. Rigden est son associé, et M. Rigden est un homme habile, notoirement connu comme peu scrupuleux, et que rien n'arrête quand il s'agit d'arriver à ses fins. En conséquence, il est évident que les papiers qui m'ont été volés sont passés dans les mains soit de Rigden, soit de Woodfall, ou peut-être de tous deux. Il est de la dernière importance pour moi d'en recouvrer la possession,

et je donnerais deux mille guinées à la personne qui pourrait me les restituer.

Florimel cessa de parler et regarda d'abord Carotte, puis Potence pour juger de l'effet produit sur elles, par ses offres généreuses. La première tressaillit et sa physionomie prit une vive expression de cupidité; le visage de l'autre, habituellement froid et immobile, s'anima tout à coup et trahit le plus vif intérêt; alors les deux femmes échangèrent entre elles des regards significatifs, et semblèrent se consulter sur la réponse qu'elles devaiént faire à ces brillantes propositions et sur le parti qu'elles devaient prendre.

— Eh bien! pensez-vous qu'il y ait quelque chose à faire? — demanda Florimel.

— Votre Seigneurie consent-elle à s'en remettre entièrement à nous? — demanda Carotte.

— Oui, avec beaucoup de plaisir, si vous pouvez me donner quelque espérance de succès, — fut-il immédiatement répondu.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons, Milord, — répondit Carotte, puis après un court moment de silence, elle ajouta : — J'ai déjà un plan dans la tête. Comme de raison, Votre Seigneurie ne s'inquiète pas de savoir par quels moyens les pièces en question seront recouvrées, pourvu qu'elles lui soient rendues.

— Pourquoi me préoccuperais-je des moyens employés pour arriver au but? — s'écria le noble Lord,

— N'ai-je pas été outrageusement volé? Par conséquent, si vous combattez mes ennemis avec les mêmes armes qu'ils ont employées contre moi, je n'en éprouverai pas le moindre remords.

— Alors il ne vous reste plus rien à dire sur cette affaire, du moins quant à présent? — fit observer Carotte.

— Si, il nous faut une description des actes, — dit Potence qui se figurait que son amie méditait une descente dans la maison de Rigden, confiée à quelques-uns de ses nombreux clients et amis.

— Non, je n'ai besoin d'aucune description des actes, — s'écria la fille du Gros Meg. — Tu n'as aucune idée du plan que j'ai conçu, Lizzy, mais tu le connaîtras en temps et lieu. Cependant ne crois pas un moment que je médite un vol avec effraction dans la maison de M. Rigden. Je ne jouerais ce jeu-là à aucun prix. On pourrait échouer... ou emporter des papiers qui ne seraient pas ceux qu'on cherche, ou il se pourrait encore que les vrais documents ne se trouvassent pas dans la maison. En un mot, un vol avec effraction, en pareil cas, aurait mille chances d'insuccès et aurait pour résultat de nous embarquer tous dans une mauvaise affaire. Non, il faut avoir recours à un stratagème, un bon stratagème, et déjà tout mon plan est arrêté dans ma tête. Quelques semaines, des mois peut-être se passeront avant que ce plan réussisse; mais je parierais ma tête qu'il sera couronné par le succès, — ajouta la jeune

femme avec une telle énergie de conviction dans la vérité de ce qu'elle avançait, que l'espoir rentra dans le cœur de Florimel.

— Eh bien ! ma digne créature, — dit-il d'un ton flatteur, — je m'abandonne entièrement à vous. Les papiers ne seront pas utiles, ou du moins leur perte ne pourra pas amener de fâcheux résultats avant plusieurs mois, car les délais de la procédure sont nombreux. Et maintenant que voulez-vous recevoir comme gage de mes libérales intentions pour les deux affaires que je confie à vos soins?

— Vous pouvez donner une centaine de livres à compte, Milord, si vous le voulez, — dit Carotte que la paume de la main démangeait et qui brûlait du désir d'y sentir le contact de l'or du noble Lord.

— Une centaine de livres ! — s'écria-t-il. — Je vous donnerai cinq cents livres, parce que j'ai confiance en votre sincérité et que je suis certain que vous ferez tout pour mener à bien ce que vous entreprenez.

Florimel compta en bank-notes la somme qu'il avait offerte, et les yeux des deux femmes étincelèrent lorsqu'elles contemplèrent la liasse de billets de banque.

Le jeune Lord prit congé d'elles, et, s'enveloppant dans son manteau, il sortit du *Bâton du Pauvre*.

CHAPITRE XVII

L'INCONNUE

Il était environ onze heures quand Florimel rentra dans sa demeure. Rao se mit immédiatement à ses ordres, et, quand il eut conduit son maitre dans le parloir où un bon feu était allumé et où la table était mise pour le souper, il présenta une lettre au jeune Lord.

— La personne qui a apporté cette lettre prie Votre Seigneurie d'en prendre connaissance le plus tôt possible, — dit le page.

— Et par qui a-t-elle été apportée? — demanda Florimel d'un air indifférent et en se jetant dans un fauteuil près du feu.

— Par un grand valet de pied, Milord, — répondit Rao; — mais j'ignore au service de qui il est.

— Ah! un grand valet de pied, — répéta Florimel, dont la curiosité fut éveillée tout à coup.

En jetant un coup d'œil sur la lettre, il observa que l'adresse était de la même écriture déguisée qu'il avait remarquée sur l'enveloppe contenant le billet de bal qui lui avait été envoyé cinq ou six jours auparavant.

Son premier mouvement fut de jeter la lettre dans le feu sans l'ouvrir, et de faire le sacrifice de sa curiosité et de l'intérêt qu'il ressentait, à son amour pour Pauline. Mais une seconde réflexion lui rappela qu'elle l'avait volontairement, spontanément, délié de ses serments envers elle, et, pour dire toute la vérité, il était dans une de ces dispositions où le sentiment de son isolement et de sa désolation pousse un individu à rechercher toute compagnie capable de le distraire de ses tristes méditations, et à aller au devant de toute aventure de nature à changer le cours de ses pensées.

En conséquence, il ouvrit la lettre, qui était ainsi conçue : —

« L'inconnue sollicite une entrevue avec Lord Florimel. Elle « ne pousserait pas assez loin l'oubli de sa dignité pour réclamer « cette faveur, après le froid et insultant dédain par lequel il a « répondu aux ouvertures qu'elle lui avait faites, en lui indiquant « un rendez-vous pour l'autre soir ; mais il est d'une certaine « importance pour elle d'avoir quelques minutes d'entretien avec « Lord Florimel. Dans le cas où Sa Seigneurie serait absente de « chez elle lorsque le porteur de cette missive se présentera, le « même individu reviendra à l'heure où il est probable que Sa « Seigneurie sera rentrée. L'inconnue s'en remet donc à la géné- « rosité de Lord Florimel, et elle le supplie d'accompagner le

« domestique à l'endroit où celui ci est chargé de le conduire,
« en se soumettant aux mesures de précaution et de secret que
« les circonstances exigent. »

— Le porteur de ce billet a-t-il demandé quand je serais rentré? — demanda Florimel, aussitôt après avoir lu le contenu de la lettre.

— Oui, Milord, — répondit Rao, — et je lui ai dit que j'attendais Votre Seigneurie à tous moments.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il a dit qu'il prendrait la liberté de revenir à minuit, pour chercher la réponse de Votre Seigneurie.

— As-tu remarqué l'air qu'avait cet homme? — demanda Florimel.

— Il s'est soigneusement appliqué à détourner la tête pendant qu'il se tenait debout sur le pas de la porte.

— Comment sais-tu que c'était avec intention? — demanda Florimel.

— Il m'a semblé que cet homme avait le désir de dissimuler son visage, — répondit Rao, avec calme et sans embarras.

— Bien. Quand il reviendra à minuit, dis-lui que je suis prêt à l'accompagner à l'instant, — dit Florimel après un moment de réflexion. — Et viens aussitôt me prévenir de son arrivée.

Rao salua et sortit de la chambre.

— Oui, j'accorderai à la dame inconnue l'entrevue



qu'elle sollicite avec tant d'insistance, — se dit à lui-même Florimel, aussitôt que la porte se fut refermée derrière le page. — Non que je veuille céder à la tentation et oublier mes serments à Pauline. Non, toutes les séductions de cette créature avec laquelle je vais me retrouver me seront prodiguées en vain; toutes ses fascinations ne feront que me rendre plus résolu dans ma résistance, plus déterminé dans mon rôle d'anachorète. Et pourtant Pauline mériterait bien que je lui donnasse un motif réel d'être jalouse, puisqu'à défaut de griefs sérieux elle en crée d'imaginaires pour me chercher querelle. Mais non, je ne veux pas jouer un rôle si peu généreux, je ne veux pas avoir recours à la perfidie. J'aime Pauline, je l'aime avec adoration, et je veux rester fidèle à mes serments. Mais, d'un autre côté, il serait mal à moi, il serait discourtois, incivil, et, dans tous les cas, peu courageux de refuser à cette dame l'entretien qu'elle désire si ardemment. J'y trouverai une petite diversion à mes chagrins et à mes inquiétudes du moment, et une occasion d'éprouver la force de mon affection pour Pauline. Ah! cruelle Pauline, si vous pouviez savoir à quelle tentation je me prépare à résister ce soir; vous ne persisteriez plus à me bannir de votre présence!

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, Lord Florimel ne pouvait empêcher son ardente imagination de lui retracer les plaisirs dont il avait joui dans la société de la dame inconnue et qu'il avait si vive-

ment dépeints à Lord Montgomery; plaisirs dont le souvenir faisait maintenant courir son sang dans ses veines et accélérait le battement de son pouls; plaisirs dont le simple souvenir le rendait déjà à demi-infidèle à sa Pauline, en dépit des efforts qu'il faisait pour se persuader qu'il serait assez fort pour résister à la tentation.

Mais que le lecteur ne le blâme pas trop sévèrement, qu'il ne l'accable pas de trop durs reproches, qu'il veuille bien se rappeler qu'il n'avait plus les mêmes motifs qui l'avaient rendu assez énergique pour résister aux ouvertures de l'inconnue, lorsqu'elle lui avait envoyé le billet de bal et le domino bleu. Alors il était en possession de l'amour et de la confiance de Pauline, maintenant il avait perdu l'un et l'autre. A cette époque, il n'avait aucun sujet d'inquiétude; il n'était pas tourmenté de tristes pressentiments, et, s'il lui était arrivé un malheur, il savait qu'il avait une amie prête à lui tendre la main et à lui prodiguer ses consolations.

Il était encore occupé à réfléchir sur l'incident qui lui présentait si inopinément une occasion de diversion aux sombres pensées qui le tourmentaient, quand Rao entra pour annoncer que le grand valet de pied était revenu.

Florimel bondit aussitôt de son siége, reprit son manteau et son chapeau, et s'empressa de se diriger vers la porte extérieure sur le pas de laquelle se tenait le grand valet de pied, avec son chapeau à

larges bords rabattus sur ses yeux, de manière à cacher son visage.

— Montrez-moi le chemin, je vous suivrai, — dit Lord Florimel à voix basse.

Le grand valet de pied se mit en mouvemet et se dirigea rapidement dans la direction de Hyde Park, suivi de près par Lord Florimel.

Rao les suivit aussi, mais à distance, en ayant soin de n'être aperçu ni par le domestique, ni par son maître.

Au bout de quelques minutes, ils avaient gagné l'encoignure de Hyde Park, et le mystérieux valet de pied franchit la grille. Après s'être retourné juste assez pour s'assurer que Florimel était derrière lui, il continua sa route d'un pas rapide jusqu'à une voiture sombre qui stationnait à une petite distance. La lune brillait faiblement, mais la clarté qu'elle répandait était suffisante pour que Florimel pût remarquer que cette voiture était d'une couleur foncée, que les panneaux ne portaient pas d'armoiries, et que la figure du cocher assis sur le siége était soigneusement et complétement cachée par un châle tourné autour de son cou.

— Montez, Milord, — dit le grand domestique, en ouvrant à la hâte la portière de la voiture.

Florimel obéit à l'instant à cette invitation, quoiqu'elle résonnât à son oreille avec le ton impérieux d'un ordre, mais l'impression qu'il en reçut ne dura qu'un moment; car, en entrant dans la voiture, il

fut immédiatement reçu par deux bras qui l'attirèrent contre une poitrine tumultueusement soulevée et une bouche fraîche, exhalant une haleine embaumée, vint s'appliquer contre sa joue.

La portière avait été refermée avec promptitude; une profonde obscurité régnait à l'intérieur de la voiture, et, quand les splendides chevaux qui y étaient attelés partirent avec la rapidité du vent, Lord Florimel tomba sans résistance entre les bras ouverts pour le recevoir.

Hélas! Pauvre Pauline, tu étais alors tout à fait oubliée.

Cependant Rao s'était tenu assez près derrière son maître et le grand domestique pour ne pas les perdre de vue un seul instant, et pourtant il s'était maintenu suffisamment à l'écart pour qu'ils ne s'aperçussent pas qu'ils étaient suivis. L'équipage attendait à l'ombre de grands arbres dans Hyde Park. Favorisé par l'obscurité du lieu, à laquelle venait en aide son visage noir et son costume sombre, l'agile enfant réussit à se glisser sous la voiture, juste au moment où la portière était ouverte par le valet de pied, pour faire monter Florimel. Rao alors s'agrippa des pieds et des mains à l'armature qui passait sous la caisse; il s'y maintint avec la ténacité d'un singe cramponné à une branche, et l'équipage l'emporta.

Nous avons déjà fait observer que l'intérieur de la voiture était plongé dans une obscurité complète,

les volets étant fermés, et que Lord Florimel, pas plus que la première fois, ne put entrevoir sa belle compagne. Mais à peine avait-il éprouvé l'ardeur de ses embrassements et saisi les mouvements de joie et de plaisir qui entrecoupaient ses baisers ; à peine sa main avait-elle rencontré la poitrine nue qui battait contre la sienne, qu'il se sentit convaincu qu'il était entre les bras de l'héroïne de l'aventure dont il avait raconté tous les détails à Montgomery.

— Gabriel, mon bien-aimé Gabriel, — murmura enfin la dame, de cette voix douce et limpide qui était si familière à son oreille ; car, s'il ne l'avait entendue qu'une fois, il était impossible qu'il l'oubliât jamais. — Êtes-vous fâché contre moi de ce que j'ai eu recours à la ruse pour vous attirer de nouveau dans mes bras ?

— Fâché !... Oh ! qui pourrait être fâché contre vous, belle inconnue ? — dit Florimel d'une voix brisée par un soupir. — Mais quelle ruse avez-vous employée ?

— Cette lettre qui dit qu'une affaire importante rend une entrevue nécessaire, — reprit la dame.

— Et ce n'est pas la vérité ? — demanda le jeune homme.

— Aucun motif sauf l'amour, aucune impulsion sauf celle de la passion, n'ont dirigé ma conduite, Florimel, — murmura la dame en redoublant ses caresses, à un point tel qu'un véritable saint eût été vaincu.

— Aussi dangereuse que vous êtes charmante, aussi toute-puissante pour le mal que vous devez être radieusement belle ! — s'écria le jeune Lord qui promenait, tout en parlant, la main sur le visage de la dame pour en détailler chaque trait. — Oui, vous êtes belle... très-belle, — continua-t-il d'un ton rêveur. — Votre tête est élégamment modelée... vos cheveux sont fins et soyeux... et votre cou... comme il est rond !... quelle peau douce et satinée !...

— Mais je ne souffrirai pas que vous m'adressiez tous ces compliments, sans en recevoir aucun en échange, — s'écria la dame dont la belle main se promena aussi légèrement sur le visage de Florimel. — Et vous, mon Gabriel, vous êtes beau, radieusement beau... Vous avez la beauté d'une femme, et je vous aime. Oh ! je vous aime, Gabriel... mon cher Gabriel !...

Pendant qu'elle prononçait ces mots avec la passion d'un sauvage, au moment de dévorer celui qui fait l'objet de ses éloges, elle se serrait contre lui, elle lui prodiguait les plus tendres caresses, elle semblait prête à lui abandonner son âme avec le même enthousiasme qu'elle avait mis, dans une autre occasion, à lui faire l'abandon de sa personne.

— Et maintenant, mon bien-aimé Gabriel, — murmura-t-elle en se laissant aller dans ses bras, toute palpitante de joie et de plaisir, — il faut que je vous gronde sérieusement pour m'avoir traitée

avec un aussi froid, un aussi méprisant dédain, l'autre soir.

— Ah! je sais à quoi vous faites allusion, ma charmante amie, — s'écria Florimel; — mais puis-je espérer que vous voudrez bien ne pas me questionner sur ce point?

— Au contraire, j'exige une complète et loyale explication, — s'écria la Dame, — car ce n'est pas d'une légère offense que vous vous êtes rendu coupable envers moi dans cette occasion, — continua-t-elle sur le ton de la plaisanterie. — Rappelez-vous, mon cher Gabriel, que, lorsque nous nous sommes séparés, un certain soir, il y a de cela quinze ou seize mois, vous m'avez supplié de vous accorder une autre et prompte entrevue. Je vous l'ai promis, mais les circonstances ne me l'ont pas permis avant l'autre jour. Alors je vous ai fait prévenir, par un moyen aussi significatif qu'aucun de ceux que je pouvais employer, je vous ai offert de renouveler notre connaissance... notre amitié... notre amour. En un mot, je vous ai donné un rendez-vous, dont le lieu et l'heure étaient symbolisés dans le billet de bal et dans le domino bleu que je vous envoyais. Et pourtant vous n'avez pas profité de cette invitation; vous m'avez traitée avec indifférence, avec dédain, avec mépris... et, si je ne vous aimais pas aussi tendrement, mon cher Gabriel, oh! oui... bien tendrement, — ajouta l'inconnue, en prodiguant de tendres caresses au jeune Lord, — je

ne·me serais pas montré assez oublieuse de ma propre dignité pour rechercher encore à vous revoir. Mais je vous pardonne, Gabriel, cet instant de froideur et de négligence; je vous pardonne parce que je vous aime... et parce que je suis certaine que vous n'avez pas blessé avec une intention méchante les sentiments de celle qui vous est si profondément attachée.

— Oh! non, pour rien au monde, je ne l'aurais voulu! — s'écria Florimel.

Même en ce moment, où il cédait au tourbillon qui l'entraînait, il sentit un remords le mordre au cœur lorsque l'image de Pauline lui apparut, au milieu du désordre de ses pensées.

— Dites-moi, Gabriel... dites-moi, — reprit l'inconnue, — pourquoi vous n'êtes pas venu à ce bal?

— Oh! si vous pouviez renoncer à m'arracher la vérité! — s'écria Florimel.

— Dites-la moi... quelle qu'elle puisse être, dites-la moi, — dit l'inconnue en redoublant de caresses pour le plonger dans l'extase et le soumettre à sa volonté. — Expliquez-moi la cause de votre absence à ce bal, cher Gabriel, — dit-elle avec un accent d'une irrésistible douceur, avec un charme de manières qui empruntait un attrait de plus à l'obscurité qui régnait dans la voiture.

— Écoutez-moi donc, mon amie inconnue, — dit Florimel. — J'aime une jeune personne, Mademoiselle Pauline Clarendon, qui est belle comme un

ange et jalouse comme un dragon ; et, quand j'ai reçu le billet de bal et le domino bleu, j'étais en possession de toute sa faveur. Par conséquent, j'ai résisté à la tentation qui m'attirait vers vous.

— Et maintenant, est-ce qu'il est survenu du changement dans votre amour? — demanda la Dame.

— Oui, car Pauline est furieuse contre moi, sans que je sache pourquoi, et, en réalité, elle m'a intimé l'ordre de ne plus penser à elle! Voilà pourquoi, quand j'ai reçu votre billet ce soir, en partie parce que j'étais malheureux et que j'avais besoin de consolation, et aussi parce que je considérais comme impoli et comme discourtois de ne pas obéir au désir que vous m'exprimiez dans votre lettre, pour ces raisons, dis-je, je me suis décidé à me rendre au rendez-vous que vous m'indiquiez.

— Et maintenant, êtes-vous fâché d'avoir agi ainsi? — demanda la Dame d'une voix qui tremblait d'émotion en attendant la réponse qu'il allait faire.

— Non, je n'en suis pas fâché; non, je ne m'en repents pas, — s'écria le jeune Lord, s'excitant par cette espèce de désespoir qui pousse un individu à commettre une imprudence, une perfidie, ou un crime, à s'abandonner tête baissée à la tentation, et qui s'efforce d'effacer de sa mémoire le remords, l'image de l'absent qu'il offense, et tous les meilleurs sentiments de son âme.

— Cher... cher Gabriel, — murmura la Dame avec un enthousiasme auquel se mêlaient la joie, la passion, et le triomphe. — Qu'il est doux d'entendre sortir une telle déclaration de vos lèvres! Mais, dites-moi... Oh! dites-moi, si vous avez gardé religieusement mon secret... ou plutôt notre secret... le secret de l'aventure qui nous a réuni il y a quinze mois et qui nous réunit encore ce soir... Dites-moi si vous avez gardé ce secret fidèlement... Oh! vous tremblez, Gabriel, je sens votre main frémir dans la mienne, et vous vous dérobez avec un certain embarras à mes embrassements! A ces signes, je reconnais que vos lèvres ne sont pas restées inviolablement fermées sur ce secret... mais, ne vous imaginez pas que je suis fâchée contre vous... Car, après tout, que pouviez-vous dire qui pût me faire courir la chance d'être découverte?

— Une fois, une seule fois, ma chère amie, — murmura Florimel avec l'accent d'un profond repentir, — ma bouche s'est ouverte sur cette aventure. A cette seule exception, je vous le jure de la façon la plus solennelle, le secret a été religieusement renfermé dans mon sein.

— Et quel est le confident que vous avez choisi, Gabriel? — demanda la Dame.

— Un ami, un sincère, digne, et fidèle ami, qui mérite toute ma confiance, — dit-il, — un homme avec lequel je suis dans les termes de la plus grande intimité.

— Mais qui est-il? — demanda l'inconnue.

— Lord Montgomery. Le connaissez-vous? Naturellement, vous devez avoir entendu parler de lui, à quelque cercle de société que vous apparteniez.

— Oui, j'ai entendu parler de lui, et je crois l'avoir vu, — dit la Dame d'un air tranquille. — Dites-moi, maintenant, qu'avez-vous fait du domino bleu que je vous ai envoyé?

— Serait-il possible qu'un misérable costume de mascarade vous donne de l'inquiétude? — s'écria Florimel, étonné par la question qui venait de lui être faite.

— Je ne m'en inquiète uniquement que parce qu'il aurait pu vous servir dans une autre occasion, — répondit immédiatement la Dame qui avait l'esprit prompt à la repartie, — s'il vous passait par la tête de vous rendre dans un bal pour m'y rencontrer; alors, connaissant le caractère distinctif de ce domino que vous avez en votre possession, je pourrais vous distinguer au milieu de la foule et vous aborder.

— Oui, chère Dame, nous nous retrouverons encore ensemble, très-certainement, — s'écria Florimel en la serrant dans ses bras; — et dans un bal masqué, si vous le désirez; mais le costume auquel vous faites allusion ne pourra pas nous servir pour une autre fois, attendu que je l'ai fait détruire, quelques minutes après l'avoir reçu.

— Vous l'avez fait détruire? — dit la Dame avec

un accent si particulier d'incrédulité et de surprise que Florimel s'étonna de l'importance qu'elle semblait attacher à une circonstance qui, pour lui, en avait si peu.

— Je vous engage mon honneur de la façon la plus solennelle et la plus sacrée, — s'écria-t-il, — que j'ai donné ce domino à l'un de mes gens avec ordre de le détruire à l'instant, et que je n'ai aucune raison de penser que mes ordres n'aient pas été exécutés. Et si vous me demandez, chère Dame, pourquoi j'ai pris ce parti, qui paraît vous sembler extraordinaire, je vous avouerai franchement que c'était pour ne pas garder à ma portée un objet qui pouvait m'induire en tentation. Mais pourquoi paraissez-vous attacher tant d'importance à ces frivoles détails? Que peut vous importer le sort de ce misérable domino bleu?

— C'est que je veux étudier votre caractère sous toutes ses faces, Gabriel, — lui fut-il vivement répondu, — et qu'il n'y a pas de meilleur moyen, pour y parvenir, que de poursuivre ces explications, qui se lient aux tendres sentiments de votre cœur. Je vois, d'après ce que vous me dites, que vous avez une ardente adoration pour Mademoiselle Clarendon, et que vous lui seriez resté fidèle, si elle ne vous avait pas froissé par d'injustes soupçons. Je vois même que, plutôt que de vous fier à l'énergie de vos résolutions, vous avez prudemment fait détruire ce domino qui, au dernier moment, aurait pu

vous faire succomber à une irrésistible tentation. Pensez-vous donc, mon cher Gabriel, que je puisse négliger tous ces petits détails, qui m'apprennent à connaître votre caractère! Non, j'en garde avec soin le souvenir, pour les méditer et qu'ils me servent à mieux vous apprécier. Maintenant, veuillez répondre à une question qui est si peu importante que je ne puis l'attribuer, je vous l'avoue franchement, qu'à un simple sentiment de curiosité.

— Parlez, Madame, et, si cela est possible, je répondrai à votre question, — dit le jeune Lord.

— Êtes-vous certain que le domino bleu a été détruit? — demanda la Dame. — Avez-vous la conviction que le serviteur auquel vous en avez donné l'ordre vous a fidèlement obéi?

— J'en suis moralement convaincu, — répondit Florimel; — mais je ne pourrais pas l'affirmer comme un fait indubitable. Tout ce que je me rappelle parfaitement, c'est que j'ai donné l'ordre à mon Page noir, un jeune serviteur récemment entré à mon service, de détruire le domino bleu, et qu'il ne pouvait avoir le moindre intérêt à ne pas exécuter mes ordres. Mais, bien certainement, vous devez avoir, en me faisant cette question, un motif plus important, que la satisfaction d'une vaine curiosité?

— Non, je vous assure... mon cher Gabriel...

En ce moment, la voiture s'arrêta, et la Dame, jetant une écharpe sur la tête de Florimel la noua

autour de son cou, de manière à ce qu'il lui fût impossible, soit de l'écarter, soit de s'en débarrasser complétement.

— Alors, votre intention est que je vous accompagne, chère Dame, — murmura Florimel d'une voix tremblante d'émotion.

L'espoir du plaisir luttait en lui contre un sentiment de remords; la joie qu'il éprouvait à la pensée des délices qui l'attendaient était combattue par le sentiment douloureux qu'il ressentait en songeant à la perfidie dont il allait se rendre coupable envers Pauline.

— Oui, j'ai l'intention de vous faire pénétrer de nouveau dans ma retraite, si toutefois il vous est agréable de m'y accompagner, — ajouta-t-elle tout à coup avec une certaine réserve.

— Oh! n'en doutez pas ma charmante, mon adorable amie! — s'écria Florimel. — Le filet m'enveloppe... Je suis en proie à la plus irrésistible des fascinations... le charme d'une enchanteresse opère sur moi... et je cède... je cède!... hélas, pauvre Pauline!....— murmura-t-il, d'une voix qui devint presque insaisissable lorsque les derniers mots s'échappèrent de son cœur comme malgré lui.

En ce moment, la portière fut ouverte par le grand valet de pied, et la Dame, ayant couvert son visage d'un voile noir et épais, aida Florimel à descendre de voiture. Elle ouvrit alors une porte qui donnait accès dans le jardin, et pendant que le domestique,

après avoir refermé la portière, remontait sur le siége de derrière de la voiture, Rao sortait sans bruit de dessous la voiture et glissait comme un serpent, se dissimulant dans l'ombre que projetait le mur du jardin. La voiture s'éloigna rapidement pendant que la Dame et Florimel pénétraient dans le jardin et que la mystérieuse inconnue s'arrêtait pour refermer la porte derrière eux.

Comme de raison Rao ne pouvait y pénétrer à leur suite et par le même moyen; mais, sans hésitation, il escalada le mur et, en un clin d'œil, il se trouva de l'autre côté, juste au moment où la porte se refermait. Alors, sans bruit, il se fraya un passage à travers les arbustes verts qui bordaient les allées et qui le dissimulaient au regard, tandis que la faible clarté répandue par la lune lui permettait de ne pas perdre de vue son maître que la Dame tenait par la main et qu'elle guidait dans l'allée sablée qu'ils suivaient.

Peu de temps fut laissé à Rao pour examiner les bâtiments qui se dressaient au milieu de ce jardin où il s'était introduit avec tant d'audace, car, au bout de deux minutes, la Dame et Florimel s'arrêtèrent devant une porte basse qui donnait accès dans cette spacieuse habitation.

En ce moment un nuage couvrit la lune en jetant toute la partie occupée par les bâtiments dans une obscurité profonde. Rao, avec une décision égale à sa présence d'esprit, s'avança hardiment et se glissa

sans bruit le long de la muraille jusqu'auprès de la porte basse, qu'il atteignit au moment où la Dame inconnue l'ouvrait.

— Maintenant redonnez-moi votre main, Gabriel, — dit la Dame, — et je vous conduirai dans cette chambre que vous avez vous-même appelée le sanctuaire de l'amour, et du mystère.

Ces paroles ne furent pas perdues pour Rao, qui était tout près de la Dame au moment où elle les prononçait, et ce mot « obscurité », appliqué au boudoir, le confirma à l'instant dans le dessein qu'il avait déjà formé et qu'il était en train de mettre à exécution. Il ne s'agissait rien moins que de suivre son maître jusqu'au bout et d'assister à l'issue de l'aventure. Quand il apprit que la chambre dans laquelle il se rendait était plongée dans l'obscurité, Rao ne se montra que plus résolu à tenter d'accomplir le plan qu'il avait conçu.

L'occasion était favorable, car la porte était ouverte; à l'intérieur de la maison tout était noir, et la Dame s'était tournée vers Florimel pour lui adresser les paroles que nous venons de rapporter. La lune était complétement cachée, le jeune Lord avait les yeux bandés, le visage de la Dame elle-même était couvert d'un voile épais qui devait encore augmenter l'obscurité profonde qui régnait. Toutes les circonstances étaient donc en faveur de Rao qui, avec la rapidité cauteleuse d'un serpent, se glissa sans bruit et en s'accroupissant à terre dans l'inté-

rieur de la maison. Immédiatement et avec précaution il étendit les bras autour de lui et ses mains rencontrèrent d'abord la rampe massive d'un antique escalier, puis les marches elles-mêmes qui étaient couvertes d'un épais tapis. S'assurer de ce point avait été pour lui l'affaire d'un moment, et l'instant d'après, se jetant de côté et s'arrangeant pour occuper le moins de place possible, il retenait sa respiration pour laisser passer la Dame et Florimel.

L'inconnue s'arrêta pour refermer la porte, puis elle reprit la main de Florimel pour lui faire monter l'escalier. Rao les suivit, l'obscurité secondait ses desseins et l'épaisseur du tapis ajoutait à la sécurité de sa marche. Avec ses mains il tâtait son chemin, et, doué de l'astuce d'un Indien sur la piste d'un ennemi, il se maintint derrière ceux qu'il suivait à une distance calculée pour ne pas venir se heurter contre leurs talons, et assez près cependant pour pouvoir se glisser à leur suite dans le boudoir.

Ce but fut atteint! L'inconnue et Florimel ne s'étaient pas plus tôt arrêtés sur le petit palier auquel conduisait l'escalier, que Rao s'avançait à quatre pattes derrière eux; puis, à l'instant où la porte fut ouverte, le Page noir se glissa dans la chambre si subtilement, si rapidement, et avec une absence si absolue de bruit, qu'un spectre n'aurait pu passer d'une manière plus imperceptible, et, avant même que la porte eût été fermée et le verrou tiré à l'intérieur, il était déjà caché derrière les épais rideaux de la fenêtre du boudoir.

CHAPITRE XVIII

HORREUR!

Il nous faut interrompre un instant le fil de notre récit, pour donner place à un épisode qui se passait la même nuit et à la même heure que les incidents que nous venons de rapporter.

C'est pendant que la voiture de couleur sombre roulait de Hyde Park à sa destination, qu'un homme s'avançait avec précaution dans un étroit sentier qui bordait l'un des cimetières de l'extrémité nord de la ville de Londres.

Cet homme portait le costume grossier d'un matelot, mais son chapeau à larges bords cachait un visage impossible à décrire d'une façon complète et satisfaisante.

Ce visage était d'une pâleur mortelle, mais les yeux étaient hagards et injectés de sang. Les lèvres étaient fixes, saignantes, et comme desséchées par

une soif horrible, et la contraction des traits semblait dénoter une lutte entre la plus poignante douleur et une infernale férocité. Une expression d'angoisse et d'horreur était peinte sur l'effrayante physionomie de cet homme, et à mesure que ses pas se rapprochaient de l'entrée du cimetière son angoisse semblait augmenter, son horreur devenir plus profonde, et la tempête qui grondait dans son sein se déchaîner avec plus de fureur et de terrible violence.

Il semblait que la main de la fatalité poussât ce misérable à l'accomplissement d'une tâche qui le remplissait d'horreur et de dégoût.

Cette angoisse qui se peignait sur son visage bouleversé, la sueur froide qui coulait de son front, étaient les indices du combat qui se livrait dans son esprit contre la destinée à laquelle il était forcé d'obéir, c'était la lutte des bons instincts de l'humanité contre les instincts infernaux d'un démon.

Sous la grossière jaquette qui l'enveloppait, cet homme portait une bêche.

Une ou deux fois, il s'arrêta au milieu du sentier, il jeta loin de lui avec dégoût l'instrument qu'il portait, et parut éprouver un sentiment de satisfaction en se débarrassant d'un objet qui semblait lui inspirer le sentiment d'horreur et d'aversion que fait ressentir la vue d'un serpent.

Mais à peine avait-il jeté sa bêche loin de lui, qu'il subissait de nouveau la destinée qui le courbait

sous sa main de fer, et le forçait à se baisser pour ramasser son instrument et à continuer son chemin, en dépit de tous les efforts qu'il pouvait faire pour résister à l'indomptable influence exercée sur lui.

La lune brillait faiblement, et, en atteignant la grille du cimetière, l'homme s'arrêta. Il s'appuya contre la palissade, cacha son visage dans ses mains, et pleura amèrement; de profonds sanglots agitaient sa poitrine et tout son corps musculeux tremblait!

La clarté de la lune était pâle et faible et donnait aux tombes du cimetière l'aspect le plus sinistre.

L'église elle-même était d'une teinte sombre et grise, les vitraux brillaient de reflets plombés et une ombre épaisse remplissait la partie non éclairée qui tranchait avec chaque saillie des bâtiments.

L'espace existant entre les tombes était lui-même plongé dans une obscurité si profonde, que chacune d'elles semblait séparée des autres par un abîme béant, comme si un cataclysme avait bouleversé le cimetière et en avait fait un assemblage de gouffres sans fond, bordés par les monuments élevés à la mémoire des morts.

Profond et solennel était le silence qui régnait dans ce lieu funèbre. C'était bien en effet la tranquillité de la mort, et le froid de la nuit était bien en rapport avec celui de la tombe.

C'était un silence morne, de nature à accroitre la désolation dans le cœur du malheureux qui serait

venu s'appuyer contre la grille pour reposer un peu ses membres fatigués, et un froid qui ne pouvait manquer de le glacer jusqu'à la moelle des os.

Il se penchait au-dessus de la grille l'homme que sa hideuse destinée poussait dans ce lieu... Il se penchait au-dessus de la grille, et ses yeux hagards se promenaient sur les tombes du cimetière avec une frénésie de désespoir qui prouvait la violence des combats qui se livraient dans son cœur.

Il s'agrippait à la grille, et c'est avec un paroxysme de joie qu'il s'en serait éloigné ; il serrait les barreaux dans ses mains avec une inflexible ténacité, et il aurait donné tous les trésors du monde, s'il les avait possédés, pour secouer le charme qu'il subissait et pouvoir s'enfuir loin de ce lieu terrible !

Mais il n'était pas maître de lui, ses bonnes inclinations le poussaient dans un sens et ses instincts féroces l'entraînaient dans l'autre.

L'intelligence de l'homme luttait contre les sentiments dénaturés du démon, et c'était la dernière influence qui était triomphante !

Un charme d'une terrible et effrayante nature pesait sur cet homme, et les membres tremblants, le corps inondé de la tête aux pieds par une sueur froide, les yeux étincelants d'une férocité furieuse, les traits horriblement décomposés, la bouche couverte d'une écume que ses lèvres gercées teignaient de sang, ce malheureux escalada la grille et pénétra dans le cimetière.

Alors au lieu de marcher dans les sentiers frayés entre les tombes, il passa d'une pierre tumulaire sur l'autre en évitant avec soin de toucher la terre, marchant tranquillement quand les tombes étaient rapprochées et sautant d'un pied sûr quand la distance qui les séparait était trop grande.

De temps en temps il s'arrêtait et écoutait, puis si un bruit de pas dans le sentier venait frapper son oreille, il se jetait à plat ventre sur un monument et restait là immobile jusqu'à ce que tout redevint tranquille.

Mais si c'était l'aboiement d'un chien qu'il entendait, alors un effrayant tremblement le saisissait au moment où il s'étendait sur le mausolé le plus rapproché, et là il restait en proie à des convulsions nerveuses tant que duraient les aboiements de l'animal.

En toutes circonstances il évitait, avec le plus grand soin, de toucher la terre avec ses pieds .De tombe en tombe, de pierre tumulaire en pierre tumulaire, il passait ou sautait avec célérité.

Mais il avait une telle horreur de toucher du bout des pieds les herbes du cimetière, que, s'il lui arrivait de faire un faux pas et d'effleurer le gazon pendant son étrange course, un cri d'effroi lui échappait et tout son corps frémissait d'une mortelle terreur.

Pendant tout ce temps, l'homme continuait à cacher sa pelle sous les grossiers vêtements qu'il portait ; mais s'il croyait apercevoir une forme humaine

se glisser dans l'ombre le long des murs ou à travers le labyrinthe des tombes, si son imagination en désordre lui faisait voir une tête surmonter les pierres tumulaires posées dans une position perpendiculaire, alors toutes les fibres du corps de ce misérable tressaillaient de terreur, les veines de son front se gonflaient à se rompre, son sang ne faisait qu'un tour dans ses veines, pour revenir lui glacer le cœur!

Avait-il un but en errant ainsi de tombe en tombe, en cherchant pour support les inscriptions mortuaires qu'il foulait de ses pieds, et en évitant la terre amoncelée sur la depouille des morts?

Se dirigeait-il vers un but déterminé, vers un endroit qu'il se proposait d'atteindre?

Nous l'ignorons.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout à coup l'homme s'arrêta, non qu'il eût entendu un bruit qui le remplît de terreur, ou qu'il voulût éviter d'être découvert, mais comme s'il eût obéi à un instinct secret qui lui disait qu'il était maintenant à la place vers laquelle le guidait l'influence secrète à laquelle il obéissait.

L'endroit où il s'était arrêté était masqué par un monticule de terre fraîchement remuée; elle avait été amoncelée par grosses pelletées et avec une visible négligence, aucun soin n'avait été pris pour en dessiner la forme, la place n'avait pas été entourée de gazon pour bien désigner le lieu où reposait cette dernière victime de la mort.

Sans doute c'était quelque pauvre créature sans amis sur cette terre, et le sacristain n'avait pas prodigué des soins appelés à être si mal rémunérés !

Cette tombe se trouvait auprès d'une pierre tumulaire posée à plat sur le sol, et, s'agenouillant sur cette pierre, l'homme tâta avec précaution le terrain tout autour de la fosse nouvellement creusée.

Il consacra plus de cinq minutes à cette portion de sa tâche, et, non content de promener sa main tout autour de la fosse, il en examina tous les abords avec des yeux pénétrants.

A la fin son doigt rencontra un objet dont le contact le fit reculer en frissonnant et amena une sueur froide sur son front ; mais, recouvrant promptement sa présence d'esprit, il tâta avec précaution et délicatement pour retrouver l'objet que son doigt avait rencontré.

Une seconde fois il le toucha et il le souleva doucement.

Ce n'était qu'un fil de fer qui passait par-dessus le monticule de terre qui marquait la fosse nouvellement creusée.

Ce n'était qu'un fil de fer; mais avec quelle précaution, avec quelle délicatesse, avec quelle timidité la main de l'homme y toucha.

Après l'avoir soulevé de terre d'un demi-pouce seulement sans tirer ni d'un côté ni de l'autre, sans le secouer, il le laissa reposer sur son doigt. Puis,



prenant des ciseaux dans sa poche, il le coupa, et ceci fait il respira plus librement.

Suivant le fil de fer dans une direction à partir de l'endroit où il l'avait coupé, l'homme le coupa de nouveau à une distance d'environ trois mètres; puis, suivant le même fil de fer dans l'autre direction, il répéta la même opération. De cette manière ce qui en restait de chaque côté se trouvait isolé de la fosse et l'homme respira plus librement. Les fragments demeurés entre ses mains furent par lui tordus, réunis en boule, et jetés à une certaine distance.

Pris alors d'un paroxysme d'activité, il saisit sa bêche et se mit à creuser la fosse comme s'il était à la tâche et forcé d'accomplir son œuvre dans un temps limité, sous peine de la vie.

Pour accomplir ce travail il maniait sa bêche avec une merveilleuse vigueur; elle s'enfonçait dans le sol, enlevait sa pelletée de terre et se replongeait de nouveau dans l'argile avec une étonnante rapidité.

En somme la fosse se trouva creusée en beaucoup moins de temps qu'il en aurait fallu au fossoyeur le plus vigoureux et le plus exercé.

La sueur coulait sur son front en larges gouttes, et la chaleur que provoquait son travail semblait l'animer au lieu de l'abattre : c'était comme une fièvre qui portait le délire dans son cerveau.

Il y avait de la folie dans la manière dont il ma-

niait sa bèche; les efforts qu'il faisait étaient véritablement surhumains.

Jamais un outil n'avait été manœuvré avec autant de rapidité, jamais fosse n'avait été aussi vivement creusée.

Une horrible exaltation semblait s'emparer de ce misérable livré à ce travail dégoûtant; il devenait joyeux, heureux, enivré par son triomphe, et plus il avançait dans sa tâche, plus son délire augmentait, plus la folie semblait le posséder.

Enfin la bêche frappa sur le cercueil et une exclamation de joie frénétique s'échappa de la poitrine de l'homme; le son triste, sourd, et sinistre qu'avait rendu le cercueil, résonnait à ses oreilles comme la plus délicieuse musique.

Au milieu de l'obscurité qui régnait dans la fosse, ses yeux brillaient comme ceux d'un tigre accroupi dans une caverne ou couché dans les jungles.

La bêche eut bientôt débarrassé le cercueil du peu de terre qui le couvrait.

Alors l'homme s'occupa d'enlever le cercueil lui-même.

Cette tâche fut promptement accomplie, car les bras de ce misérable semblaient de fer et capables de triompher de tous les obstacles, de tout accomplir. Aussitôt qu'il eut donné au cercueil une position perpendiculaire dans la fosse, le prendre par un bout, l'enlever, et le faire sortir de terre fut pour lui l'affaire d'un instant.

Il fallait un bras de géant pour remuer ainsi ce cerceuil comme s'il ne pesait rien; c'est qu'un démon prêtant sa force au misérable que la passion de la vengeance, la cupidité, ou l'instinct d'une féroce méchanceté poussait ainsi à chercher une satisfaction dans la violation du dernier asile des morts!

Au moment où la lune brilla avec plus d'éclat qu'elle ne l'avait fait de toute la nuit, quand le silence fut le plus complet, quand la vieille église se profila d'une façon plus distincte au fond du cimetière, l'homme se mit en devoir d'enlever la planche qui fermait le cercueil.

Cette dernière partie de sa tâche ne lui donna pas grande peine, car c'était un cercueil de pauvre, il se composait de quatre mauvaises planches grossièrement assemblées avec des clous et recouvertes d'une simple couche de peinture noire. Pendant un moment l'homme sembla désappointé, et presqne disposé à rejeter le cercueil dans la fosse et à le recouvrir de terre, mais son hésitation cessa immédiatement et l'instinct diabolique qui semblait dominer ce misérable reprit le dessus.

Il fit sauter le couvercle, et les rayons de la lune vinrent éclairer le visage du cadavre.

Une hideuse exclamation s'échappa de ses lèvres, lorsque ses yeux tombèrent sur le visage rigide qui s'offrit à sa vue!

La consternation qui parut le saisir le fit chanceler et il faillit tomber dans la fosse; mais, cédant à

une nouvelle impulsion, il s'élança en avant et tomba à genoux devant le cercueil.

Il s'efforça de se calmer pour contempler la physionomie du cadavre avec une sérieuse attention, et le visage du vivant resta ainsi penché sur celui du mort pendant près d'une minute.

Dans l'espace de cette minute, combien de pensées diverses entrèrent dans le cerveau de ce monstre à face humaine : la crainte effroyable de voir ses soupçons confirmés, l'ardent espoir de s'être trompé, l'impatience de voir ses espérances confirmées ou de connaître l'horrible vérité, jusqu'au moment où il ne put ni espérer, ni douter plus longtemps, car ses soupçons étaient confirmés; ces traits qui l'avaient frappé, ce visage si tranquille dans la mort était le même qu'il avait aimé et caressé pendant la vie.

Alors un cri sauvage, un rugissement qui n'avait rien d'humain s'échappa de sa poitrine; il se releva, et, levant les bras au ciel avec un mouvement plein d'horreur et de désespoir, il continua à exprimer l'angoisse qui le torturait par des cris inarticulés, et, comme en ce moment la lune s'était obscurcie, ce misérable se crut déjà envahi par les ténèbres de l'enfer, et, poussant un horrible gémissement, il retomba sur ses genoux.

Ses mains étaient jointes, mais ses bras pendaient inertes comme ceux d'un mort; ses gémissements avaient cessé; ses lèvres ne laissaient plus passer un

soupir; il était immobile et muet; d'horribles pensées lui affluaient au cerveau et, comme des scorpions, ne cessaient de lui ronger le cœur.

Il était brisé, physiquement paralysé par cette scène dans laquelle il jouait un rôle, où l'autre rôle était rempli par un cadavre, et qui avait pour théâtre l'enceinte d'un cimetière.

Sa langue était collée à son palais par une horrible soif, et une mortelle terreur s'était emparée de lui, il lui semblait qu'il ne pourrait jamais sortir de cette obscurité profonde qui lui cachait la lune et les étoiles et qui l'enveloppait de toutes parts. Lentement il céda à une sorte de léthargie, il s'affaissa sur lui-même comme une image de neige dont la base se fond sur le sol, et il tomba privé de sentiment à côté du cercueil.

Pendant une heure ce mystérieux évanouissement se prolongea, et le vivant resta étendu à côté du mort.

Tout à coup l'homme se réveilla, et, par un mouvement brusque, il se remit sur pieds en jetant autour de lui des regards remplis d'horreur.

La lune et les étoiles avaient reparu éclairant de nouveau l'église, les tombes, et le visage glacé du cadavre!

Alors le misérable put se rendre compte de l'endroit où il était, et cette découverte lui causa un mélange d'angoisse et de terreur.

Dans l'espace d'un moment... un moment qui rap-

pela à son souvenir des myriades d'incidents, comme une fusée qui éclate dans les airs, y répand ses milliers d'étincelles... dans ce court espace de temps, il repassa dans son souvenir tous les détails des divers sacriléges dont il s'était rendu coupable envers le dernier asile des morts!

Au milieu de ces terribles souvenirs qui traversaient son esprit, il y en avait un qui le soumettait à une inexplicable angoisse, qui lui faisait subir toutes les horreurs de la torture, qui le faisait se tordre dans d'affreuses convulsions, comme s'il avait été écorché vif.

A la fin cette intolérable angoisse parvint à se traduire en paroles, il tomba à genoux auprès du cercueil en s'écriant : —

— Ma femme!... ma femme!...

Et un torrent de larmes amères s'échappa de ses yeux.

C'était sa femme, sa propre femme, que le monstre avait ainsi exhumée, sa femme, dont il ignorait la mort, qu'il espérait encore retrouver sur la terre vivante, et devant laquelle il se trouvait face à face dans le royaume de la mort!

Ces larmes le soulagèrent. La nature de ses sentiments, qu'une influence infernale avait fait tourner à la férocité, s'adoucit, et les dispositions de son esprit malade se modifièrent.

Il se jeta sur le cercueil, il couvrait de caresses ce froid visage de la morte pour lequel il laissa cou-

ler ses larmes, et ses baisers étaient brûlants, au souvenir de son ancien amour. Brûlantes aussi étaient les larmes que lui arrachait la contemplation de son malheur présent!

Cruel contraste! comme il était froid et rigide, ce visage qui venait d'être arraché à la tombe et que ne pouvaient réchauffer les baisers et les larmes du vivant!

Lorsque l'homme s'arrêta pour contempler les traits livides du cadavre, ses lèvres se prirent à murmurer : —

— C'est de faim que tu as dû mourir!... Oui, ce n'est que trop visible... Tes joues ont dû se creuser avant d'être touchées par le doigt de la mort... De plus, le cercueil qui te renferme est le cercueil du pauvre, il n'y a pas à s'y tromper! même dans le tombeau la misère poursuit ses victimes!...

L'homme s'accroupit et garda le silence pendant plus d'une minute, durant laquelle ses yeux restèrent fixés sur le visage de la morte.

— Mais tu seras vengée, ma pauvre femme! — reprit-il enfin. — Tu seras vengée, oui... j'en atteste le Dieu vivant... tu seras vengée... Car je veux être la terreur de la société... de cette société qui m'a réduit au désespoir. La Divinité avait fait de moi un homme, le monde a fait de moi un monstre... Et je resterai un monstre... Mes actions seront celles d'un monstre... Je frapperai de terreur cette société qui m'a condamné à n'être plus qu'un

paria... Je terrifierai d'horreur cette communauté où toutes les faveurs sont pour le petit nombre et qui laisse des millions d'êtres humains endurer la famine, s'étioler, et mourir! Et mes pauvres petits... Oh! je veux les chercher et je les retrouverai!... Oui, il y a des endroits où le malheureux ouvrier mis hors la loi peut aller chercher ses enfants. — continua ce malheureux avec l'accent d'une profonde amertume. — Ce sont les réceptacles où la civilisation Anglaise jette les innocents, les inoffensifs, les affamés enfants des pauvres. Oh! grand Dieu! combien de temps cela durera-t-il encore?... combien de temps... combien de temps encore?...

Et le visage dans ses mains, agenouillé auprès du cercueil, le malheureux homme, accablé par la rigueur de sa destinée, resta plus d'une minute comme absorbé dans la plus profonde rêverie.

Tout à coup il releva la tête, il imprima un dernier baiser sur le froid visage de la morte, une dernière larme tomba de ses yeux, il jeta un dernier regard sur les traits rigides de celle dont il avait fait la compagne de sa vie; puis comme poussé par le désir frénétique de replacer le plus tôt possible le cercueil dans son tombeau, il se mit à l'œuvre avec résolution et avec énergie.

C'est avec tout le soin possible qu'il réintégra ce cercueil dans sa dernière demeure, et quand il l'eut descendu dans la fosse, c'est avec une incroyable rapidité qu'il le recouvrit de terre.

En moins d'une demi-heure son travail était accompli, la terre fut amoncelée avec soin sur l'emplacement de la fosse, et l'homme, plaçant sa bèche sur son épaule, jeta un sombre regard autour de lui.

Aucune forme humaine ne s'offrit à ses yeux.

La lumière argentée de la lune brillait dans un ciel étoilé avec un éclat tranquille, trop tranquille pour tomber sur ce monde de malheur !

En passant de nouveau d'une tombe sur l'autre, le monstre sortit du cimetière par le même chemin qu'il avait suivi pour y entrer, et, quand il eut atteint avec sécurité le sentier qui le bordait extérieurement, il parut respirer plus librement qu'il ne l'avait fait depuis quelques heures.

Nous ne l'accompagnerons pas plus loin pour le moment, nous ne demanderons pas où il va ni qui il est, ni comment il est devenu la victime de la terrible destinée qui le pousse à accomplir les hideuses profanations auxquelles il se livre la nuit dans les lieux consacrés à la sépulture des morts.

Nous ne nous arrêterons pas à approfondir ces mystères, mais le lecteur peut être sûr que nous retrouverons bientôt cet être étrange et terrible et peut-être...

Mais n'anticipons pas sur les horreurs qui nous restent à révéler.

CHAPITRE XIX

SÉDUCTION

Le page noir, qu'on veuille bien se le rappeler, était caché dans le boudoir, et sa présence était complétement ignorée de son maître et de la dame qui avait recours à de si étranges moyens pour satisfaire en toute sécurité ses extravagants caprices.

Sur le sofa près de la table, cette femme s'abandonnait à son amant pour quelques heures... et, quoique incapable de percer l'obscurité absolue qui régnait dans cette chambre, l'imagination, l'ardente imagination de Florimel lui dépeignait tous les charmes de la compagne qui se pressait contre lui. Avec les yeux perçants de son imagination, il cherchait à se représenter tous les charmes de sa personne, à compléter ce ravissant tableau, en s'aidant de toutes les particularités qu'il avait été à même de constater, et à reconstituer de toutes pièces la

séduisante créature qui s'abandonnait si complétement à lui. Il la vit alors mentalement, il la vit à demi dépouillée de ses vêtements, dans l'état de surexcitation d'une bacchante, et enivrée d'amour comme un bayadère. Ses longs cheveux soyeux et brillants flottaient sur ses épaules, dont la ligne était si pure, et qui étaient si grasses et si douces au toucher. Ses yeux étaient à demi clos; ses joues animées, ses lèvres rouges et humides donnaient et recevaient de dévorants baisers. Sa poitrine, oppressée par des soupirs de plaisir, s'agitait tumultueusement comme l'Océan après la tempête. Ses bras étaient passés autour du cou de.son amant. Ses belles mains se rejoignaient derrière sa tête, et toute sa personne cédait avec une délicieuse langueur, avec un voluptueux abandon à toutes les ardeurs de l'amour!

Voilà le séduisant tableau que lui offrait son imagination; en réalité il ne pouvait voir cette femme qui, même dans l'obscurité, arrivait à exercer une fascination plus grande que celle qui prend sa source dans les regards les plus passionnés; mais il pouvait promener sa main sur ce corps frémissant, en suivre tous les ravissants contours, et le parfum de volupté qui s'en échappait le plongeait dans la plus délicieuse ivresse. Ce parfum était irrésistible, et le souvenir de Pauline était complétement noyé dans cette coupe d'ambroisie, à laquelle il buvait à longs traits et dans laquelle il puisait l'oubli aussi sûrement que

dans les flots du vin dont on s'abreuvait aux fêtes de Bacchus.

Tandis qu'une obscurité complète dérobait l'inconnue à la vue de son amant, Rao était caché dans le boudoir.

— Cher Gabriel, — dit la maîtresse de cette étrange retraite, rompant enfin le silence qui durait depuis un temps considérable et pendant lequel les tendresses n'avaient pas cessé, — cher Gabriel, vous savez que je vous aime, sans cela je n'aurais pas provoqué cette seconde entrevue... Dites, Gabriel, pensez-vous que je vous aime?...

— Oui, je suis certain que vous devez avoir de l'affection pour moi, — répondit le jeune Lord auquel l'inconnue communiquait la passion qui la brûlait dans l'ardeur de ses baisers.

— Il est bien vrai, mon Gabriel, que je vous aime, — dit l'inconnue avec une profonde émotion, — et c'est parce que je vous aime que je brûle de vous donner les preuves de cette affection, ou du moins toutes celles qu'il est en mon pouvoir de vous donner.

— Vous êtes bonne et généreuse, ma charmante amie, — dit Florimel, — mais la seule preuve d'amour que vous puissiez me donner serait de me révéler votre nom, de me montrer votre visage.

— Pas maintenant... pas maintenant... — s'écria l'inconnue en couvrant son amant d'ardentes caresses pour détourner un sujet d'entretien qui n'était pas

de son goût. — Mais le temps n'est pas loin où je pourrai mettre en vous, mon Gabriel, ce degré de confiance...

— Ne pensez pas, ma belle compagne, — interrompit le jeune Lord, — que je sois poussé par un sentiment de vaine curiosité. Non, je n'aurais même pas fait allusion à l'aveu de votre nom, si j'avais mieux réfléchi, car c'est votre visage seul que je brûle du désir de me voir révéler. Que m'importe qui vous pouvez être, puisque je suis certain que vous êtes belle, merveilleusement belle! Oh! la passion qui brûle dans votre sein ne peut s'associer qu'à une beauté faite pour inspirer les sentiments les plus tendres et les plus ardents.

— Vous pourrez bientôt voir mon visage, Gabriel. Vous saurez qui je suis... Vous serez le dépositaire de tous mes secrets quand le moment sera venu, — murmura la sirène en se serrant plus près contre son amant. — Mais en attendant dites-moi s'il est quelque chose que je puisse faire pour vous prouver mon amitié, s'il ne m'est pas possible de gagner votre amour. Ma fortune peut-elle vous servir? car je suis riche, immensément riche, et ce serait avec bonheur que je placerais entre vos mains une grande partie de ma richesse.

— Généreuse amie, vous êtes aussi libérale que vous êtes aimante, — dit le jeune Lord en la pressant contre sa poitrine. — Je vous remercie mille fois de votre proposition, mais je n'ai nul besoin d'en

profiter. Car moi aussi je suis riche, comme vous le savez peut-être, et vous devez le savoir puisque vous me connaissez.

— Oh! mon bien-aimé Gabriel! — murmura la dame d'une voix tremblante d'émotion, — je sais, que vous êtes riche maintenant. Mais votre fortune votre position, ne sont-elles pas menacées?

Florimel tressaillit vivement, lorsque l'inconnue fit entendre ces paroles à son oreille. Comment était-il possible qu'elle fût aussi au courant de ses affaires privées? Qui était celle à qui le secret de sa position présente était si bien connu?

— Comment avez-vous eu connaissance de ces circonstances? — demanda-t-il après un assez long moment de silence et d'une voix altérée.

— Ne me questionnez pas sur ce point, Gabriel, — dit la dame. — Lors même que vous sauriez qui je suis, cela ne vous expliquerait pas comment je suis informée de la situation de vos affaires; et si j'y ai fait allusion tout à l'heure, c'est parce que je vous aime, Gabriel; c'est parce que je m'intéresse réellement à tout ce qui vous concerne, et parce que je puis peut-être vous rendre service dans l'affaire dont il s'agit.

— Oh! quelle créature mystérieuse et incompréhensible vous êtes! — s'écria le jeune Lord en se penchant sur son visage. — Sans doute, tu es une créature supérieure au commun des mortelles; quelque fée qui s'est prise de caprice pour un aussi hum-

ble individu que moi, une déesse peut-être qui a quitté son trône dans l'Olympe pour apprendre les plaisirs du Paradis à un amant terrestre! oh! ma charmante inconnue, ma mystérieuse amie! Mon intelligence n'arrive à comprendre que le charme transcendant de tes séductions, que l'entrainement irrésistible de tes fascinations... Oh! comme je me sens attiré vers toi par la reconnaissance... par l'admiration... par une sensation de joie céleste, presque par un sentiment d'amour!

Mais lorsque Florimel prononça ces dernières paroles, il sentit au cœur une douleur cruelle, car l'image de Pauline s'était tout à coup présentée à son esprit, et pour se dérober aux regards tristes et pleins de reproches que cette image fixait sur lui, l'infidèle Florimel entoura de ses bras le corps à demi nu de l'inconnue, et, s'abandonnant aux caresses qu'elle lui prodiguait, il oublia Pauline, il oublia ses serments, ses engagements, et le chagrin qu'il avait éprouvé du changement survenu dans sa conduite à son égard... il oublia tout pour s'abandonner tout entier aux délices du moment présent!

— Tu es adorable, chère et séduisante amie, — murmura Florimel après un long silence. — Oh! promets-moi que nous nous retrouverons bientôt. Mais pourquoi nous séparerions-nous? Sans doute tu es ta maîtresse, comme je suis mon maître, — continua le jeune homme emporté par l'influence qu'il subissait, par la joie qui inondait son cœur... par ce

mystère qui enveloppait et sa compagne et le temple de ses plaisirs... par le soulagement que ses sentiments blessés par la récente injustice de Pauline éprouvaient dans la société de la belle inconnue, et par sa reconnaissance pour la généreuse proposition qu'elle lui avait faite de mettre sa fortune à sa disposition.

— Que voulez-vous dire, Gabriel? — demanda-t-elle à voix basse et toute tremblante d'une émotion pleine de langueur. — En supposant que vous soyez votre maître, ce qui n'est pas, et en supposant que je sois ma maîtresse, comme je vous l'ai déclaré et ce qui est bien la vérité, dans ce cas quelle conclusion voulez-vous que j'en tire?

— Avant de vous répondre, créature mystérieuse, — dit le jeune Lord, — dites-moi pourquoi vous prétendez que je ne suis pas mon maître.

— Parce que vous aimez Pauline Clarendon, — répondit-elle avec un peu d'amertume et de jalousie. — Vous m'en avez fait l'aveu pendant le trajet que nous avons parcouru en voiture pour nous rendre ici.

— Mais vous êtes assez charmante, vous avez assez confiance en votre beauté pour triompher des dernières hésitations d'un cœur qui avait porté son adoration ailleurs, — murmura Florimel sans bien savoir ce qu'il disait, tant il était enivré, tant il subissait l'influence de l'enchanteresse qui lui prodiguait ses caresses.

— Voulez-vous donc me faire entendre qu'il est possible que vous arriviez à oublier Pauline et à reporter votre amour sur moi? — demanda l'inconnue la voix entrecoupée par la vivacité de son anxiété; tandis que Florimel sentait son cœur battre violemment sous la pression de sa main.

— Par le ciel! je suis presque tenté de jurer que je vous aime déjà, — s'écria Florimel. — Oh! si je pouvais seulement voir votre visage, et s'il était aussi beau que mon imagination me le dépeint, alors votre triomphe serait complet, votre victoire serait assurée, irrésistible sirène!

— Je ne puis encore te montrer mon visage, Gabriel, — lui fut-il répondu d'un ton doux mais ferme. — Mais néanmoins je puis t'assurer qu'il est beau, aussi beau que ton imagination peut te le représenter. Et même en ce moment, où ta main se plaît à caresser mes cheveux, ne sens-tu pas comme ils sont longs, abondants, et soyeux? Passe ta main sur mon front : tu sentiras comme il est large, doux, et uni. Mes joues sont pleines et satinées, et tu peux juger au feu qui les brûle des riches couleurs qu'y répand une brillante santé. Et mes dents, tu peux t'assurer si elles sont bien rangées et si une seule manque à l'appel, et alors tu pourras juger si elles ne doivent pas avoir la blancheur de perles d'une pureté sans tache... et mon haleine...

— Oui, elle est embaumée comme l'air au mois de Mai, quand les primevères et les violettes commen-

cent à se montrer, — murmura Florimel s'abandonnant à un sentiment de si molle langueur, qu'il était incapable de résister à la sirène qui tentait de lui ravir son âme, si elle trouvait la possibilité d'accomplir son larcin.

— Alors tu es pleinement convaincu que je suis aussi belle que ton imagination se le représente, — reprit l'enchanteresse dont l'influence était aussi subtile qu'un poison qui circule dans les veines, qu'un narcotique qui exerce son action stupéfiante sur les sens.

— Je suis persuadé que tu es aussi ravissante de beauté... non, aussi magnifiquement belle de visage que sont superbes les adorables formes de ton corps de Diane. Oh ! pourquoi, irrésistible enchanteresse, m'as-tu enlacé dans tes chaînes invisibles? car maintenant, en dépit d'un profond sentiment du devoir qui me pousse à m'arracher de tes bras pour rendre mon amour à la belle mais capricieuse Pauline; en dépit des bons sentiments qui luttent en moi sous l'aiguillon des remords, je suis incapable de briser les entraves qui me retiennent captif... Eh bien ! que tu sois Satan se cachant sous la forme d'une femme ou un ange qui a dépouillé sa gloire immortelle; que tu sois un démon envoyé sur terre ou un ange descendu du ciel pour me faire comprendre les joies du Paradis, ton triomphe est accompli... Je suis à toi, pour toujours à toi... Je t'appartiens corps et âme; mon cœur, mon intelligence,

ma vie, tout est à toi... Oh ! oui, je suis à toi... tout à toi !...

Alors le jeune Lord, qui était arrivé au dernier paroxysme d'un enthousiasme qui le laissait sans empire sur lui-même, sur ses pensées, sur ses paroles, et sur ses actions, se mit à presser la séduisante créature qu'il tenait dans ses bras avec toute la violence des sentiments passionnés qui le dominaient, et, quand il la sentit répondre à son ardeur, il se trouva dans l'état d'un homme prêt à se jeter dans un volcan, à entrer en lutte avec un tigre, et à accomplir les actes les plus désespérés, pour obéir aux ordres d'une femme.

— Maintenant, Gabriel, — dit la dame inconnue, heureuse de voir que son empire sur lui était aussi complet, — maintenant, mon bien-aimé Gabriel, — reprit-elle en donnant à sa voix son accent le plus tendre et le plus mélodieux, — vous vous abandonnez à moi corps et âme ; mais, j'en ai la crainte, ne vous repentirez-vous pas demain de vous être engagé ainsi à la légère?

— Non, par le ciel ! l'événement vous prouvera le contraire, — s'écria Florimel.

Et, presque indigné d'un pareil soupçon et emporté par son délire, il la supplia avec instance de se reposer sur lui avec la plus entière confiance.

— Oui, je vous crois, mon Gabriel, — dit-elle enfin quand il eut épuisé toutes les formes de langage pour donner plus de force à ses protestations.

— Et je vous demanderai encore ce que vous avez entendu dire quand vous m'avez demandé où était la nécessité de nous séparer jamais?

— J'ai voulu dire, chère âme, — répondit Florimel, — que soit comme ma maîtresse, soit comme ma femme, vous deviez être désormais la compagne de ma vie!

— Comme votre maitresse ou comme votre femme, — répéta la Dame lentement et en paraissant réfléchir. — Ah! il conviendrait peut-être mieux que je sois votre maitresse, car je suis de quelques années plus âgée que vous. Mais mon orgueil, ma vanité, ma réputation, et beaucoup d'autres motifs, me poussent à désirer de devenir votre femme! Dites-moi donc, Florimel... dites-moi si vous êtes disposé à m'épouser... à me conduire à l'autel... et à me donner votre nom?

— Oui, oui, si cela peut te rendre heureuse et m'assurer ta possession! — s'écria le jeune Lord.

— Et en retour, — dit la Dame en précipitant son débit, — je veux essayer de vous sauver, Gabriel... oui, vous sauver des périls qui vous menacent! Je sauverai votre fortune... je sauverai votre pairie, et ce procès qui est déjà commencé contre vous, je l'écraserai dans son germe.

— Mon Dieu! qui êtes-vous, chère et incompréhensible femme! — s'écria le jeune Lord, dont l'étonnement avait quelque peu calmé l'enthousiasme.

— Il ne s'agit pas, pour le moment, de savoir qui je suis, — répliqua-t-elle aussitôt en renouvelant ses caresses pour le replonger dans l'état d'extase où elle avait déjà su le jeter. — Vous avez déclaré que vous étiez prêt à m'épouser, Gabriel ; mais je veux vous donner le temps de réfléchir sur l'engagement que vous prenez, ou plutôt je vais formuler la condition que je stipule et qui se résume en ceci : « Prenez-moi pour femme, et je réduis à néant le procès qui, s'il n'est pas entravé, entraînera inévitablement la perte de votre fortune, et votre déchéance du rang que vous occupez! » Mais comme je ne suis pas assez vaine, ni assez sotte pour supposer que vous conserverez demain pour moi les mêmes sentiment d'adoration, que je vous ai entendu avec tant de plaisir, de joie et d'orgueil, me déclarer ce soir ; comme je n'ignore pas que l'acceptation ou le refus des conditions, que je viens de vous poser, ne peut être que le résultat de mûres délibérations, je vais vous donner les moyens de communiquer avec moi, quand vous en éprouverez la nécessité ou le désir.

— Et ces moyens quels sont-ils? — s'écria Florimel avec empressement.

— Un simple avis donné à votre avoué, M. Creswell, que vous êtes en disposition de proposer un arrangement amiable qui termine votre procès.

— Alors vous connaissez mon avoué?... Vous devez le connaître et il doit vous connaître? — s'écria Florimel de nouveau saisi de la plus vive surprise.

— Bien plus, il doit être en relation avec vous! Sans cela, comment un simple avis de la nature de celui que vous proposez, pourrait-il vous être aussi promptement transmis, si ce n'est par son intermédiaire?

— C'est de la manière la plus solennelle que je vous certifie, Gabriel, — répondit la Dame en souriant, on l'entendait à sa voix, — que non-seulement ne connais pas Creswell, votre avoué, mais que je ne l'ai jamais vu de ma vie, du moins à ma connaissance.

— Alors comment ce que je puis lui dire peut-il parvenir à vos oreilles? — demanda Florimel de plus en plus étonné.

— Cette déclaration, que j'ai supposé que vous pourriez lui faire tôt ou tard, ne peut-elle parvenir à ma connaissance par un autre canal? — dit la Dame.

— Ah! je comprends, — s'écria Florimel, — oui, c'est positif... la déclaration que je suis disposé à entrer dans des voies d'arrangement, doit nécessairement faire son chemin dans le camp ennemi. Oh! est-il possible, chère Dame, que vous ayez un lien quelconque avec mes ennemis?...

— Bien loin de là, ils ne me connaissent pas, — répondit l'inconnue avec assurance. — Mais pourquoi chercher la source de mes informations, puisque vous devez comprendre que je suis une créature mystérieuse entourée d'un voile que la curiosité ne

peut soulever avant le jour, l'heure, et la minute où il me plaira d'en donner la permission. Quant à présent, soyez assuré que j'ai le pouvoir de vous aider dans vos difficultés, qui pour vous seul sont insurmontables. Votre adversaire doit inévitablement l'emporter si vous attendez l'issue du procès entamé contre vous, mais votre triomphe est certain si vous accédez à la condition que je vous ai dictée. Et si vous hésitez, comme je suis certain que vous le ferez, si vous restez indécis pendant des semaines, pendant des mois, et si, en fin de compte, vous vous voyez forcé d'avoir recours à l'aide que je vous propose, dans ce cas, dis-je, ne craignez pas d'en appeler à moi par le moyen que je vous ai indiqué, ne croyez pas qu'il puisse être trop tard, ne craignez pas que mes sentiments pour vous aient changé... Me comprenez-vous?...

— Parfaitement, mon adorée et mystérieuse amie, — s'écria Florimel. — Oh! ne craignez pas que je diffère longtemps l'emploi d'un moyen qui doit nous réunir... pour ne plus nous séparer.

— Nous verrons, — murmura la Dame en étouffant un soupir.

Mais il était évident qu'elle n'éprouvait pas la même confiance que le jeune Lord dans la persistance de son ardeur passionnée et de l'ardent enthousiasme qui l'enflammait pour le moment.

— Et maintenant, — s'écria-t-elle tout à coup, après un court silence et en reprenant toute sa

gaieté, — et maintenant, mon bien-aimé Gabriel, oublions tout.

Les baisers dont Florimel la couvrit l'empêchèrent d'en dire davantage.

. . . .

L'horloge d'une église voisine sonnait quatre heures du matin, quand l'inconnue s'arracha des bras de Florimel.

— Quoi! est-il l'heure de nous séparer? — s'écria-t-il.

— Oui, hâte-toi, cher Gabriel! ne tarde pas davantage, je t'en supplie! — répondit la Dame.

Il céda immédiatement à ses désirs.

— Et maintenant, cher Gabriel, consentiras-tu à te soumettre à une précaution qui est impérieusement nécessaire? — demanda la Dame avec un son de voix plein de charme et de séduction.

— Oui... c'est avec joie que je suis prêt à me soumettre à tout ce qui peut t'inspirer confiance en moi, — répondit le jeune homme dont toutes les facultés étaient encore sous l'influence du profond ravissement qui exerçait son empire sur lui.

La Dame murmura quelques mots de tendresse pendant qu'elle nouait avec soin un mouchoir de soie sur les yeux de Florimel, puis lui donnant son chapeau elle le prit par la main pour le guider hors du boudoir. Elle laissa la porte ouverte derrière elle, ce qui fit que Rao ne trouva aucune difficulté à les

suivre, car les corridors et l'escalier continuaient à être plongés dans ces affreuses ténèbres qui affligèrent l'Égypte.

La porte extérieure qui se trouvait au bas de l'escalier fut ouverte par la Dame, qui entraîna vivement Florimel au dehors, sans s'occuper de la refermer, et, de cette manière, le page noir eut toutes les facilités possibles pour s'échapper. Mais il était maintenant de la dernière importance pour lui d'arriver dans Piccadilly avant son maître pour que, dans le cas où Florimel le demanderait en rentrant, son absence ne fût pas découverte. C'est pourquoi, pendant que la Dame inconnue conduisait son amant par l'allée sablée, il se précipita vivement, mais sans bruit, à travers les arbustes verts qu'on apercevait avec peine au milieu de l'obscurité qui régnait, car la lune ne répandait plus sa clarté. Quelques moments lui suffirent pour atteindre le mur du jardin, qu'il escalada avec l'agilité d'un chat, et il s'éloigna vivement d'un lieu où il avait entendu une conversation qui l'avait profondément étonné et étrangement troublé.

Mais il ne quitta pas le voisinage de la maison sans s'être arrêté quelques instants à en examiner les traits les plus saillants, autant que cela lui était possible à cette heure matinale et par l'obscurité qui régnait, mais il en vit assez pour avoir la certitude de la retrouver et de la reconnaître.

A une faible distance, il fut assez heureux pour

rencontrer une voiture qui le ramena dans Piccadilly en moins d'un quart d'heure, et il arriva cinq ou six minutes avant que la voiture qui ramenait son maître ne s'arrêtât à la porte.

Nous ferons remarquer qu'aussitôt que la Dame eut amené Florimel devant la porte du jardin, elle le fit s'arrêter pour lui répéter à la hâte les conditions auxquelles elle s'engageait à lui venir en aide en écrasant ses ennemis. Elle lui expliqua de nouveau les moyens qu'il devait employer pour lui faire connaître son désir de la revoir, lorsque tôt ou tard il s'arrêterait à la résolution d'accepter la condition qui devait le ramener dans ses bras. De cette manière plus de cinq minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Florimel et l'inconnue se murmurèrent leurs derniers adieux, ce qui donna au page le temps de s'échapper.

La mystérieuse inconnue pressa alors avec ardeur la main de Florimel contre ses lèvres, puis, ouvrant la porte du jardin, elle lui dit adieu. Au même instant il fut enlevé par les bras vigoureux du grand valet de pied et porté dans la voiture, la portière se referma bruyamment, et le véhicule s'éloigna au galop.

Florimel détacha le mouchoir qui lui couvrait les yeux, et, quand il chercha les glaces des portières, il reconnut que des volets de bois soigneusement fermés les recouvraient et qu'ils étaient solidement fixés. Se rejetant alors dans le fond de la voiture, il

se livra à ses méditations. A l'agréable souvenir des plaisirs qu'il venait de goûter se mêla bientôt un sentiment d'amer regret et de cruels remords éveillé par l'image de Pauline qui se dressa devant lui par la pensée.

Enfin la voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit, il sauta à terre, et l'équipage s'éloigna avec l'effrayante rapidité que purent lui imprimer les deux nobles animaux qui y étaient attelés.

Florimel s'arrêta un instant à les suivre des yeux tant qu'ils continuèrent leur chemin entre les deux rangées de lumières qui bordaient chacun des côtés de la voie publique, et, quand les chevaux et la voiture disparurent dans l'obscurité, il poussa un profond soupir en pensant aux tentations, aux irrésistibles tentations auxquelles il avait succombé.

La porte de sa demeure s'ouvrit et Rao était là pour le recevoir.

— Quoi! tu n'es pas au lit, mon enfant? — s'écria Florimel, surpris de trouver son page levé et tout habillé à une heure aussi avancée, ou plutôt aussi matinale.

— Je pensais que Votre Seigneurie pourrait avoir besoin de mes services, — dit le jeune page avec son calme habituel et sans témoigner le moindre embarras ni la moindre confusion.

— Tu es un bon et reconnaissant enfant, Rao, — dit Florimel en posant sa main d'un air caressant sur la chevelure d'un noir de jais du jeune page.

Rao se sentit trembler sous le contact de la main de son maître, et son sang, qui brûlait dans ses veines sous l'impulsion d'une violente passion, vint animer son visage malgré le ton noir de ses joues.

— Tu trembles, tu frissonnes, Rao, — dit Florimel avec un accent de commisération. — Tu as pris froid, c'est évident, en restant assis à m'attendre, pauvre enfant! Une autre fois, tu laisseras ce soin au portier, et tu ne te chargeras pas de remplir ce devoir à sa place.

— Oh! Milord, c'est avec plaisir que je suis resté levé pour vous attendre, — s'écria le page d'une voix vibrante.

— Tu es un bon et reconnaissant enfant, — répéta Florimel, — et je me sens plus heureux que jamais de t'avoir pris à mon service.

— Chaque jour aussi, Milord, je me réjouis davantage d'y être entré, — répondit Rao.

Mais le sens de l'étrange et sinistre accentuation qu'il donna à ces paroles échappa complétement à Florimel

— Eh bien! donne-moi ma lumière et je me passerai de tes services ce soir, ou plutôt ce matin, pour parler d'une façon plus exacte, — dit le jeune Lord. — Et maintenant va te reposer, Rao, et une autre fois ne te prive pas de ton sommeil pour moi, à moins que cela ne te plaise, mon enfant.

Florimel se hâta de gagner sa chambre à coucher

pour songer à la Dame inconnue et à Pauline, aux délices qu'il avait goûtées dans le mystérieux boudoir, et à la noire infidélité dont il s'était rendu coupable en vers le virginal objet de sa pure et sainte adoration.

CHAPITRE XX

LES FORBANS

Un mois s'était passé depuis que Ramsey s'était embarqué à Liverpool sur un petit navire en partance pour New-York.

Il n'avait quitté l'Angleterre que par crainte des menaces que le Comte de Desborough lui avait adressées dans cette terrible occasion, où l'incident du portrait avait révélé que Gustave Wakefield et Philippe Ramsey n'étaient qu'un seul et même individu. En cette circonstance, ainsi que le lecteur peut se le rappeler, le malheureux Comte de Desborough lui avait dit : —

— Voilà cinq cents livres pour votre usage; mais, pour le Dieu vivant! si vous osez rester en Angleterre, si vous ne partez pas à l'instant dans ma chaise de poste pour Liverpool et de là pour l'Amérique, je n'aurai plus de pitié pour vous, je vous dé-

noncerai, je mettrai les limiers de la police à vos trousses, jusqu'à ce que vous ayez subi cette mort infamante à laquelle vous avez échappé une première fois.

Ces paroles retentirent aux oreilles du misérable pendant tout le trajet de Londres à Liverpool; elles semblaient le poursuivre comme un anathème, et, malgré les nombreuses et puissantes raisons qu'il avait pour rester en Angleterre, dans ce pays où il craignait à chaque instant d'être reconnu, il se sentait néanmoins forcé, comme par un pouvoir surnaturel, à exécuter la condition qui lui était imposée par le Comte. C'est poursuivi par cette terreur, qu'il ne pouvait surmonter, qu'il monta sur le pont du shooner *Fire-Fly*, et ce n'est que lorsque le navire se fut mis en mouvement qu'il commença à réfléchir que peut-être il avait cédé trop facilement à la crainte des menaces du Comte qui le condamnaient à l'exil.

Mais il était trop tard pour revenir sur le parti qu'il avait pris, il était trop tard pour retourner sur ses pas. Il ne pouvait quitter le vaisseau qui naviguait à pleines voiles, comme un oiseau qui a ouvert ses ailes; et en conséquence il se résigna à la destinée qui l'avait forcé à entreprendre son voyage à travers l'Atlantique, en se consolant par cette pensée qui s'était présentée à son esprit : qu'il serait plus facile et moins dangereux pour lui de poursuivre ses négociations pour obtenir sa grâce complète, auprès

des personnes qu'il savait avoir le pouvoir de la lui faire obtenir, et qu'il pouvait obliger à user de leur influence en sa faveur.

Le navire sur lequel il s'était embarqué était un shooner : il était petit, mais bon voilier et d'une excellente tenue à la mer, et le gros temps qu'il ne tarda pas à rencontrer lui fournit l'occasion de justifier les éloges que son capitaine faisait de lui. Heureusement pour Ramsey qu'il n'y avait pas une âme à bord qui l'eût jamais vu avant le moment où il avait mis le pied sur le pont, et que nul n'avait le moindre soupçon qu'il pût être autre que ce qu'il prétendait être, c'est-à-dire M. Gustave Wakefield, négociant.

Un mois donc s'était passé depuis que le *Fire-Fly* avait quitté la Mersey pour faire route vers l'Amérique. Durant cet intervalle, comme nous l'avons dit, il avait essuyé quelques tempêtes, mais il les avait surmontées, quoique un peu contrarié dans sa marche par les vents contraires contre lesquels il avait eu à lutter. Néanmoins, plus des deux tiers de la distance avaient été franchis à l'expiration de la quatrième semaine, et Ramsey avait déjà méthodiquement combiné dans sa tête les plans qu'il suivrait à son arrivée aux États-Unis, quand survint un incident qui modifia sa position, ses pensées, et ses desseins avec une étonnante soudaineté.

L'extrême beauté du temps avait engagé Ramsey à quitter son hamac à une heure plus matinale que

d'habitude. Il était monté sur le pont au moment où le soleil allait se lever dans toute sa splendeur sur l'immensité de l'Océan. Des nuages sombres, d'une teinte grise, couvraient le ciel excepté à l'orient et à l'endroit où le globe radieux du soleil allait rayonner sur le monde; le ciel était d'un brun sombre.

Le lecteur qui a vu ces flammes rouges qu'on allume dans les théâtres, et dont la lumière, en augmentant graduellement d'intensité, arrive à illuminer la scène la plus spacieuse, peut se faire une idée d'un lever de soleil sur la mer. D'abord les nuages noirs commencent à se colorer comme par le reflet d'un incendie lointain; puis, lorsque la lumière vient à les pénétrer, ils prennent un ton de pourpre d'un éclat éblouissant. Bientôt le bord des nuages se teint de vifs tons d'or, qui se répandent ensuite dans le ciel quand l'astre radieux est enfin monté au-dessus de l'horizon.

Au moment où des flots d'or illuminaient le ciel, un navire parut à l'horizon, à une grande distance en avant du *Fire-Fly*. Ramsey était resté en contemplation devant ce navire, qui semblait naviguer dans les flots d'or qui l'enveloppaient de toutes parts; quand le capitaine, qui l'examinait de son côté avec une longue-vue depuis un certain temps, s'écria tout à coup avec le ton de la surprise : —

— Tiens, il vire de bord!

Le second du shooner prit le télescope et examina

à son tour le navire qui se montrait à l'avant, et qui avait été déclaré être un brick, et, comme son capitaine, il parut étonné de la manœuvre qu'il accomplissait. Ramsey s'aventura alors à demander la cause de l'étonnement que semblait causer la marche du navire étranger, et il lui fut répondu qu'il devait être en détresse pour cause d'insuffisance de provisions, ou qu'autrement il devait être monté par des pirates.

Cette dernière supposition fit tressaillir le criminel, et le capitaine, remarquant le mélange d'alarme et de surprise exprimé par la physionomie de Ramsey, s'empressa de s'expliquer plus clairement.

— Voyez, Monsieur Wakefield, — dit-il, — il ne serait pas naturel que ce navire eût viré de bord, s'il n'avait pas l'intention de nous parler. Dans les circonstances présentes, il n'y a que deux motifs qui puissent l'y avoir décidé : le premier, c'est qu'il manque de provisions, et le second, c'est que c'est un pirate en quête d'un navire moins fort que lui.

— Et de ces deux suppositions quelle est celle qui vous paraît la plus probable? — demanda Ramsey d'un ton où perçait son inquiétude.

Le capitaine fit passer le tabac qu'il mâchait d'un côté de sa bouche dans l'autre, lança un coup d'œil sérieux sur Ramsey, remonta son pantalon sur ses hanches, et dit enfin : —

— Eh bien, Monsieur, puisque vous me demandez de vous dire la vérité, que je sois damné si je ne

pense pas que c'est un pirate! attendu qu'il ne montre pas ses couleurs et que son gréement est trop irréprochable pour qu'il soit possible de croire que la famine règne à bord.

Après cette réponse, le capitaine consulta son second, et la demi-douzaine de matelots qui composaient l'équipage du *Fire-Fly* ne tarda pas à faire cercle autour de l'endroit où leurs officiers tenaient conseil.

L'opinion que le navire étranger n'était rien de bon fut bientôt générale, et le shooner mit toute sa toile au vent pour tâcher de lui échapper par la fuite. Mais le brick était dans des conditions à gagner rapidement sur lui, et quand la fuite fut considérée comme impossible, le capitaine du *Fire-Fly* invita ses hommes d'équipage à s'approcher, il leur distribua des sabres d'abordage et des pistolets, et leur adressa la harangue suivante : —

— Mes amis, vous pouvez voir comme moi qu'il y a quelque chose de suspect dans les allures de ce brick qui se dirige sur nous; il se peut qu'il soit commandé par quelque maladroit qui ne sait pas comment montrer ses couleurs pour prouver qu'il n'a que des intentions amicales; mais je crains fort qu'il ne tourne au forban, et alors nous n'avons qu'un seul devoir à remplir, c'est de défendre jusqu'à la mort notre bon *Fire-Fly*. Et maintenant, mes braves, écoutez-moi bien, quand je vous dis que j'aimerais mieux me donner au diable que d'amener

mon pavillon et de livrer la propriété de mes armateurs à une bande de forbans.

Ces paroles furent chaleureusement applaudies par ceux auxquels elles étaient adressées; mais Ramsey s'était tenu à distance, en suivant d'un œil inquiet la marche du navire qui gagnait rapidement sur le *Fire-Fly*.

— N'êtes-vous pas dans l'intention de nous donner un coup de main, Monsieur Wakefield? — demanda le capitaine en s'avançant pour présenter un sabre d'abordage à Ramsey.

— Bien certainement, — répondit vivement Ramsey en sortant de sa rêverie et en saisissant avec empressement l'arme que lui présentait le hardi marin.

Au bout de quelques minutes le brick s'était assez avancé pour que ceux qui étaient sur le pont du *Fire-Fly* pussent remarquer des dispositions qui n'étaient pas de nature à laisser de doute sur le caractère du navire et de l'équipage qui le montait; car les hommes qu'on apercevait sur le pont étaient tous armés jusqu'aux dents, et, planté à l'avant, un gaillard à l'air féroce se tenait, armé d'un grappin, tout prêt à le lancer dans les agrès du shooner.

— Vous le voyez, camarades, — dit le capitaine, — nos soupçons sont confirmés, et nous n'avons plus qu'à nous préparer au combat.

— Oui, oui, Monsieur, — répondirent les hommes;

— mais nous ne rendrons pas le *Fire-Fly* sans quelques bons coups portés pour sa défense.

A peine le brave équipage du petit shooner avait-il ainsi donné sa réponse, qu'on vit à bord du brick un homme brandir un porte-voix pour indiquer qu'il avait une communication à faire au capitaine du shooner.

— Que voulez-vous? — vociféra ce dernier.

— Amenez votre pavillon, jetez vos armes à la mer, carguez vos voiles et envoyez un couple d'hommes en ôtage à notre bord comme preuve de bonne foi de votre part, — dit à l'aide de son porte-voix l'homme qui était debout sur le pont du navire étranger.

— Qui êtes-vous? — demanda le capitaine du *Fire-Fly*.

— Pas de questions. Faites ce qu'on vous commande, — fut-il impérieusement répondu.

— Alors, nous vous résisterons comme à une bande de forbans, — s'écria le capitaine du shooner. Puis, se tournant vers ses hommes, il s'écria : — Envoyez-leur une décharge de vos armes, mes braves.

Tout ce qu'il y avait de pistolets sur le shooner fut aussitôt déchargé sur le brick.

Les pirates répondirent immédiatement au feu de leurs adversaires, tout en accomplissant une habile manœuvre qui amena le brick sur l'avant du shoo-

ner, et, en un instant, les grappins jetés dans ses agrès réunissaient les deux navires.

Alors du pont du brick une douzaine de forbans, armés jusqu'aux dents, sautèrent à bord du shooner, et un terrible conflit s'établit entre eux et les vaillants défenseurs du *Fire-Fly*. Mais comment peindre l'étonnement de Philippe Ramsey quand il reconnut Magsman et le féroce Meg parmi les chefs du parti adverse !

Laissant aussitôt tomber son sabre et reculant pour aller s'adosser contre le grand mât, Ramsey, pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres, resta les yeux fixés d'un air égaré sur ces deux hommes désespérés qui combattaient avec une irrésistible valeur à la tête des pirates. Trop occupés pour remarquer Ramsey et le mélange d'étonnement et de terreur avec lequel il les regardait, Magsman et le Gros Meg continuaient à combattre comme si le sort du monde dépendait de l'issue de la lutte. Leur courage de lion était digne d'une meilleure cause, et c'est en vain que les défenseurs du *Fire-Fly* essayèrent de lutter contre des assaillants qui semblaient doués d'une force de géant et animés de la furie qui possède les démons.

Le capitaine du shooner fut le premier qui succomba, esclave dévoué à ses devoirs envers ses armateurs qui, tranquillement assis dans leur comptoir de Liverpool, ne se doutaient guère du terrible danger que courait leur navire. Des ruisseaux de

sang inondèrent bientôt le pont; d'effroyables blessures furent données et reçues; le choc des sabres, la détonation des armes à feu retentissaient dans l'air, et, pendant plus d'un quart d'heure, le combat se prolongea avec une effrayante furie; mais, à l'expiration de ce temps, le résultat n'était plus douteux. Le capitaine du *Fire-Fly* et deux de ses plus braves marins étaient morts, et les quatre autres furent bientôt accablés par le nombre. Deux périrent en combattant jusqu'au dernier moment; les deux autres furent faits prisonniers et emportés à bord du brick, où l'un d'eux mourut de ses blessures. Il ne restait donc plus de l'équipage du *Fire-Fly* qu'un seul serviteur, sans compter Philippe Ramsey.

Ce ne fut que lorsque le combat fut complétement terminé, et lorsque le shooner fut entre les mains des forbans, que Magsman et le Gros Meg aperçurent un homme grand, mince, et d'une tournure élégante, assis à l'arrière du navire, les coudes sur les genoux et le visage caché dans ses mains. Pensant naturellement que ce devait être un passager qui n'avait pas pris part au combat, ils s'avancèrent vers lui pour lui adresser quelques paroles rassurantes. Mais, quand il releva la tête et découvrit son visage qui, quoique pâle, n'était pas méconnaissable, et que les deux scélérats ne pouvaient manquer de se rappeler à l'instant, ces deux hommes qui, un instant auparavant, avaient combattu avec un courage invin-

cible et désespéré, reculèrent d'effroi en laissant échapper des exclamations d'horreur.

Mais rien de tout cela ne fut remarqué par leurs camarades, car Watkins, Bradley, et les autres pirates étaient activement occupés à faire l'examen des marchandises qui composaient la cargaison du *Fire-Fly*, et le coup d'œil rapide que Ramsey lança autour de lui le convainquit que la terreur qu'il avait inspirée à Magsman et au Gros Meg avait passée inaperçue.

— Mes bons amis, — dit-il d'une voix oppressée, — ne me trahissez pas... ne m'abandonnez pas!... Je suis bien réellement votre ancienne connaissance...

— Grand Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? — s'écria le Gros Meg, en s'appuyant sur le bras de son compagnon pour se soutenir et en regardànt avec horreur et consternation le pâle visage de Ramsey.

— Ne sois pas stupide, Stephen, — dit Magsman. — C'est une créature réelle, en chair et en os, c'est clair. Mais qui êtes-vous, Monsieur? — demanda-t-il en fixant ses regards avec une sorte d'appréhension, en dépit de ce qu'il venait de dire, sur les traits de Ramsey.

— Je suis celui pour lequel vous me prenez, — répondit ce misérable. — Une merveilleuse combinaison de circonstances, trop longue à vous raconter maintenant, m'a arraché à la mort, m'a rendu

bien réellement à la vie, et m'a fait prendre passage sur ce navire.

— Et vous êtes Philippe Ramsey? — interrompit Magsman, en baissant la voix pour formuler cette question.

— Oui, oui, — répondit le condamné, avec un accent où le désespoir se mêlait à la prière. — Mais ne me dénoncez pas à vos camarades, je vous en conjure! quelle que soit votre profession actuelle, quoi que puissent être vos amis, je vous supplie en grâce de me garder un secret inviolable; car, plutôt que de repasser par l'effroyable épreuve que j'ai subie, j'aimerais mieux mettre fin à ma misérable existence!

Tout en parlant, Ramsey montrait la mer qui entourait le navire, pour faire comprendre qu'il avait à sa portée les moyens de se suicider.

— Ne craignez rien, mon ami... nous ne jaserons pas, — dit Magsman. — Mais est-il bien possible, après tout... vous comprenez ce que je veux dire?

— Oui, est-ce bien possible? — répéta le Gros Meg.

Il s'aventura à poser sa main sur le bras de Ramsey, pour s'assurer qu'il était bien réellement une créature de chair et d'os, et non pas un revenant qui avait pris l'apparence du banquier d'Aylesbury, exécuté devant la prison de Newgate!

— Mon Dieu! ne me torturez pas par vos questions en ce moment, — s'écria Ramsey. — Je

tremble de la tête aux pieds de la crainte que vos paroles n'arrivent aux oreilles de vos camarades, ou qu'ils ne viennent à remarquer les gestes d'étonnement dont vous ne pouvez vous défendre. Ne pouvez-vous quitter cet air de méfiance et de surprise?

— Bien certainement, nous le pouvons, — dit Magsman, en saisissant la main de Ramsey, et en lui donnant une chaleureuse poignée de main. — Bien certainement, nous le pouvons, maintenant que nous sommes bien sûrs que vous êtes ce que vous prétendez être. Par Dieu! jamais je n'ai rien vu de plus extraordinaire.

— Et je ne puis y croire encore, — ajouta le Gros Meg, qui continuait à regarder Ramsey avec un étonnement dont il ne pouvait revenir. — Et pourtant vous êtes bien ce que vous dites.

— Et puis, ce sont les mêmes traits, — ajouta Magsman.

— Dans tous les cas, vous pouvez nous donner une preuve que vous êtes bien Philippe Ramsey et non un de ses frères, — s'écria le Gros Meg, en souriant à l'idée qui lui était venue à l'esprit de fournir au banquier le moyen de prouver son identité.

— Mon Dieu! vous me rendrez fou, — s'écria-t-il en frappant du pied et en serrant les poings avec impatience. — Pendant un moment, vous me croyez; l'instant d'après, vous êtes incrédules... Mais j'ai tort... j'ai tort... de me montrer aussi irritable, —

s'écria-t-il avec l'accent du repentir, — car je sais qu'il est difficile pour vous d'ajouter foi au miracle que vous avez sous les yeux. Laissez-moi donc vous rappeler toutes nos anciennes transactions : l'émission de fausses pièces d'or, la séquestration de Sir Richard Stamford, votre attentat contre ma vie sur la rivière, près du Dock des Exécutions, — ajouta Ramsey, en fixant ses regards sur le visage du Gros Meg.

— Assez! assez! — s'écria ce dernier. — Je suis convaincu, et vous pouvez tout nous dire, Monsieur...

— Oui, quand nous en aurons le loisir et que nous serons seuls, — interrompit Ramsey. — Et maintenant laissez-moi vous supplier encore de me garder le secret.

— Nous n'aurions aucun avantage à le révéler, — dit le Gros Meg, — et d'ailleurs nous sommes trop heureux de retrouver un ancien client dans de semblables circonstances, pour penser à lui faire de la peine.

— Et puis, maintenant, nous voilà tous attelés à la même barque, sous la tête de mort et les os en croix, — dit Magsman, en faisant allusion au pavillon qui avait été adopté par les pirates. — Sous quel nom devons-nous vous connaître à l'avenir, Monsieur?

— Sous le nom de Gustave Wakefield, — répondit-il.

— Alors, passons à bord du brick le *Royal George*, Monsieur Wakefield, — dit Magsman, — et là nous vous traiterons du mieux que cela nous sera possible.

Ramsey se préparait à suivre Warren et à quitter le pont du shooner, quand tout à coup il songea à certains objets qu'il avait laissés dans l'intérieur de sa cabine, et il descendit à la hâte en reprendre possession.

Ces objets, qui consistaient en argent et en documents importants, mis en sûreté sur sa personne, il jeta son porte-manteau sur ses épaules et passa à bord du *Royal George*. La cargaison du *Fire-Fly* fut bientôt transportée par les forbans sur le brick, et, aussitôt que cette opération fut accomplie, un large trou fut pratiqué dans la cale du shooner, qu'on abandonna en le laissant sombrer à son aise.

Le *Royal George* reprit sa course vers les côtes de l'Amérique, et, dans le cours de la journée, Magsman et le Gros Meg s'arrangèrent pour passer une heure seuls avec Ramsey. Alors, de la bouche de ce malheureux, ils apprirent l'histoire merveilleuse de son retour à la vie, et ils allaient lui conter à leur tour les incidents qui les avaient conduits à embrasser la profession de pirates, quand Watkins, qui remplissait les fonctions de capitaine du *Royal George*, se précipita dans la cabine, pour les avertir qu'un navire de guerre Anglais était signalé au loin.

Le coucher du soleil approchait lorsque cette nouvelle fut annoncée, et, quelques minutes après, un coup de canon, retentissant sur le sein de l'Atlantique, transmettait au *Royal George* l'ordre de hisser ses couleurs. On y répondit en hissant le pavillon Britannique au sommet du grand mât du brick, mais un second coup de canon enjoignit au brick de s'arrêter dans sa marche et d'attendre que le navire de guerre fût arrivé dans ses eaux. C'était une injonction à laquelle les pirates n'étaient nullement en disposition d'obéir, attendu que la frégate, car c'était une frégate, paraissait nourrir des soupçons au sujet du *Royal George*. Un conseil de guerre fut promptement tenu, et il fut résolu que le brick monté par les pirates n'obéirait pas au signal donné par le navire de la marine royale, et chercherait à profiter de l'obscurité de la nuit qui approchait pour échapper à la chasse qu'on ne manquerait pas de lui donner.

En conséquence, le *Royal George* offrit au vent toute la toile que pouvaient porter ses mâts et ses espars, et s'enfuit avec une surprenante vélocité en traçant son sillon dans les eaux qui devenaient plus sombres à mesure que l'obscurité augmentait. Un troisième coup de canon fut tiré à bord de la frégate, mais le brick n'en tint aucun compte, et les derniers rayons du soleil, qui allait disparaître à l'horizon, vinrent éclairer les voiles blanches du *Royal George*, qui coupait les vagues avec une folle audace, et les

voiles plus grandes et plus imposantes de la superbe frégate acharnée à sa poursuite.

Le vent s'était élevé avec une violence qui augmentait à chaque instant, et, au coucher du soleil, avait succédé une nuit noire comme de l'encre. Pendant quatre heures, le *Royal George* se fraya un chemin dans l'obscurité, et l'équipage espérait follement que le brave navire qu'ils montaient parviendrait à échapper à la frégate.

Néanmoins, ce furent des regards inquiets qui cherchèrent à percer les premières lueurs de l'aube, et, quand le jour commença à blanchir à l'horizon, tous les pirates, debout sur le pont ou postés dans les huniers, jetèrent des regards perçants sur l'immensité de la mer. Pendant quelques minutes, un silence solennel s'établit sur le *Royal George*, où régnait une incertitude dans laquelle la crainte et l'espoir se combinaient dans des proportions à peu près égales. Car dans l'éloignement paraissait déjà un objet qui semblait assumer la forme d'un navire de guerre; mais, à mesure que l'obscurité cédait, que la lumière prenait plus de force, l'espoir diminuait de plus en plus et la crainte devenait de plus en plus forte, jusqu'au moment où tout espoir disparut et où toutes les craintes furent confirmées par l'apparition de la frégate Anglaise à portée de canon du *Royal George*.

Bientôt on aperçut un fanal placé à l'avant de la longue et sombre coque du navire de guerre, et un

instant après la détonation d'un coup de canon se fit entendre. La consternation était générale à bord, et Watkins commanda à ses hommes d'obéir au signal donné par le canon de la frégate en la laissant arriver. Mais Magsman et le Gros Meg ne voulaient rien entendre, ils exigeaient qu'on se préparât à un combat désespéré, et une sérieuse querelle était imminente à bord du *Royal George*, quand un second coup de canon, parti de la frégate, mit les forbans à la raison. Cette fois, un boulet avait sifflé dans l'air et était venu frapper le beaupré, qui avait été réduit en pièces, et le commandement de Watkins ne trouva plus d'opposition de la part de Magsman et du Gros Meg.

Le *Royal George* s'était donc arrêté, et, un quart d'heure après, la frégate était à portée de voix. Cette dernière était un superbe navire de trente-six canons, à la haute et puissante mâture, dont l'avant était décoré de l'image de Diane. Un canot fut bientôt descendu à la mer et vint accoster le brick.

— Quel est le nom de votre navire? — demanda le lieutenant qui commandait à bord du canot.

— Le *Royal George*, — répondit Watkins, en se penchant par-dessus le bordage.

Tous les papiers du bord portaient ce nom, et les pirates n'avaient pas même osé le changer.

— D'où venez-vous et quelle est votre destination? — demanda le lieutenant, du poste qu'il occupait dans le canot.

— Liverpool, New-York, — répondit laconiquement Watkins. — Voulez-vous monter à bord, Monsieur, ou dois-je me rendre à la frégate avec les papiers?

— Nous adopterons ce dernier parti, s'il vous plaît, — dit le lieutenant.

— Dans un instant, Monsieur, — répondit Watkins.

Et il se hâta de courir à sa cabine chercher les papiers du bord.

— Que diable signifie tout ceci, mon vieux camarade? — demanda Magsman qui, accompagné du Gros Meg et de Bradley, avait suivi Watkins dans sa cabine.

— Le navire de la marine royale a évidemment des soupçons sur nous, — répondit Watkins. — Il a sans doute eu connaissance de notre aventure avec le brick que nous avons attaqué et qui a été heureux de se débarrasser de nous en nous donnant mille dollars plutôt que d'accepter le combat. Je vous avais bien dit qu'il y avait de la folie à commencer vos opérations avant d'avoir touché à New-York, parce qu'alors vous auriez pu terminer toutes vos affaires, de quelque nature qu'elles soient, prendre de nouveaux papiers, et donner un nouveau nom au navire...

— Bon... bon... — interrompit Magsman avec impatience. — Ce n'est pas le moment de s'occuper des conseils que vous avez pu donner et de ce qu'on au-

rait dû faire. Il est vrai que nous avons reçu mille dollars du brick Américain, l'autre jour, et que nous avons hier enlevé toute la cargaison du shooner Anglais. Mais ce dernier est allé au fond de la mer, et le navire de guerre Anglais n'a rien à voir dans l'autre affaire.

— Seulement, s'il est démontré que nous sommes des pirates, nous serons tous pendus à la grande vergue, — répondit Watkins d'un ton solennel.

— Que diable allez-vous faire alors? — demanda le Gros Meg, qui ne se sentait pas une grande admiration pour la perspective qui lui était offerte.

— Je vais à bord de la frégate, conter quelque bonne histoire et payer d'audace le mieux que je pourrai, — dit Watkins; — et si je parviens à faire croire au capitaine du navire de Sa Majesté que nous sommes parfaitement en règle, je pense que vous aurez quelque estime pour mon habileté.

— Et pensez-vous réellement pouvoir détruire les soupçons qui peuvent avoir été conçus contre nous? — demanda Magsman avec un sentiment d'inquiétude.

— Je ferai de mon mieux, — dit Watkins, en mettant dans sa poche les papiers du bord. — Mais qui se chargera du rôle de subrécargue? Venez, Bradley, je vous présenterai en cette qualité.

— Oui... oui... — répondit ce dernier.

Watkins et Bradley quittèrent ensemble la ca-

bine, et tous deux descendirent dans le canot du navire de guerre, qui s'éloigna aussitôt en les emmenant.

— Tout cela a une physionomie que je n'aime pas, — dit Magsman à son compagnon quand ils se trouvèrent seuls dans la cabine du *Royal George*.

— Ce départ de Watkins et de Bradley, s'en allant ainsi de compagnie, n'est-ce pas? — dit le Gros Meg. — Eh bien! cela ne me plaît guère non plus.

— Ces deux gaillards ont toujours marché de conserve depuis le commencement, — fit observer Magsman.

— Et je les ai souvent vus avoir de sérieux conciliabules ensemble, — ajouta le Gros Meg. — Mais, après tout, il se peut qu'ils ne complotent rien de mal.

— Eh bien, je ne l'espère pas. Ce Watkins n'était-il pas, tout à l'heure, bien pressé de s'arrêter, avant même que le second coup de canon eût brisé notre beaupré? — dit Magsman. — Et puis, — continua-t-il, avec une physionomie qui s'assombrissait de plus en plus à mesure que ses soupçons prenaient plus de force, — ne s'est-il pas montré bien empressé de se rendre à bord de la frégate, au risque d'être accroché à la grande vergue?

— Je ne sais que penser, — dit le Gros Meg, en proie à la plus grande perplexité et à la plus vive inquiétude. — Je puis difficilement me mettre dans

l'esprit que Watkins et Bradley soient des traîtres, car n'est-ce pas eux qui ont négocié cette transaction qui a eu lieu entre nous et le brick Américain...

— Par le ciel, ce sont eux en effet! — s'écria Magsman en se frappant violemment sur la cuisse. — Et maintenant la lumière se fait dans mon esprit.

— Qu'y a-t-il? — demanda le Gros Meg.

— Je te le dis, Stephen, c'est justement lors de cette transaction que nous avons été trahis! — s'écria Warren. — Par Dieu! Je vois tout, je vois tout, et nous sommes trahis. J'en suis aussi sûr que de mon existence!

— Que sais-tu? Que veux-tu dire? — demanda le Gros Meg.

— Je veux dire que Watkins et Bradley se sont rendus à bord du brick Américain pour s'entendre avec le capitaine qui offrait de s'arranger en nous payant mille dollars...

— Oui, oui, — interrompit le Gros Meg avec impatience. — Eh! bien, que penses-tu que Watkins et Bradley aient fait en cette occasion?

— Sans aucun doute ils ont dit au capitaine d'avertir le premier croiseur qu'il rencontrerait, — répondit Magsman, dont la physionomie respirait la haine la plus féroce et le désir effréné de tirer vengeance de ceux qu'il supposait l'avoir trahi.

— Par tous les diables! la chose n'est pas impos-

sible! — s'écria le Gros Meg. — Watkins a fait allusion à cette transaction avec le brick Américain en nous en faisant même un reproche...

— C'est positif. Un homme ne manque jamais de vous mettre sous la dent ce qui doit être l'instrument de votre perte et de votre ruine! — s'écria Magsman avec amertume.

— Perte!... ruine...! — répéta Ramsey, qui avait quitté le pont pour descendre dans la cabine et dont l'oreille avait été frappée par ces mots de mauvais augure. — Que voulez-vous dire, mes amis? — demanda-t-il en jetant des regards terrifiés sur chacun des deux bandits.

— Nous voulons dire ce que nous disons — répliqua Magsman avec fureur, — c'est-à-dire que nous sommes trahis et bien résolus à vendre chèrement notre vie.

— Trahis! — répéta de nouveau Ramsey; — par qui? Votre capitaine et son second sont partis à bord de la frégate.

— Et ils reviendront, je vous le garantis, — ajouta le Gros Meg tristement. — Maintenant, que chacun pense à soi.

Et il commença à s'armer jusqu'aux dents.

— C'est un bon exemple, Stephen, — dit Warren en passant un sabre dans sa ceinture et en s'armant de deux pistolets. — Maintenant, Monsieur Wakefield, je veux dire...

Mais en ce moment le bruit d'un coup de canon

retentit à leurs oreilles et produisit une commotion sur le *Royal George*, comme s'il avait été tiré de son propre pont, au lieu de l'être de celui de la frégate.

Magsman et le Gros Meg s'élancèrent en haut de l'échelle, et le premier coup d'œil qu'ils jetèrent dans la direction de *la Diane* leur fit voir qu'elle s'était rapprochée du brick, bien décidée à pousser les choses à l'extrême si elle éprouvait de la résistance.

— Mes braves camarades, — s'écria Magsman en s'adressant aux marins du *Royal George*, qui étaient réunis sur le pont et jetaient des regards inquiets sur le navire de guerre, — il n'y a pas lieu de rester dans l'incertitude. Préparez-vous aux pires éventualités, nous sommes trahis. Si nous sommes pris, nous serons pendus à la grande vergue.

— Ainsi donc il faut combattre jusqu'à la mort! — s'écria le Gros Meg en brandissant son sabre d'abordage.

Une voix héla le brick du pont de la frégate.

— Écoutons ce que le navire royal a à nous apprendre, — s'écria l'un des matelots du *Royal George*. — Attention! c'est le capitaine de *la Diane* qui va parler.

Le fait était exact. L'officier qui commandait à bord du bâtiment de guerre garantissait la vie sauve à tous les matelots s'ils se rendaient à discrétion, mais il exceptait de cette amnistie les deux meneurs, Magsman et le Gros Meg.

A peine cette proposition avait-elle été faite, que les six matelots composant l'équipage du *Royal George* se précipitèrent sur Warren et sur Stephen avec une soudaineté si inattendue que ces deux redoutables bandits furent immédiatement réduits à l'impuissance. Les désarmer et les garrotter fut l'affaire d'un instant, et quand le commandant de la frégate vit que la proposition faite aux matelots de leur accorder la vie sauve avait produit un aussi immédiat et aussi important résultat, un canot fut envoyé pour ramener à bord du bâtiment de guerre les deux prisonniers et le reste de l'équipage. Magsman et le Gros Meg furent contraints à descendre dans le canot, et les six matelots ayant jeté bas leurs armes, prirent place à côté d'eux. Ramsey fut forcé de les suivre, et le matelot blessé, seul survivant du massacre accompli sur le *Fire-Fly*, fut descendu dans son hamac à bord du canot. Une seconde embarcation arriva alors avec un officier et quelques matelots, chargés de la conduite du *Royal George*.

Ainsi se termina la courte carrière de piraterie de cet honnête navire marchand.

Mornes et silencieux, accablés par le sentiment de leur soudain désastre, et maudissant dans le fond de leurs âmes la trahison de Watkins et de Bradley, ainsi que la perfide lâcheté des marins, Warren et Price furent bientôt rendus sur le pont de la frégate *la Diane*.

Mais à peine avaient-ils mis le pied sur le navire



de guerre, qu'une exclamation de surprise vint frapper leurs oreilles, et en jetant les yeux dans la direction d'où elle était partie, ils reconnurent le visage bien connu de Meagles !

CHAPITRE XXI

EMBARRAS D'UNE FEMME DE QUALITÉ

Transportons-nous maintenant dans une maison de moyenne dimension, mais magnifiquement meublée, sise dans Piccadilly, non loin de la splendide demeure de Lord Florimel.

Il était environ onze heures du matin, et dans un élégant salon de cette petite maison une dame était assise ou plutôt à demi couchée sur un sofa. Un feu brillant brûlait dans la grille, les rideaux écarlates des fenêtres répandaient une teinte pourprée dans la pièce, dont le papier, cramoisi comme les meubles recouverts de velours qui le décoraient, contribuait à faire valoir le teint de la belle créature qui l'habitait et à la faire paraitre plus charmante.

Au milieu de l'atmosphère rosée du salon et appuyée sur les coussins cramoisis du sofa, cette femme, naturellement belle, paraissait encore à son

avantage sous le peignoir de mousseline blanche qui l'enveloppait et dont les plis étaient négligemment ramenés autour de sa taille. Ses cheveux blonds, d'une nuance pâle indescriptible, retombaient en partie sur le dossier du sofa et en partie sur ses épaules d'albâtre que son déshabillé du matin laissait en évidence. Ces cheveux, qui devaient former des milliers de boucles lorsque sa toilette serait terminée, tombaient par masses épaisses autour de sa tête et brillaient comme de l'or frappé par les rayons du soleil sur le velours cramoisi du sofa.

Son visage était pâle, très-pâle, et paraissait soucieux; mais la beauté et la pureté de ses traits auraient désarmé toutes les critiques qui auraient pu s'adresser à son défaut de coloration. Ses joues avaient perdu les couleurs brillantes de la santé, mais en gardant la blancheur mate et satinée du camélia, et l'on sentait qu'un peu de bonheur et de tranquillité d'esprit ramèneraient facilement l'éclat de la rose au milieu des lis. D'ailleurs ses lèvres avaient gardé leur brillant incarnat, ses yeux bleus leur limpidité pleine de langueur, et tous les traits de son visage leur type classique plein d'une suprême élégance.

Et puis son corps, son beau corps, à demi étendu sur le sofa avec le mol abandon d'une personne qui a conscience de sa beauté et qui, sans crainte d'être troublée dans sa solitude, se complait dans son négligé du matin, ce beau corps se dessinait tout à son

avantage. Aucun corset ne venait en altérer les contours, sa poitrine était libre, et rien ne dérangeait l'admirable symétrie et la forme parfaite des deux globes de neige qui en faisaient l'ornement.

Quoique la maturité eût développé ses formes, néanmoins toute sa personne conservait une légèreté qui imprimait une noble dignité à sa marche, qui lui prêtait une grâce irrésistible lorsqu'elle était assise, et un air d'abandon aimable et voluptueux quand elle était à demi couchée comme dans le moment où nous la surprenons.

Son peignoir de mousseline était suffisamment relevé pour laisser voir l'une de ses jambes fine et ronde à l'extrémité, et dont le grossissement graduel annonçait un développement en rapport avec la richesse de son buste et l'élégance de sa taille.

Cette Dame, comme le lecteur a déjà pu le supposer, était Madame Fitzherbert, la femme répudiée de Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Elle était étendue sur le sofa, plongée dans une triste rêverie et complétement inconsciente des charmes que l'abandon de son attitude exposait aux regards, et dans laquelle il ne pouvait réellement y avoir aucune affectation de coquetterie, car elle était seule dans ce salon, seule avec ses tristes pensées.

La tasse de chocolat, à laquelle elle n'avait pas touché, restait sur la table, les journaux encore sous leurs bandes étaient épars sur le sofa, et une

douzaine de lettres émanant de ses frivoles amies ou contenant des invitations pour des dîners, des bals, des parties de plaisir, qui étaient sans charmes pour elle, avaient été jetées de côté. La négligence avec laquelle elles étaient amoncelées, indiquait clairement l'impatience avec laquelle elles avaient été ouvertes et le dédain indifférent avec lequel elle les avait rejetées, après en avoir parcouru quelques lignes.

La vérité est que Madame Fitzherbert se trouvait dans le plus cruel embarras. Trop fière pour s'adresser au Prince de Galles pour lui demander assistance, elle était pour le moment complétement sans ressource. Il n'y avait pas une pièce du riche mobilier qui garnissait sa maison qui eût été payée, et le tapissier commençait à élever la voix et à réclamer son argent. Il avait appris dans le voisinage que tout ce qui entrait dans la maison de Madame Fitzherbert était pris à crédit, qu'aucun de ses fournisseurs n'avait jamais reçu un shilling, que les factures les plus modestes restaient impayées, et que sa porte était impitoyablement fermée à toutes réclamations. Il avait donc pris l'alarme au sujet de la somme qui lui était due et qui montait à deux mille livres, qu'il ne se sentait nullement en disposition de perdre, faute d'avoir recours aux moyens que la loi mettait à sa disposition. En conséquence, il avait chargé son avoué de menacer cette dame de poursuites sérieuses, et comme l'homme de loi auquel il s'était adressé se

trouvait être Rigden, il est à peu près inutile que nous informions le lecteur qu'elle avait peu d'indulgence à attendre de lui.

Elle avait écrit à deux de ses amies pour leur faire connaître sa position et leur demander un prêt. La Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough étaient les deux dames auxquelles elle avait ouvert son cœur, et la veille au soir elle s'attendait à recevoir de leurs mains l'argent qu'elle leur avait demandé ou à ce qu'il lui fût envoyé par la poste le lendemain matin. Mais aucune réponse, de quelque nature qu'elle fût, ne lui était parvenue, et elle en concluait que ses deux amies ne devaient pas être à Londres.

Que faire? A qui s'adresser? Elle avait, il est vrai, beaucoup de personnes riches parmi ses connaissances, mais en dehors de la belle Georgiana de Devonshire et de l'aimable Éléanor de Desborough, elle ne voyait personne qu'il lui convînt de mettre dans la confidence de ses affaires privées; et quant à s'humilier au point d'écrire au Prince, jamais elle ne s'y déciderait! Son orgueil se révoltait contre une semblable démarche, car elle ne pouvait oublier les détestables moyens auxquels il avait eu lâchement recours pour briser le lien qui l'unissait à elle. S'il s'était jeté à ses pieds, pour la supplier de le dégager d'une union qui menaçait ses droiis à la couronne, s'il avait eu confiance dans son amour, dans sa générosité, et dans son amitié, la position

eût été bien différente, elle le sentait. Mais non : le premier gentilhomme de l'Europe, avec la sécheresse de cœur qui le caractérisait, avait employé les plus ignobles, les plus lâches, et les plus méprisables moyens pour la forcer à une séparation. Elle se disait tout cela, et elle se jura d'aller plutôt mourir dans une prison pour dettes, que de demander le moindre secours pécuniaire à l'homme qui, bien que son légitime époux devant Dieu, s'était montré son plus cruel ennemi, son plus impitoyable persécuteur.

Telle était la position, tels étaient les sentiments de Madame Fitzherbert, au moment où nous appelons sur elle l'attention de nos lecteurs. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner qu'elle fût pensive et soucieuse, et que les couleurs eussent entièrement disparu de son visage.

Elle était plongée dans une profonde rêverie, quand la porte s'ouvrit lentement pour laisser passer la tête d'un homme de mauvaise mine; le corps suivit la tête, et ce déplaisant personnage pénétra dans la chambre. Il était suivi par un autre individu d'un aspect tout aussi répulsif, et tous deux s'arrêtèrent court et se regardèrent pour se communiquer, avec des grimaces de satisfaction, le plaisir qu'ils prenaient à leur charmante plaisanterie. Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur le salon dans lequel ils se trouvaient et exprimé par de grossières grimaces la joie qu'ils éprouvaient de s'être introduits si adroi-

tement et avec si peu de bruit, ils s'avancèrent vers le sofa.

Le bruit de leurs pas arriva alors pour la première fois aux oreilles de Madame Fitzherbert: elle leva la tête et tressaillit d'étonnement et de terreur à la vue de ces étranges visiteurs; mais recouvrant presque aussitôt la dignité qui lui était naturelle, elle se leva du sofa, croisa à la hâte son peignoir sur sa poitrine, et dit d'un ton hautain : —

— Qui êtes-vous ?

— La Dame demande qui nous sommes, Jack, — dit un des hommes en s'adressant à son compagnon, — il me semble qu'elle devrait bien s'en douter en voyant votre vilaine frimousse.

— Il faudrait me payer cher, maître, pour me faire dire que je vous trouve beau, — lui fut-il répondu avec le ton légèrement contenu d'un inférieur.

— Je vous demande encore qui vous êtes? — s'écria Madame Fitzherbert, à laquelle la frayeur qu'elle ressentait faisait déjà pressentir la réponse que devait recevoir sa question.

— Eh bien ! Madame, — répondit celui qui avait parlé le premier et dans la mise duquel se remarquait un peu plus de recherche, — je ne vous laisserai pas plus longtemps dans l'incertitude sur ce point. Mon nom est Nathan Crimp, et mon étude est dans Chancery Lane ; celui qui m'accompagne est mon clerc, et son nom est Jack. Quel est son nom

de famille? Je n'en sais rien, et je ne crois pas qu'il le sache lui-même.

— Je présume alors que vous êtes un officier de justice? — dit Madame Fitzherbert, qui sentait son cœur battre violemment dans sa poitrine en exprimant cette supposition.

— Véritablement, Madame, — s'écria Crimp, — je croyais que vous saviez parfaitement qui nous sommes et que vous ne nous faisiez cette question que pour la forme. Si j'avais cru un seul instant que vous puissiez être dans l'incertitude sur notre qualité, je vous l'aurais déclinée dès le premier moment. Mais quand votre valet, que j'ai trouvé en bas dans l'antichambre, m'a dit qu'il allait monter pour nous annoncer, je lui ai répondu de ne pas se déranger, de nous indiquer seulement la pièce où vous étiez et que nous nous annoncerions très-bien nous-mêmes. Voilà pourquoi, moi et mon clerc, nous nous sommes glissés sans bruit, pour ne pas vous causer de désagrément, ce qui est très-méritoire de notre part, car M. Rigden ne nous payera rien de plus pour avoir fait les choses gentiment.

— Alors je dois conclure de vos paroles que M. Ridgen a eu recours à des moyens extrêmes, — dit Madame Fitzherbert en retenant avec peine ses larmes prêtes à couler.

— M. Rigden n'y manque jamais, — répondit Crimp qui était bien l'officier de justice le plus

bavard qui fût au monde ; — c'est un habile homme, un fort habile homme, n'est-ce pas, Jack?

— C'est bien vrai, maître, — grommela l'individu ainsi interpellé, — M. Rigden n'est pas homme à se tenir tranquille, tant qu'il y a quelque chose à gagner à aller de l'avant.

— Par Dieu ! vous avez bien raison, — s'écria Crimp. — Et maintenant, Madame, — dit-il en adoucissant sa voix et en prenant un ton de fatigante politesse pendant qu'il plaçait son chapeau sous son bras, pour exhiber une feuille de papier d'une forme et d'un aspect de mauvais augure, — peut-être serez-vous assez bonne pour me payer la somme de deux mille livres dix-sept shillings, capital de la dette, plus quatre guinées pour le coût du présent.

— Pour en finir à l'instant, Monsieur, — interrompit Madame Fitzherbert, — je dois vous déclarer que je n'ai pas les moyens de payer cette dette. Veuillez donc procéder à la saisie du mobilier garnissant la maison, et je vais immédiatement m'occuper de m'adresser à mes amis.

— Je vous demande bien pardon, Madame, — fit remarquer Crimp ; — mais vous vous méprenez complétement sur le but qui m'amène. N'est-ce pas, Jack, que Madame se trompe ?

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisqu'il vous a fallu tout ce temps pour arriver à expliquer le but de votre visite, — dit le clerc.

— Voilà qui est fort ! — s'écria Crimp tout inter-

loqué par l'audacieuse observation de son subordonné; — mais qui diable aurait pu penser que Madame ne comprenait pas parfaitement de quoi il s'agissait? Voici un commandement parfaitement en règle, et je vous serai fort obligé de me suivre dans Chancery Lane...

La lumière se fit immédiatement dans l'esprit de la malheureuse femme, et le cri étouffé qui lui échappa arrêta tout court Crimp dans son bavardage. Jusque-là, elle avait cru que l'officier de justice venait pour pratiquer une saisie dans la maison, et ce n'était pas la première fois que pareille chose lui était arrivée dans sa vie; mais maintenant qu'elle voyait sa liberté personnelle menacée et qu'elle comprenait qu'il s'agissait de son arrestation, son cœur se glaça, et, incapable de contenir ses sentiments, elle ne put retenir le cri qui avait interrompu le bavardage de l'officier de justice.

Se laissant tomber sur le sofa d'où elle s'était levée en s'apercevant de la présence de Crimp et de son clerc, Madame Fitzherbert mordit son mouchoir pour étouffer l'émotion contre laquelle elle luttait, et Crimp, croyant qu'elle allait se trouver mal, s'élança en tirant de sa poche un flacon de brandy, dont il se disposait à lui faire boire quelques gouttes, quand son clerc l'arrêta par le bras en grommelant quelques remontrances à son oreille.

Cette petite scène entre l'officier de justice et son clerc eut pour effet de rappeler à Madame Fitzherbert

la nécessité de garder sa dignité en présence de ces hommes, et, triomphant de son émotion par un effort surhumain, elle se tourna vers Crimp en disant : —

— Si je vous faisais un beau présent, ne pourriez-vous pas différer votre opération jusqu'à demain ?

— C'est impossible, madame, — lui fut-il immédiatement répondu ; — comprenez-moi bien : votre arrestation est faite et il n'y a pas à y revenir, autrement que par un payement contre quittance. Mon clerc Jack, ici présent, a été témoin de l'arrestation, et il ne peut pas dire qu'il ne l'a pas vue, comme on dit. Voilà la difficulté, Madame.

— Mais au moins vous m'accorderez bien quelques heures pour envoyer chercher mes amis et me procurer de l'argent ? — dit Madame Fitzherbert dont le ton devenait moins impérieux et les manières plus conciliantes à mesure qu'elle se rendait un compte plus exact de la cruelle réalité.

— Eh bien ! Madame, je ne me refuse pas à vous laisser dans la compagnie de Jack, mon commis, pour une heure ou deux, pendant que vous enverrez chez vos amis, — répondit Crimp après un moment de réflexion ; — mais, voyez-vous, il ne faut pas qu'il vous perde de vue un seul instant, sans cela vous ne seriez plus en état d'arrestation, vous seriez considérée comme ayant pris la fuite, et M. Rigden aurait le droit de faire retomber la responsabilité sur le shériff dont j'exécute les instructions.

— Vous voulez me faire comprendre, alors, — dit

Madame Fitzherbert en contenant avec peine son indignation et ses pleurs, — vous voulez me faire comprendre que ma personne doit rester sous votre garde et sous celle de votre clerc jusqu'à ce que je sois incarcérée dans...

— Ma maison d'arrêt est dans Chancery Lane, — ajouta Crimp pour compléter la pensée de Madame Fitzherbert, que son émotion ne lui avait pas permis d'achever d'exprimer.

— Mais ne me permettrez-vous pas au moins de me retirer dans ma chambre pour m'habiller d'une manière plus convenable? — dit Madame Fitzherbert qui aurait voulu être parée, même pour recevoir la mort.

— Je vous demande pardon, Madame, — s'empressa de répliquer Crimp; — mais pas sans avoir auparavant visité la chambre pour m'assurer qu'elle n'a pas d'issue secrète; et même, supposez que je sois satisfait du résultat de cette visite, pas sans que mon clerc se tienne dans le passage et contre la porte pour voir si vous n'avez pas de distraction et si vous ne sortez pas pour aller faire une visite du matin, ou un tour dans les boutiques, ou si vous n'allez pas respirer l'air dans les parcs...

— Assez, assez! — s'écria Madame Fitzherbert qui sentait déborder la coupe d'amertume qu'elle croyait déjà bien pleine.

Mais elle était destinée à recevoir bientôt des coups plus cruels, à éprouver des mortifications plus sensibles, des humiliations plus accablantes.

CHAPITRE XXII

LES DOMESTIQUES

Un long silence avait suivi le moment où Madame Fitzherbert avait impérieusement coupé court aux commentaires faits par Crimp sur les conditions auxquelles il pouvait consentir à la laisser seule, sans être épiée, soit par lui-même, soit par son clerc. Mille plans avaient passé dans l'esprit de la malheureuse femme durant l'espace d'une minute, mais aucun ne lui paraissait répondre aux nécessités du moment; car le cas était urgent à l'extrême. Il fallait payer à l'instant deux mille livres ou aller à la maison d'arrêt.

Pendant que Madame Fitzherbert refléchissait aux difficultés de sa position et aux moyens d'en sortir, et pendant que Crimp, retiré à l'écart avec Jack, lui disait tout bas qu'en définitive il faudrait que la belle dame se décidât à les suivre, la porte s'ouvrit

tout à coup, et une jeune femme grande, à l'air hardi et mise avec coquetterie s'élança dans le salon. C'était la première femme de chambre de Madame Fitzherbert ; elle était à son service depuis plusieurs années, et elle la considérait comme une confidente dont elle acceptait amicalement les avis.

— Je suis occupée pour le moment, Alice, vous le voyez, désagréablement occupée, — dit Madame Fitzherbert quelque peu surprise et choquée par le sans-gêne de cette brusque entrée de sa femme de chambre. — Quand j'aurai besoin de vous, je sonnerai.

— Très-bien, Madame, vous pouvez sonner ! — s'écria la femme de chambre qui avait évidemment pris d'avance sa résolution de se montrer hardie et insolente; — mais peut-être ne répondrai-je pas à votre coup de sonnette.

— Alice, un tel langage de votre part ! — s'écria Madame Fitzherbert qui, un moment auparavant, s'était dit en elle-même qu'elle pouvait compter sur la fidélité, l'attachement, et la reconnaissance d'une domestique qu'elle avait toujours traitée avec une considération toute particulière.

— Peu m'importe, Madame, si mon langage vous étonne, — répondit vivement la femme de chambre. — Tout ce que je veux ce sont mes gages; vous me devez un arriéré de dix-huit mois, plus trente-quatre guinées, fruit de mes économies, que vous avez offert généreusement de me garder, Madame, —

continua la femme de chambre avec un mélange de sarcasme et d'arrogance qui perçait dans son ton et dans ses manières.

— Alice, vous devriez comprendre la situation dans laquelle je suis, — dit Madame Fitzherbert en essuyant les larmes qui avaient jailli de ses yeux et mouillaient ses longs cils. — Vous voyez ces hommes, et vous devez comprendre la mission qu'ils viennent accomplir.

— Oui, Madame, je vois ces hommes, — répondit Alice avec une grossière insolence ; — et c'est précisément parce que je les vois que je veux recevoir mes gages et l'argent qui m'est dû. Je ne pense pas qu'une grande dame comme vous veuille faire tort, à une pauvre créature comme moi, du misérable salaire qu'elle a si péniblement gagné !

— Alice, je suis incapable de faire tort à qui que ce soit, — s'écria Madame Fitzherbert, rouge d'indignation.

— Je suis enchantée de l'apprendre, Madame, — répondit la femme de chambre avec la plus provocante insolence, — parce que c'est la preuve que vous êtes prête à me payer ce qui m'est dû et à me rendre ma liberté.

— Est-il possible que vous ayez l'intention de m'abandonner dans un pareil moment ? — s'écria la malheureuse femme.

— Je ne vois pas comment il vous serait possible de me garder plus longtemps, Madame, — répliqua

la femme de chambre. — Et quant à moi je ne me sens pas disposée soit à travailler pour rien, soit à me trouver sans ressource quand je quitterai votre service.

Madame Fitzherbert posa son mouchoir sur son visage et essaya de reprendre assez de calme pour répondre avec dignité à sa femme de chambre; mais au moment où elle allait prendre la parole, la porte s'ouvrit de nouveau et le sommelier entra dans le salon.

C'était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, de bonne mine, vêtu de noir, et très-recherché dans sa mise; son jabot, sa cravate, et ses manchettes étaient de la batiste la plus fine et d'une éblouissante blancheur.

Après avoir fait un profond salut, il s'avança vers le sofa où sa maîtresse était assise, et, s'inclinant vers elle il dit à voix basse et d'un ton respectueux:—

— Plairait-il à Madame de me régler mon petit compte ?

— Quoi! vous aussi, vous vous tournez contre moi, Robinson ? — s'écria à haute voix Madame Fitzherbert.

— Je ne mérite pas un semblable reproche, Madame, — répondit le sommelier d'un ton doux et insinuant. — Mais je dois prendre la liberté de rappeler à Madame, avec tout le respect et le dévouement que je ressens pour elle, que je suis responsable vis-à-vis du boucher, du boulanger, de

l'épicier, du marchand de vins, et de beaucoup d'autres fournisseurs, et que si je n'acquitte pas leurs notes ce matin même, je me trouverai avant ce soir dans le plus sérieux embarras.

— Que voulez-vous dire, Robinson? — demanda Madame Fitzherbert. — Vous êtes responsable de mes dettes?

— Vos fournisseurs le prétendent, du moins, Madame, — répondit le sommelier. — Et dans tous les cas, un individu dans ma position n'aime pas à avoir de discussion avec de pareilles gens. En conséquence, avec toute la soumission et tout le respect que je vous dois, je désire que ces affaires soient réglées à l'instant.

Mais avant que Madame Fitzherbert eût eu le temps de faire une autre objection à la demande du sommelier, la porte s'ouvrit de nouveau et le cocher entra.

C'était un petit homme trapu, haut en couleur, avec de petits yeux gris clignotants, et dont la grossièreté naturelle perçait sous son air de bonhomie apparente. Il portait la perruque poudrée et la livrée éclatante que la mode impose à la domesticité des grandes maisons anglaises; et comme la livrée lui avait toujours été insupportable, il n'était pas homme à laisser passer une occasion d'exhaler sa mauvaise humeur contre un des membres de cette classe, qui a pour système de forcer les gens à son service à porter un costume distinctif,

comme cela se pratique pour les pauvres dans les maisons de travail et pour les criminels dans les prisons.

Après avoir lancé un coup d'œil au sommelier et à la femme de chambre, qui répondirent à sa question muette par un signe de tête négatif, il fit maladroitement le simulacre d'un salut, car il était trop gros. Madame Fitzherbert l'avait pris à son service à cause de son obésité, qualité fort recherchée dans les grandes maisons, chez les gens destinés à l'emploi qu'il remplissait.

— Eh bien! Mathieu, que voulez-vous? — demanda Madame Fitzherbert, chez laquelle l'indignation avait pris le dessus et dont les joues s'étaient colorées de vives couleurs.

— Avec la permission de Madame, — répondit le cocher d'une voix enrouée, — je suis envoyé vers elle en dépitation...

— Comment? — s'écria Madame Fitzherbert avec un étonnement qui n'avait rien de simulé.

— En dépitation par les domestiques, qui sont actuellement assemblés dans l'antichambre, — reprit le cocher. — Et, comme dépité vers vous...

— Que veut-il dire, Robinson? — demanda Madame Fitzherbert en se retournant vers le sommelier.

— Il veut dire en députation, Madame, — répondit celui auquel elle s'adressait, dont le ton patelin s'était déjà changé en une froide réserve et à la

moindre provocation menaçait de devenir franchement insolent; puis il ajouta: — Je ne pense réellement pas, avec tout le respect que je vous dois, que ce soit le moment de prendre des airs de grande dame, et d'affecter de ne pas comprendre ce que dit cet homme parce que sa prononciation est quelque peu défectueuse.

Si un regard avait la puissance de tuer, celui que Madame Fitzherbert lança sur le sommelier l'aurait étendu roide mort à ses pieds. Eût-elle été la femme reconnue du Prince de Galles, eût-elle joui du titre d'Altesse Royale, elle n'eût pas montré plus de majesté et plus de hautaine et fière grandeur. Ses sourcils s'étaient contractés, sa taille de reine s'était redressée, sa poitrine s'était gonflée, et tout cela avait été l'affaire d'un moment.

— Et maintenant, Mathieu, de quoi s'agit-il? — demanda-t-elle en se retournant du côté du cocher.

— Avec le bon plaisir de Madame, je viens de ma part et de celle des autres domestiques, au nom desquels je parle en ce moment, et qui attendent en bas avec impatience le succès de ma démarche. Ce que j'ai à vous dire sera expliqué en peu de mots : nous espérons que vous voudrez bien nous payer l'arriéré de nos gages.

Après s'être ainsi acquitté de sa mission, le cocher jeta un coup d'œil déterminé, non-seulement sur sa maîtresse, mais sur le sommelier, la femme de chambre, et les deux recors, qui prenaient le plus

grand plaisir à la scène qui se passait devant eux.

— Je m'aperçois maintenant que votre conduite envers moi est le résultat d'un plan arrêté à l'avance et concerté entre vous, — dit Madame Fitzherbert en promenant des regards indignés sur chacun de ses domestiques. Car les regards que vous avez échangés lorsque Mathieu est entré ne m'ont pas échappés, et ces regards avaient un langage aussi clair que possible. Le regard de Mathieu demandait à vous, Robinson, et à vous, Alice, si vous m'aviez fait votre réclamation, et les vôtres lui transmettaient une réponse négative. Je reconnais que vous avez droit à vos gages, et c'est profondément, très-profondément que je regrette de ne pas pouvoir vous les payer à l'instant; mais je ne le puis. Même après m'être expliquée aussi franchement, je dois néanmoins vous faire observer que le parti auquel vous vous êtes arrêtés, vous, Robinson, et vous, Mathieu, n'est pas humain, et qu'il indique chez Alice une absence complète de sentiment. Je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que je pars d'ici pour me rendre en prison, et que dans le cours de la journée ou de celle de demain, j'emprunterai de mes amis de quoi payer tous mes domestiques.

Madame Fitzherbert, dont la voix avait faibli lorsqu'elle avait prononcé le mot de prison, se détourna et cacha son visage dans son mouchoir.

— Nous sommes volés aussi complétement que si on nous avait pris notre argent dans nos poches ! —

s'écria le cocher sur le ton le plus élevé auquel sa voix enrouée pût atteindre, et en frappant violemment du pied.

— C'est un guet-apens, une véritable filouterie ! — s'écria la femme de chambre d'une voix vibrante de fureur.

— Tous les sentiments de respect que je ressentais pour Madame Fitzherbert sont maintenant anéantis, — dit le sommelier. — Et je dois avouer franchement que je me joins à l'opinion exprimée par Mathieu et par Mademoiselle Alice. En résumé, nous sommes tous les victimes d'une simple aventurière.

— L'idée qu'une créature ruinée comme celle-ci a osé mettre un homme comme moi dans une semblable position, me révolte ! — s'écria le cocher en arrachant sa perruque poudrée et en jetant de côté son habit galonné.

— Une dame qui prend un sommelier doit avoir les moyens de le payer, — dit Robinson avec le ton du plus amer sarcasme et en donnant un libre cours à toute sa malignité naturelle. — Les femmes entretenues, de l'ordre le moins élevé, payent leurs domestiques quand elles sont obligées de se priver de leurs services parce que leurs amants les ont quittées.

— C'est positif ! — ajouta Alice, — les dernières des coureuses des rues payent leurs bonnes...

— Et par conséquent les prostituées du grand

monde devraient faire de même, — dit le sommelier

— Sortez, vils misérables! — s'écria Madame Fitzherbert tirée de la sombre rêverie dans laquelle elle était tombée; et, se levant du sofa toute tremblante d'indignation, les joues en feu et les yeux pleins d'éclairs, elle ajouta : — Sortez, vous dis-je... et n'ayez pas l'audace de faire de moi le point de mire de vos calomnies!

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela veut dire? — cria Alice. — Des calomnies, en vérité! Je suppose que ce n'est pas une calomnie de dire que vous avez vécu avec le Prince comme sa maîtresse...

— Et qu'il vous a donné votre paquet l'autre jour, — ajouta le cocher.

— Comme on se débarrasse de ses vieilles défroques, — dit à son tour le sommelier.

— Oh! si j'osais proclamer la vérité! — murmura la malheureuse femme en se laissant retomber sur le sofa et en pressant son front dans ses mains pour calmer le battement de ses artères. — Laissez-moi, je vous en supplie, laissez-moi! Si vous ne voulez pas obéir à mes ordres, cédez à la pitié, — dit-elle d'une voix presque éteinte et sur le ton de la plus instante prière.

— Eh bien! retirons-nous, Monsieur Robinson, — dit Alice; — mais je ne sais pas en vérité comment je retrouverai une place en sortant de chez une femme galante comme celle-ci.

— Une maîtresse qu'on a lâchée sans même lui

faire une pension! — fit observer le sommelier avec un air de profond dédain qui semblait faire comprendre que Madame Fitzherbert paraîtrait beaucoup moins blâmable à ses yeux, si son nom avait été grossir la liste des pensions, où figurent les Ducs de Grafton, de Saint-Albans, de Richmond, et de Cleveland, qui jouissent du droit héréditaire de vivre aux dépens du Trésor public, uniquement parce qu'ils ont l'honneur de descendre de quelques lascives beautés qui se sont vendues à Charles II.

— Ah! c'est une déroute, une véritable débâcle, — fit observer le cocher pour ajouter un dernier commentaire aux paroles du sommelier. — Et dire que tant de gens seront ruinés par la chute de cette femme! — continua-t-il en montrant du doigt Madame Fitzherbert. — Quelques pauvres créanciers, victimes de leur confiance, iront se noyer ou se pendre quand ils apprendront que cette belle dame a fait la culbute et qu'elle se trouve elle-même dans le pétrin. Mais voilà ce qui arrive à celles qui se donnent des airs de reines pendant un temps, quand elles retombent dans leur véritable sphère. Ce qui me vexe le plus, c'est d'avoir consenti à porter cette damnée perruque et de m'être affublé de cette trompeuse livrée pour satisfaire la vanité de cette créature, qui n'est, après tout, qu'une coureuse des rues.

— Oui, et nous la verrons ramasser des chiffons dans Bridewell! — s'écria Alice en s'élançant hors du salon.

— Ne conservant plus aucun sentiment de respect, et m'étonnant même d'en avoir jamais eu, — dit le sommelier, — non-seulement je me joins aux prévisions exprimées par celle qui vient de parler la dernière, mais j'espère les voir promptement réalisées.

— Et maintenant nous pouvons nous retirer aussi complétement dévalisés que si une bande de voleurs avait fait l'inspection de nos poches, — grommela le cocher.

Mais Madame Fitzherbert n'avait pas entendu les derniers traits que ses ennemis avaient décochés sur elle en se retirant, car elle s'était évanouie.

Quand elle revint à elle, elle se trouva étendue sur le sofa; Crimp était penché sur elle et lui jetait de l'eau froide au visage, pendant que son clerc tenait le bassin dans lequel son patron plongeait ses doigts sales pour y puiser l'élément rafraîchissant qu'il employait d'une aussi convenable manière.

Après avoir remercié à la hâte et avec une certaine hauteur les deux recors de leurs attentions, Madame Fitzherbert leur demanda de lui accorder une heure avant de la conduire à la maison d'arrêt, et cette faveur lui ayant été accordée, elle écrivit une demi-douzaine de lettres adressées à des amis intimes, desquels elle implorait un secours pécuniaire qui lui était indispensable pour sortir de l'embarras le plus pénible.

Mais quand elle sonna pour envoyer ces missives par ses domestiques, Crimp l'informa très-naïve-

ment qu'il ne fallait pas qu'elle s'attendît à voir répondre à son appel, attendu que tous ses gens avaient quitté sa maison pendant qu'elle était évanouie. Les joues de Madame Fitzherbert se colorèrent d'indignation pendant un moment, puis elle devint mortellement pâle, elle se mordit les lèvres pour en arrêter le tremblement, des larmes jaillirent de ses yeux et inondèrent ses joues : c'étaient des larmes de rage et d'humiliation, et elles n'étaient pas moins amères que celles qu'elle avait déjà versées depuis le matin.

Le fait était vrai, tous ses domestiques étaient partis en prévenant Crimp qu'ils enverraient prendre leurs malles dans le courant de la journée, et la maison était aussi abandonnée que si la peste y avait passé.

Crimp s'offrit de se charger des lettres et de prendre les réponses dans les différentes maisons où il devait les porter, proposition que Madame Fitzherbert fut heureuse d'accepter. Le clerc devait rester pour exercer sa surveillance sur la prisonnière, et c'est ainsi que la brillante Madame Fitzherbert, l'épouse de Son Altesse Royale le Prince de Galles, naguère courtisée et adorée comme un bon génie par toute la noblesse, se trouva seule, abandonnée par ses domestiques, et livrée aux soins qu'un recors et son clerc voudraient bien consentir à prendre d'elle.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC 30.



